Ciné Fantastique
MAD MOVIES
104

CHRIS CARTER
DANGEREUX RÉCIDIVISTE

APRÈS **X-FILES**, IL CRÉE DE NOUVEAU L'ÉVÉNEMENT AVEC **MILLENNIUM** !

LE FANTÔME DU BENGALE
UN JUSTICIER DANS LA JUNGLE

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL
LA 4ÈME SAISON
FOX MULDER À DEUX DOIGTS DE LA VÉRITÉ ?

LOS ANGELES 2013
OEIL DE TIGRE POUR HÉROS BORGNE !

M 2016 - 104 - 25,00 F - RD

Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
Canada : 7,25 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA

ILS ARRIVENT LE 20 NOVEMBRE !

HEROES

MARVEL DC IMAGE

GOODIES , ARTICLES SERIES TV - CINEMA - COMICS

MISSION: IMPOSSIBLE

STAR WARS

INDEPENDENCE DAY

X-FILES™ STORE

T-SHIRTS / CASQUETTES / POSTERS /

THE X FILES

MONTRES
PORTES-CLES
TRADING-CARDS
etc.

HEROES

93, av du Général Leclerc
Galerie commerciale "Le Square"
75 014 Paris
☎ : 01.45.42.78.93
ouvert du mardi au
samedi de 11H à 19H.

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 104

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Betty Chappe
Guy Giraud
Pascal Gobereau
Peter Parker
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Olivier Albin
Didier Allouch
Emmanuel Itier

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Conspiracy Inc.

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Novembre 1996

Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Christophe Carrière, Carole Chomand, Nathalie Dauphin, Joëlle François, François Frey, Sylvie Forestier, Terry Grochowksy, Fabienne Isnard, Myrtho Joannon, Anne Lara, Bernard Letroye, Bruno Maccarone, Aliette Maillard, Floriane Mathieu, Cédric Ménier, Sandrine Meunissier, Christine Nicolay, Pierre Reymond, Sylvie de la Rochefoucault, Estelle Ruet

Sommaire

Los Angeles 2013

Aux Frontières du Réel

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

11 - Abonnement

12 - Los Angeles 2013
Le retour de Snake Plissken après seize années d'attente. Toujours aussi aimable, le borgne mal rasé traverse un Los Angeles d'apocalypse coupé du reste de l'Amérique désormais fasciste, à la recherche d'une arme fatale. Interview d'un John Carpenter plus virulent que jamais, et flash-back sur le cultissime **New York 1997**.

20 - Le Fantôme du Bengale
Bandeau noir et justaucorps mauve sur fond de jungle luxuriante. Après plusieurs tentatives d'adaptation, le Fantôme du Bengale arrive enfin sur les écrans dans un film de Simon Wincer, évoquant les aventures exotiques et le charme rétro du serial. Entretien avec le justicier écolo, Billy Zane.

24 - Disjoncté
Une comédie qui porte bien son titre, avec Jim Carrey dans le rôle d'un technicien du câble, aussi farfelu que pathétique, à la recherche d'un ami. Pour n'avoir pas su garder ses distances, Matthew Broderick voit sa vie tourner progressivement au cauchemar. Signé Ben Stiller, **Disjoncté** sert un cocktail humour/trauma au goût tout à fait nouveau.

28 - Martin Landau : du nanar à l'Oscar !
Bonne occasion que la sortie de **Pinocchio** pour rencontrer l'homme aux mille visages, Martin Landau lui-même. Un comédien à la filmographie aussi riche qu'inégale, partagée entre télévision et cinéma. Une filmographie où le fantastique se taille une solide part. L'intéressé la commente, virevoltant de Rod Serling à Raul Ruiz en passant par quelques nanars dont il tire tout de même quelques enseignements.

Le Fantôme du Bengale

32 - Aux Frontières du Réel
A défaut de pénétrer dans la quatrième dimension, Fox Mulder et Dana Scully rempilent pour une quatrième saison de ***X-Files*** qui s'annonce au moins aussi forte que les précédentes. Premières infos exclusives, guide des épisodes tournés ou écrits à ce jour, et anecdotes courtes mais bonnes pour que la série la plus populaire de la planète n'ait plus aucun secret pour vous.

36 - Millennium
Parallèlement à ***Aux Frontières du Réel***, son créateur Chris Carter lance une nouvelle série, dont le premier épisode a rassemblé 18 millions d'Américains devant leur télé. Un succès phénoménal pour Frank Black, un ex-agent du FBI spécialisé dans la chasse aux serial-killers et intégrant le groupe secret Millennium, dont l'objectif est de combattre les criminels pétant les plombs à l'approche de l'an 2000. A peine démarrée, et déjà culte !

40 - Previews
Les extraterrestres reviennent en force avec **Mars Attacks !** de Tim Burton et **Men in Black** de Barry Sonnenfeld, deux «Guerres des Mondes» sur un mode soit loufoque soit décalé. Alex Proyas, trois ans après **The Crow**, remonte au créneau avec un **Dark City** encore plus orienté film noir et atmosphère sombre. Plus modeste, **Hemoglobin** adapte un scénario de Dan O'Bannon et s'étend sur les monstrueux résultats d'une consanguinité entretenue des siècles durant.

Disjoncté

Mangarama

Vidéo et Débats

Rayon Laser

60 - Ze Mad Rubrik

63 - Mad'gazine

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

Photo de couverture : Lance Henriksen dans ***Millennium***

NOTULES LUNAIRES

■ Il n'aura pas fallu très longtemps pour que les premières retombées du triomphe international d'**Independence Day** fassent des émules. Le premier, **Millennium Day**, reprend les grandes lignes du scénario du super-nanar de Roland Emmerich. Cinq minutes après minuit, de gigantesques vaisseaux spatiaux se placent sur San Francisco, New York, Las Vegas et autres mégalopoles américaines. A quatre heures du matin, l'apocalypse commence dans un déluge de feu. Un feu de broussailles car cet ersatz fauché n'a guère les moyens de se permettre des destructions à grande échelle. Ultra Z, les aliens s'attaquent plus volontiers à de plantureuses blondes à gros nénés qu'à l'armée de défense (si on a le choix, remarquez...). Produit par Ulli Lommel (teuton comme Roland Emmerich), réalisé par le sous-doué Mario Van Cleef et interprété par une kyrielle de comédiens rigoureusement inconnus, excepté un Joe Estevez synonyme de ratage, **Millennium Day** arrive le premier après **Independence Day**. En deuxième position : **Retribution Day** mis sur le marché avant qu'acteurs et réalisateur soient désignés. Lancé par la firme *United Film Distributors*, **Retribution Day** enfouit un vaisseau spatial géant au plus profond de l'océan Pacifique. Sean, employé d'un parc d'attractions, le découvre avant tout le monde. Il doit désormais affronter à la fois l'alien belliqueux qui l'habite encore et le F.B.I. soucieux de s'approprier la technologie extraterrestre avant que celle-ci ne vide la Terre de ses habitants.

EDITORIAL

«*Il faudrait limiter le savoir pour laisser place à la Foi*» prétendait Kant quand il était de mauvaise humeur (c'est-à-dire à peu près tout le temps), et ça c'était très fort. Il disait aussi «*Le concept sans intuition est vide, l'intuition sans concept est aveugle*», mais là c'était moins bien, je trouve...

Limiter le savoir pour favoriser la Foi, mine de rien, cet aphorisme me paraît idéalement résumer le «gumpisme» (néologisme se rapportant à **Forrest Gump**, bien entendu) qui saisit actuellement l'Amérique, et dont on pourrait trouver des équivalences dans nos bons vieux dictons populaires du genre «*aux innocents les mains pleines*», «*l'homme heureux n'a pas d'histoire*» («*pas de chemise*» même, prétendent certaines variantes. Ce qui est vrai d'ailleurs : moi, quand on m'ôte la chemise je suis toujours content...), ou dans le carrément mystique «*bienheureux les simples d'esprits, le royaume des cieux leur appartient*». Autre concept assez fort, car pour parvenir à dealer une marchandise aussi utopique, pour ne pas dire virtuelle, il faut justement s'adresser à de vrais simples d'esprit. Notez la logique inébranlable au passage...

De même, au cinéma, la cause est entendue : la grosse production américaine s'adresse à un public de masse et lui propose désormais une véritable sous-culture calibrée en fonction de son niveau supposé. Du bon ciné esbrouffe où les invraisemblances et les lieux communs n'ont aucune importance s'ils participent à cette auto-célébration, ce quasi-besoin de miracle qui saisit aujourd'hui l'individu moyen d'outre-Atlantique. Du coup, nous autres pauvres Français devant notre magnétoscope vivons une cruelle alternative : soit vous laissez l'appareil sur pause et vous allez faire un tour ailleurs, soit vous réglez votre cerveau sur pause et vous continez à regarder le joli film.

Tiens, une production récente au hasard, euh,... je sais pas moi... Bon, **Independence Day**, par exemple, dont certains d'entre vous ont peut-être entendu parler : la Lune tremble, l'aile de la menace obscurcit tous les édifices symbolisant la civilisation à régime libéral, le monde bascule, les valeurs s'écroulent (pas celles de Wall Street, faut pas pousser quand même...), des milliards d'individus trépassent, mais proprement car les enfants regardent, il ne manque plus que quelques heures avant l'assaut final et l'extermination totale de l'humanité. Catastrophe ! Voilà une journée qui embraye mal, comme on dit...

Mais alors, que faire ? Eh bien oui, il suffit d'expédier Starsky et Hutch, le Professeur Tournesol et le Capitaine Haddock revisité façon pilote de chasse pour évacuer la menace et laisser place à la Foi. Celle qui fait vibrer le discours du Président et redresser le front des survivants. Quant aux aigris, ils reçoivent vite leur paquet : «*oui, oh, vous savez, ce n'est jamais qu'un film, nous avons surtout voulu faire du bon spectacle*»...

Toujours ce vieux décalage entre le fond et la forme, sûrement.

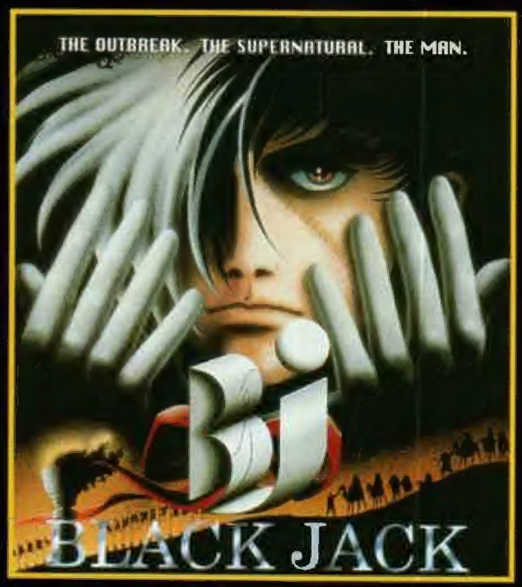
Tiens, à propos d'envahisseurs, vous avez vu les kiosques ? Pas moins de trois nouveaux magazines ce mois-ci dans notre univers cinématographique, dont deux franchement cibles fantastique. A l'heure où la presse se lamente à tous les échos sur un manque de lectorat et une manne publicitaire virant à la peau de chagrin, les investisseurs ne manquent pas de confiance pour se lancer dans la grande aventure et vouloir ainsi distraire le bon peuple. Et puis, toute lecture faite, eux aussi limitent le savoir pour laisser place à la Foi. On ne peut que s'incliner devant cette démarche typiquement kantienne et bien dans l'air du temps.

Dans l'air du temps, justement, (quel air est-il, au fait ? Holà, déjà ! Je termine l'édito et j'arrive, Simone...) : notre irruption sur Internet. Ben oui, faut bien faire avec ou sinon vous passez pour un plouc. D'autant qu'en creusant le projet, nous avons realisé de quel outil de communication, et surtout de quelle vitrine internationale nous disposions. Petites annonces à écrire en temps réel, forum permanent sur des thèmes évolutifs ou sur les films de l'actualité, sommaire détaillé des anciens numéros disponibles, abonnement, courrier aux rédacteurs du magazine, informations sur les nouveaux films. Vous trouverez tout cela sur notre site Mad (*). Une occasion de vivre la revue de façon plus interactive que ne pouvait l'offrir jusqu'ici le support papier, et surtout la chance de célébrer le savoir et d'oublier un peu la Foi... une bonne fois pour toutes !

Jean-Pierre PUTTERS

(*)http://www.dualnet.com/mad

■ A peine a-t-il bouclé **Mars Attacks !** que Tim Burton se jette à corps perdu dans deux nouveaux projets de science-fiction. C'est d'abord **Human Nature** à propos d'un industriel malade, cryogénisé pour être envoyé dans le futur. Lorsque l'Hibernatus se réveille, il ne retrouve pas ses semblables mais une race supérieure qui traite les hommes avec autant d'égards que nous traitons aujourd'hui les animaux. Viendra ensuite **Architects of Fear** inspiré de l'un des épisodes les plus célèbres de la série *Au-Delà du Réel*. Le scénario, malin, montre comment, dans le futur, un groupe de scientifiques charcute l'un des leurs de manière à ce qu'il ressemble à un extraterrestre. L'expérience stipule que le faux alien doit être envoyé dans l'espace, mais le lancement de la fusée échoue. De retour sur Terre plus tôt que prévu, le savant métamorphosé passe vraiment pour un envahisseur. Et bientôt les autorités se préparent à une attaque venue de l'espace...



■ Jusqu'à présent, *Black Jack* était une bande dessinée mythique au Japon (35 millions d'albums vendus à ce jour), puis une série vidéo parmi les meilleures que le manga animé ait produites. C'est désormais un long métrage pour le cinéma, réalisé par Osamu Desaki (**Space Adventure Cobra**, **Golgo 13**) d'après l'œuvre d'Osamu Tezuka décédé en 1989. Le Black Jack est un chirurgien d'élite sans diplôme de médecine. Payé des sommes astronomiques pour des opérations secrètes, son scalpel se vend au plus offrant. Infaillible, il constate la mort d'une ancienne patiente, une surhumaine. Et d'autre sur-humains, parmi les élites sportives et intellectuelles de la planète, meurent aussi dans d'atroces circonstances, victimes d'un parasite collé à leur cerveau. L'origine de ce mal étrange se trouve dans un coin du Sahara où le vent balaie un sable d'un vert fluorescent. Ce **Black Jack** est une pure merveille cinématographique, très littéraire dans son développement, aussi belle que tragique.

■ *Troma* remonte au créneau. Non seulement la délirante société de production de Lloyd Kaufman s'apprête à vendre les droits de **Toxic** en vue d'un remake à gros budget réalisé par Adam Rifkin (réalisateur débouté de **BarbWire** et auteur de quelques séries B rigolardes sous le pseudonyme de Rif Coogan), mais elle soigne actuellement la promotion de **Bugged !**. Décrit comme un croisement de **S.O.S. Fantômes** et de **Aliens**, cette réalisation Ronald K. Armstrong argumente qu'une jolie ménagère, infestée de criquets, appelle à la rescousse une compagnie d'extermination spécialisée dans les cafards et autres insectes indésirables. Les ennuis ne font alors qu'empirer car les exterminateurs utilisent un produit particulièrement toxique, une matière résiduelle d'expériences génétiques. Résultat : quelques criquets se mettent à muter comme des bêtes (!). Intelligents et très agressifs, ils mènent la vie dure à ceux qui devaient les enduire d'une substance mortelle. Très influencé par les dessins animés de Tex Avery, **Bugged !** se réclame également de la "black-exploitation".

LES AILES DU VAMPIRE

Des années que la nouvelle de Stephen King, "The Night Flier", doit être portée au cinéma. C'est désormais chose faite sous la férule du producteur Richard P. Rubinstein (**Le Fléau**, **Les Langoliers** et **Simetierre**) et du jeune réalisateur Mark Pavia dont le court-métrage **DRAG** intéressa l'écrivain. **The Night Flier** se propose d'injecter quelques doses de sang neuf au mythe du vampire. Pour la première fois, un descendant de Dracula prend le manche à balai d'un petit avion, un Cessna, pour se déplacer et opérer à l'insu des autorités. Saigneur des ténèbres doté d'un brevet de pilote, Dwight Renfield (Dwight pour Dwight Frye et Renfield pour le mangeur de mouches qu'il incarne dans le **Dracula** de Tod Browning) se pose exclusivement de nuit sur de petits aéroports. L'affaire intéresse le journal *Inside View* dont le rédacteur en chef demande au reporter Richard Dees (Miguel Ferrer) d'enquêter. Pratiquant la maxime *"ne crois jamais à ce que tu publies, ne publie jamais ce en quoi tu crois vraiment"* et pilote lui aussi, Dees n'accorde guère d'intérêt à ces meurtres en série jusqu'au jour où un autre cadavre vidé de son sang est découvert. A lui désormais de traquer celui qu'il surnomme le "Parrain du Gore"...
Malgré la modernité du moyen de locomotion de son vampire, **The Night Flier** reste très fidèle à l'image traditionnelle du mythe. Grande cape noire, élégance toute altière, cercueil (le Cessna !) et métamorphose en horrible monstre (merci K.N.B.)... Mark Pavia se conforme aux stéréotypes en vigueur depuis Bram Stoker. Richard Rubinstein enfonce le clou en annonçant que le film est *"une version légitime du Grand Guignol français plutôt qu'un autre jeu de massacre dans l'écume de* ***Vendredi 13*** *et des* ***Freddy***".
Stephen King toujours. Son imposant roman, "Insomnie", deviendra prochainement une mini-série pour *ABC*.

Richard Dees, un reporter aux prises avec le «Night Flier»

■ Malgré le flop de **Los Angeles 2013**, John Carpenter nourrit actuellement deux projets plus qu'intéressants. Le premier, d'après un scénario de Frank Darabont (réalisateur des **Évadés** et notamment scénariste de **Freddy III**, **Frankenstein**, **Star Wars 4**), suit les pérégrinations d'un extraterrestre en plein univers de western. Arrive ensuite **The Mutant Chronicles** produit par Edward Pressman (**The Crow**, **Judge Dredd**). Inspiré d'une bande dessinée culte, **The Mutant Chronicles** décrit une guerre entre humains et mutants dans un futur techno-gothique.

■ Piètre cinéaste (**Rottweiler** et ses chiens fous), Worth Keeter fait bien des efforts dans **Last Lives** sur la garantie d'un scénario solide et d'une distribution assez conséquente (Jennifer Rubin, C. Thomas Howell, Billy Wirth et Judge Reinhold). Le film raconte l'histoire de Malakai, citoyen d'un monde parallèle qui s'introduit sur Terre avec deux complices pour kidnapper Adrienne le jour de son mariage. Bel et bien refroidi, son mari, Aaron, revient à la vie lorsque le scientifique Merkhan, découvreur d'une porte entre les deux univers, lui remet une série de bracelets, lesquels lui permettent de se régénérer. A une demi-douzaine de reprises, il peut donc mourir, puis renaître de ses pratiques. Commode pour exterminer les sbires tout en se suicidant sans fâcheuse conséquence. Comme pour se mesurer à un Malakai qui retrouve en Adrienne l'image exacte de sa défunte bien aimée.

HONG KONG FOU FOU

A Hong Kong, les prouesses surhumaines sont de règle dans les films d'arts martiaux. Méga-star de la série **Once Upon a Time in China** dont les deux premiers épisodes devraient sortir courant 1997 en salles, Jet Lee en fait régulièrement la démonstration. Dans **Black Mask**, une production Tsui Hark mise en images par Daniel Lee, il va encore plus loin dans les bagarres démentes. Faut dire que son personnage, Tsui, bibliothécaire timoré dans le civil, est un ancien d'une escouade de super-tueurs traités médicalement, entraînés pour ne ressentir ni émotions ni douleur. Menant désormais une existence paisible, il voit le passé ressurgir violemment lorsque ses anciens complices réapparaissent à Hong Kong. Tsui se résoud à prêter main forte à un commando de police dirigé par son ami Shi. Sous la casquette du Capitaine Haddock et derrière un masque de tôle ondulée, ce sosie de Kato, bras droit du Frelon Vert, mène la vie dure au seigneur du crime Shung, lequel emploie Yu-Lam, son ex-petite amie conditionnée.
Combinant science-fiction et arts martiaux, **Black Mask** brille tout particulièrement par quelques séquences d'une cruauté assez dingue baignée d'éclairages verdâtres que n'aurait pas renié le Shinya Tsukamoto de **Tetsuo 2**. Des instants de frénésie où interviennent une supermméchante au look sado-maso, un bulldozer, une gigantesque boule destinée à la destruction des bâtiments, un kamikaze dont le cœur est une bombe et d'autres excentricités fort réjouissantes...

*Justicier, masque en tôle ondulée et yeux bridés : **Black Mask***

■ Un zeste de **Massacre à la Tronçonneuse** dans **Mutant Man** écrit, réalisé et produit par Suzanne DeLaurentis. Cette série B met en scène une famille particulièrement tarée, vivant dans une ferme perdue au plus profond des Etats-Unis. Elle se compose principalement de la lunatique Charlotte et de ses trois frères gravement atteints, dont le Mutant Man, un compromis douteux entre l'homme et la bête. Cannibale, celui-ci s'attaque à des vacanciers livrés à eux-mêmes après que leur camping-car soit tombé en panne. Evidemment, les autochtones dégénérés rôdent dans le coin et les invitent à dîner. Helen, sa belle-sœur Vivian et les teen-agers qui les accompagent ignorent encore qu'ils constituent le plat principal du gueuleton.

■ Pilier de la série B californienne, Fred Olen Ray continue à remplir sa filmographie sur un tempo d'enfer. Ses nouveaux films s'intitulent en ce moment **Hybrid** et **Invisible Dad**. Le premier se déroule dans un lointain avenir après que l'humanité a été quasiment anéantie. Quelques survivants découvrent dans le désert un laboratoire. Ce qui doit se produire s'y produit effectivement. Au vu de quelques cadavres, les intrus auraient dû prendre la poudre d'escampette, mais une violente tempête radioactive les en empêche. Progressivement décimés par une créature façonnée à coups de manipulation génétique, ils s'acheminent paisiblement vers un remake à peine maquillé d'**Alien** où se dénudent deux des égéries peu farouches du réalisateur, la très potelée J.J. North et la plate Brinke Stevens. Dans un registre plus familial, Fred Olen Ray s'attaque à **Invisible Dad** après que son **Invisible Mom** avec Dee Wallace Stone ait ramassé plein d'oseille. Prétexte à l'invisibilité de son héros : un objet extraterrestre tombé du ciel. Walter Miller en est à la fois la victime et le bénéficiaire, ce qui lui permet de jouer des tours pendables à une bande d'espions industriels totalement tarés. Karen Black et Russ Tamblyn, habituels has-been de Fred Olen Ray, participent à l'aventure.

TOUS AUX MANIFS !

● Les 14, 16 et 18 novembre, au *Brady*, ressortie de l'œuvre maudite de Bénazeraf, **Joe Caligula**, longtemps interdite par la censure de l'époque. En complément de programme : **Les Dragueurs** de Jean-Pierre Mocky. La séance du 16, à 20h30, se déroulera en présence des réalisateurs.

● Nuit **Vendredi 13**, le vendredi 13 décembre à minuit (autant dire le samedi 14, alors ?) avec au programme **Vendredi 13 n°1, 2 et 4**. Avec petit déjeuner au matin (faudra bien ça pour vous remettre). 80 F la nuit (ou 60 F en prévente) au Cinéma Racine Odéon, 6, rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris (01 43 26 19 68).

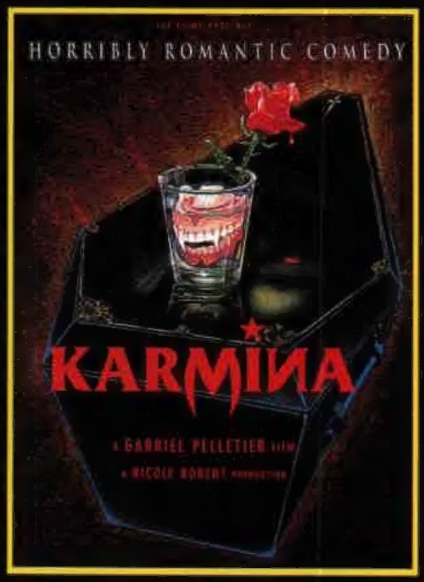
● Samedi 23 novembre, de 21 heures à l'aube, 5ème Nuit du fantastique «Enfer Mécanique», avec **Duel**, **La Course à la Mort de l'An 2000**, **Repo Man**, **Maximum Overdrive** + un Film Surprise. A l'Intitut Lumière (non, rassurez-vous, ils éteignent pendant la projection), 26 rue du Premier Film, 69008 Lyon (04 33 04 78 78). 95 F la nuit complète avec café et croissant, ou 29 F le film.

● L'Association *Torcymages* organise son sixième festival vidéo amateur de Torcy les 22 et 23 mars 1997. Incriptions et renseignements auprès de *Torcymages*, Hôtel de Ville, Avenue de Bourgogne, 71210 Torcy.

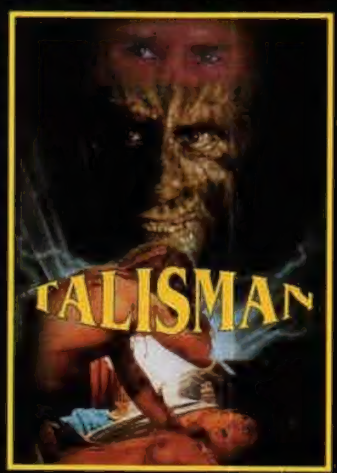
● Troisième Nuit du Fantastique au Studio Cinémas de Tours (2, rue des Ursulines. 02 47 20 27 00). Au programme : **Prince des Ténèbres**, **L'Armée des Ténèbres**, **L'Antre de la Folie**, **Phantom of the Paradise**, **Duel**. 50 F pour les abonnés (abonnés au Studio, pas à *Mad Movies*, jouez pas les innocents), 70 pour les autres.

● Toujours du cinéma-bis à la Cinémathèque de la Salle République. Vendredi 15 novembre : **La Fureur du Dragon** et **Le Karaté fait la Loi**. Vendredi 29 novembre : **Virus Cannibale** et **Les Rats de Manhattan** (bon courage, les gars). Vendredi 6 décembre : **Les Sorcières du Bord du Lac** et **La Possédée**. Vendredi 27 décembre : **Les Dieux Sauvages** et **Les Sept Sauvages**. Du bis partout pour 32 F seulement (abonnés) ou 42 F.

■ Des vampires, il y en a aussi dans le cinéma québécois. **Karmina** de Gabriel Pelletier en présente un cas. C'est Karmina justement, jeune princesse des ténèbres âgée d'à peine 140 ans. Le jour de son mariage, elle plaque son mari et quitte brusquement sa Transylvanie natale pour se réfugier auprès de son excentrique tante Esmeralda en Amérique. A sa nièce, elle offre un breuvage de son cru capable de transformer un vampire en humain supportant la lumière du jour. Tandis que Karmina file le grand amour avec un musicien, Vlad, le fiancé privé d'union, déboule dans le coin, mordant à qui mieux-mieux. Pas très sérieuse cette histoire qui fonctionne sur le registre de la dérision.



■ Il est loin le temps où le cinéma italien générait tous les ans une bonne vingtaine de films fantastiques à tendance gore, ou bien des **Mad Max** brouillons. Aujourd'hui, la production dans ce domaine atteint péniblement les deux ou trois unités. **Talisman** fait donc office de survivant. Réalisé par un certain Allan Fleming, nom qui sent le pseudonyme à plein nez, et interprété par des Eddy Endolf, Annie Silvie et autre Charles Pendelthon qui font tout aussi bidon, **Talisman** prend d'abord pour cadre l'Afrique profonde. Là, une tribu coule des jours heureux sous la protection du dit talisman. Vient le jour funèbre où l'objet sacré disparaît, volé, menaçant de plonger le monde dans les ténèbres. Mais une légende dit qu'un homme de grande noblesse doit arracher la relique de mains mal intentionnées pour le rendre à ses gardiens...



■ En dépit de l'absence d'Arnold Schwarzenegger, **Conan** et **Total Recall** perdurent sous forme de séries TV. C'est l'Allemand Ralf Moeller, bodyduilder spécialisé dans les rôles de brutes épaisses (**Best of the Best II**, **Universal Soldier**, **Batman & Robin** prochainement) qui lui succède dans le rôle du colosse Hyboréen imaginé par Robert Howard. Amené par le succès du nouvel ***Hercule*** version télévisée et son homologue féminin ***Xena***, ***Conan the Adventurer*** oriente son héroïc-fantasy du côté fantastique, magie et mystère pour une première saison de 22 épisodes tournés en Europe. Contacté pour réaliser un fort pourcentage des épisodes de la série, Brian Yuzna (récent auteur d'un ***Tarzan*** TV très influencé lui-même par l'***Hercule*** du petit écran) a décliné l'offre de la production. Pas d'Arnold Schwarzenegger dans ***Conan*** donc. Par contre, la mégastar donne son accord pour un passage rapide dans le pilote du ***Total Recall*** TV supervisé par le co-scénariste de l'original, Ronald Shusett.

Ralf Moeller en nouveau Conan. Barbare !

FLASHES

● Très occupé Clive Barker en ce moment. S'il n'assiste qu'en spectateur à la production de **Candyman 3** (situé à Prague !) et de **Hellraiser 5**, le romancier-cinéaste accorde davantage d'intérêt à la mini-série ***Damnation Game***, d'après l'un de ses best-sellers et dont le réalisateur se nomme William Friedkin. De même, son livre "Weaveworld" devrait être porté à l'écran sous forme de mini-série pour la chaîne câblée *Showtime*.

● Sam Raimi planche actuellement sur un quatrième **Evil Dead**.

● Avant qu'il ne se jette sous les roues de **Red Cars**, sa biographie de Ferrari, David Cronenberg se met à **Crimes of the Future**, un thriller de science-fiction où un type enquête sur une série de meurtres inconnus des autorités.

● Associés pour **Les Evadés**, le romancier Stephen King et le cinéaste-scénariste Frank Darabont remettent le couvert pour **The Green Mile**. A l'image des **Evadés**, il s'agit d'une histoire d'amitié entre un Blanc et un Noir derrière les barreaux, le couloir de la mort cette fois-ci. Le récit implique une "expérience mystique, magique".

● Stephen King toujours. Le roman "Insomnie" donnera prochainement lieu à une mini-série pour *ABC*. ***Insomnie*** suit un vieillard insomniaque qui, lors d'une nuit blanche, rencontre des sortes d'anges régulateurs du temps, puis un démon tentant d'empêcher la naissance d'un nouveau messie.

● Entre autres scripts, Roger Avery (**Killing Zoé**) travaille sur celui de **Phantasm 1999 : A Story of the Apocalypse and Hell on Earth**, quatrième volet des bévues macabres du Croque-Mort et de ses sphères foreuses de crânes.

● Révélé par le court-métrage **Frank Kafka's It's a Wonderful Time**, Peter Capaldi fait ses débuts dans la cour des grands, chez *Columbia*. Il y travaille au remake d'un classique de Roger Corman, **L'Horrible Cas du Docteur X**, dans lequel un savant avale une potion qui lui permet de voir à travers les objets solides.

● Coutumière du fait (**Mask**, **Spawn** pour bientôt), la firme *New Line* s'attaque à une autre bande dessinée culte. C'est **Badrock** où il est question d'un adolescent qui goûte à la drogue expérimentale conçue par son père, une substance destinée à l'armée. Résultat : il se transforme en une chose monstrueuse et indestructible.

● Toujours dans le domaine de la bande dessinée, le cinéaste Kevin Smith (**Clerks**) travaille pour *Warner* sur une adaptation des albums "Superman Reborn".

● Les studios *Disney* planifient pour bientôt une adaptation de la bande dessinée de Lee Falk, *Mandrake le Magicien* dont le prestidigateur vedette deviendra une sorte d'Indiana Jones, super espion employé par le gouvernement américain.

● En délicatesse avec Chris Noonan, George Miller pourrait diriger le petit cochon de **Babe 2**.

● L'Australien Geoffrey Wright (**Romper Stomper**) passe bizarrement du **Silver Surfer** de *20th Century Fox* au **Plastic Man** produit par Steven Spielberg. Scénario de Larry et Andy Wachowski, les frangins surdoués de **Bound**.

● *20th Century Fox* essaie actuellement de persuader Antonio Banderas de se rouler dans des kilomètres de ruban pour incarner Ramsès, alias **The Mummy** d'après un roman d'Anne Rice.

● Parallèlement au tournage de **Titanic**, James Cameron pense sérieusement à **Avatar** dont tous les interprètes seront des comédiens en images de synthèse.

● Décrit comme un **Après-Midi de Chien chez les Vampires**, **Une Nuit en Enfer 2** sera réalisé par Scott Spiegel (scénariste d'**Evil Dead 2**). Quentin Tarantino n'y fera qu'une courte apparition en plus de la co-rédaction du scénario.

● Remis en selle par **Le Professeur Foldingue**, Eddie Murphy s'installe dans la comédie fantastique avec un remake de **L'Extravagant Docteur Dolittle** (1967, Richard Fleischer) dont il sera à la fois l'interprète et le réalisateur. Interprète d'un misanthrope parlant le langage des animaux et en quête du légendaire escargot rose géant des mers !

■ Chez *Full Moon*, la société de production du prolifique Charles Band, lorsque les idées viennent à manquer, on se réfugie dans les valeurs sûres, à savoir les monstres classiques. Sous le label *Filmonsters*, *Full Moon* se propose donc d'exhumer quelques bonnes vieilles gloires du répertoire fantastique en vue d'une série de 13 films d'une heure chacun destinés à la vidéo et à un public jeune. Premiers titres envisagés : **Wolfman Reborn !** (l'adolescente Eleanor Crane rend visite à son cousin Peter dans un village des Carpathes hanté par une antique malédiction), **The Mummy Reborn !** (la malédiction des pharaons vue par le fils d'un célèbre égyptologue après que la sépulture d'Ah Hotep a été violée), **Dracula Reborn !** (en visite d'affaires en Transylvanie, le notaire Jonathan Harker se fait accompagner par son petit frère Robert) et **Frankenstein Reborn !** (Anna Frankenstein s'intéresse de près aux expériences de son oncle Victor)... **L'Homme Invisible**, **Jack l'Eventreur**, **Le Fantôme de l'Opéra**, **Le Musée de Cire** et d'autres devraient tout naturellement suivre les "anciens" revus à la sauce teen-ager.

San HELVING

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

LA BELLE VERTE

Chère Coline Serreau,
Je suis allé voir votre dernier film, dont on m'avait pourtant dit le plus grand mal, sur la promesse de vos deux précédents, **Romuald et Juliette** et **La Crise**, que j'aime beaucoup. Dans **La Belle Verte**, vous vous mettez en scène dans le rôle de Mila, une extraterrestre en visite sur notre planète, et racontez une histoire très morale. Vous dites plein de choses sur notre époque, nos sociétés industrielles, le stress de la vie citadine, l'environnement, la pollution, bla, bla..., en prenant comme point de comparaison et de référence la planète d'où votre personnage est originaire : de grandes étendues vertes, sans aucune construction, où la population, végétarienne et en haillons, vit en harmonie avec la nature, s'auto-éduque le matin et fait du trapèze l'après-midi. Vous nous indiquez, par l'intermédiaire des dialogues, que ces extraterrestres représentent en fait un peuple terriblement évolué, tel que le sera la race humaine dans plusieurs milliers d'années quand, à la révolution industrielle, succédera une période de boycott à tout ce qui peut porter atteinte aux principes élémentaires d'écologie. Votre film étant une comédie dont le seul ressort est de grossir démesurément le trait sur les deux planètes, on ne sait exactement, dans un premier temps, où se situe votre regard de cinéaste, d'autant plus que vous abordez une nouvelle fois une question qui, apparemment, vous cause beaucoup de tracas : le Racisme. Tout spectateur un minimum ouvert sur le monde se demandera sans doute pourquoi, s'ils représentent vraiment le futur positif de l'humanité, vos extraterrestres sont-ils tous Blancs. Vous tendez une perche, quand le patriarche de votre planète explique que votre peuple est «un peu raciste» envers les Terriens (sans distinction de couleurs). Je me suis dit, alors, que vous alliez peut-être faire la critique de l'uniformité, des communautés repliées sur elles-mêmes, craignant toute intervention extérieure, cultivant la peur de l'Etranger. Eh ben, pas du tout, votre discours est ailleurs. En guise d'évolution, vous préconisez bel et bien un retour au sentiment communautaire, où tous les peuples vivraient à l'écart les uns des autres, en retrouvant ou cultivant ses propres valeurs, ses propres traditions. C'est pour cette raison que le seul trait d'union du film entre les extraterrestres et les Terriens, la seule rencontre pure et évoluée, concerne vos enfants E.T. et une tribu aborigène ayant résisté à l'appel de la grande ville. Une belle idée dont vous faites une généralité, puisque, d'après vous, il s'agirait de l'appliquer à nos sociétés industrialisées et à nos peuples (variablement) mixtes : puisque personne n'est heureux, il faut que chacun reste ou retourne dans son pays, sa communauté, sa tribu. J'aimerais y voir une maladresse, un aveuglement dans votre militantisme écolo, mais votre message est finalement aussi clair que votre film : si Antoine Waetcher et Jean-Marie Le Pen ne faisaient qu'un, on n'hésiterait pas dans l'isoloir. Chère Coline Serreau, téléphonez à Brigitte Bardot, elle vous conseillera.
Avec tout l'irrespect que je vous dois,

Vincent GUIGNEBERT

France. 1996. Réal., scén. et mus.: Coline Serreau. Dir. phot.: Robert Alazraki. Prod.: Alain Sarde pour Les Films Alain Sarde/TF1 Production. Int.: Coline Serreau, Vincent Lindon, Philippine Leroy-Beaulieu, James Thieree, Samuel Tasinaje, Paul Crauchet, Marion Cotillard... Dist.: AMLF. Dur.: 1 h 39. Sorti le 18 septembre 1996.

PHENOMENE

George Malley (John Travolta) est gentil, dévoué, mais bête. A Harmon, tout le monde l'apprécie : il est bon mécanicien, brave gars et trop ignare pour vous tenir des discours interminables sur les lois de la pesanteur. Mais voilà, le soir de son 37 ème anniversaire, George Malley est frappé de plein fouet par une boule lumineuse venue du ciel. Du jour au lendemain, il devient l'être le plus intelligent de la planète. Il apprend le portugais en une demi-heure, dévore une dizaine de livres par nuit, se lance dans des expériences scientifiques imparables et peut même faire bouger des objets à distance. Un nouveau don qui a plutôt l'allure d'un cadeau empoisonné puisque ses amis, devenus méfiants et ayant de plus en plus de mal à suivre ses agissements, s'éloignent de lui et acceptent mal cette soudaine différence. George va alors aller chercher la complicité et l'amitié dont il a besoin chez Lace, une jeune femme récemment installée à Harmon, qui pourtant le rejetait du temps où il était bête...
Un retournement de situation qui demande réflexion. Qu'est-ce qui est préférable : être un idiot entouré d'amis ou faire partie de l'élite mais se retrouver seul ? George essaie tant bien que mal d'associer les deux, de gérer cette nouvelle situation en expliquant à ses concitoyens ce qu'il ressent pour les rassurer, en vain. Jusqu'au jour où il sera à nouveau frappé par cette boule lumineuse tombée du ciel. On apprend alors que George est atteint d'une tumeur incurable. Il ne lui reste plus que quelques jours à vivre. George, en plus d'avoir été con pendant 37 ans, n'a pas de chance. D'après le docteur du bled (Robert Duvall), c'est cette tumeur qui aurait provoqué l'accroissement des connaissances de George, sans pouvoir vraiment l'affirmer faute de preuve. Rassurez-vous, vous resterez dans le doute, car les scénaristes ne semblent pas en savoir plus. On ne vous expliquera rien clairement. A vous de faire la part des choses : est-ce la tumeur de George qui a décuplé ses facultés cérébrales ou bien est-ce cette boule lumineuse venue du ciel (ou de l'espace peut-être), qui a réveillé en lui une intelligence bien cachée et provoqué cette tumeur ? Dans les deux cas, ne vous prenez pas trop la tête, car vous n'y changerez rien : George s'en va six pieds sous terre. Ce qui semble nous amener à la morale douteuse de ce film : mieux vaut être con qu'intelligent. Car tout est mis en œuvre pour essayer de vous faire comprendre qu'être intelligent, ça n'est pas bien : vos amis vous abandonnent, les autorités (ici le FBI) font tout pour vous tirer les vers du nez et s'approprier vos connaissances. C'est éprouvant d'avoir un QI au-dessus de la moyenne !

Damien GRANGER

***Phenomenon**. USA . 1996. Réal.: Jon Turtletaub. Scén.: Gérald Dipego. Dir. phot.: Phedon Papamichael. SPFX: Rod M. Janusch. Mus.: Thomas Newman. Prod.: Barbara Boyle et Michael Taylor. Int.: John Travolta, Kyra Sedgwick, Forest Whitaker, Robert Duvall, David Gallagher... Dur.: 2 h 03. Dist.: Gaumont Buena Vista International. Sorti le 18 septembre 1996.*

BREAKING THE WAVES

Ça arrive rarement dans une carrière de cinéaste et ça vient d'arriver à Lars Von Trier : l'unanimité critique, le concert de louanges, la consécration incontestable, les torrents de larmes, la strangulation émotionnelle... Bizarre, bizarre, que le réalisateur des très controversés **Element of Crime**, **Epidemic** et **Europa** suscite un tel engouement, évidemment dénué de tout angle critique.
Rappel rapide des faits. Elevé par une mère athée qui lui fait croire à l'existence d'un père juif, Lars Von Trier découvre sur le tard le mensonge et se convertit au catholicisme. Il conçoit ensuite **Breaking the Waves** comme un film se nourrissant de son rapport à Dieu. Un rapport «naïf» selon les termes du réalisateur, c'est-à-dire une croyance belle et pure, comme celle des enfants en le Père Noël.
Cette naïveté se heurte pourtant à la personnalité de metteur en scène de Lars Von Trier. Grand manipulateur conceptuel (sa force jusqu'à présent, et aujourd'hui, malheureusement, sa limite), Von Trier choisit de transformer sa croyance en Dieu en un suspense «insoutenable» de 2 h 38, accompagnant une histoire d'amour dont on ne sait si elle concerne deux (Jan et Bess) ou trois (Jan, Bess et Dieu) personnages. Très habilement, le réalisateur inscrit cette love-story indécise en Ecosse, dans un petit village côtier pratiquant un catholicisme incroyablement sévère, quasi moyenâgeux, et fait d'une pierre deux coups : les sentiments amoureux sont décuplés (on embarque le spectateur) et l'intégrisme religieux ouvertement condamné (on le rassure). Une façon de détourner le public de la raison d'être du film : Dieu.
Car à moins d'avoir lu la note d'intention du réalisateur (dans le dossier de presse réservé aux journalistes et festivaliers), il est impossible, avant l'ultime plan, de savoir si Von Trier envisage Dieu comme une réalité physique, même si, d'évidence en évidence, on en vient assez rapidement à attendre qu'il crache le morceau. Tous les sentiments, toutes les émotions, toutes les scènes sublimes ou ratées de **Breaking the Waves** existent donc uniquement pour cette révélation, ce plan final estampillé «CQFD» ou, à défaut de coupable, c'est le bienfaiteur qui est démasqué. Dans le même ordre d'idées, ce plan final ramène le film à ce qu'il n'a cessé d'être : sans aucun mystère, d'une naïveté roublarde manipulant les sentiments, d'un prosélytisme on ne peut plus cloche.

Vincent GUIGNEBERT

Danemark. 1996. Réal. et scén.: Lars Von Trier. Dir. phot.: Robby Müller. Mus.: Joachim Holbeck. Prod.: Vibeke Windelov et Peter Aalbaek Jensen pour Zentropa Entertainments APS. Int.: Emily Watson, Stellan Skarsgard, Katrin Cartlidge, Jean-Marc Barr, Adrian Rawlins, Jonathan Hackett... Dist.: Les Films du Losange. Dur.: 2 h 38. Sorti le 9 octobre 1996.

BOGUS

Pour son nouveau film, Norman Jewison plonge dans l'univers des enfants, ce monde imaginaire que chaque rejeton se crée. Un univers très riche qui inspire un film très pauvre. Albert (Haley Joel Osment) est un petit garçon de sept ans très attaché à sa maman et qui a grandi au milieu de magiciens, d'illusionnistes. L'enfant est heureux, équilibré, très entouré, jusqu'au jour où sa mère meurt dans un accident de voiture. Le monde de rêve d'Albert va alors s'effondrer. Il est confié à une tutrice, Harriet Franklin (Whoopi Goldberg), meilleure amie d'enfance de sa mère. Loin de ses amis, et pour palier l'absence de sa mère, Albert va se créer un ami, Bogus (Gérard Depardieu), invisible pour toute autre personne. Pour cause, Bogus n'existe que dans l'imaginaire de l'enfant.
Bogus, c'est ce personnage qui permet à tout enfant coupé de la réalité de garder les pieds sur terre et de continuer son chemin vers la cour des grands. Soit. Le principe est humain, voire même indispensable pour certains gamins qui, «abandonnés» par la vie, se forgent un nouvel univers, s'inventent un ami ; ça peut aider à laisser passer une enfance douloureuse. Le tout étant de faire la transition au bon moment. Le problème reste que c'est un sujet qui touche (presque) tout le monde mais qui n'intéresse personne. Norman Jewison devait en être conscient puisque plutôt que de traiter son film sous un angle existentiel, voir dramatique, il décide d'en faire une bonne vieille comédie à l'américaine. Résultat, on noie le fond du film sous des gags bien gras et le spectateur prête bien plus d'attention aux grimaces de Whoopi Goldberg qu'à l'histoire de ce pauvre petit garçon qui risque bien de devenir un nouveau cas social si personne ne s'occupe de lui. Même Norman Jewison semble parfois le mettre à l'écart au profit de l'élément comique. Le spectacle est triste des deux côtés de l'écran : à ma droite, des protagonistes qui font les clowns et à ma gauche, un public qui rit bêtement. Wake up ! Quelqu'un aurait-il déjà oublié que tout le monde se gausse sous couvert d'une histoire tragique ? S'il avait fallu en rire, on aurait préféré voir une personne approchant la quarantaine parler à ce type invisible. Imaginez le repas de famille : «Albert, à qui parles-tu?», «Ce n'est rien mère, je demandais juste à Bogus s'il désirait reprendre des lentilles». C'est idiot, mais ça a au moins le mérite d'être drôle. A la place, on a droit à un film fantastique flirtant avec l'imaginaire qui se refuse de traiter le problème sous un aspect exclusivement humain. Dommage que Norman Jewison n'ait pas su gérer la situation. Mais c'est tellement plus simple de s'échapper de la réalité en en riant.

Damien GRANGER

USA. 1996. Réal.: Norman Jewison. Scén.: Alvin Sargent d'après un sujet original de Jeff Rothberg et Francis X. McCarthy. Dir. phot.: David Watkin. Mus.: Marc Shaiman. Prod.: Norman Jewison, Arnon Milchan et Jeff Rothberg. Int.: Haley Joel Osment, Whoopi Goldberg, Gérard Depardieu, Denis Mercier, Nancy Travis... Dur.: 1 h 50. Dist.: Warner Bros. Sorti le 16 octobre 1996.

LE JAGUAR

De passage à Paris pour les besoins d'une tournée humanitaire, Wanù (Harrisson Lowe), un Indien de la forêt amazonienne, se passionne soudainement, dans un ascenseur, pour Perrin (Patrick Bruel), à la grande stupéfaction de son interprète Campana (Jean Réno). Persuadé qu'on lui a volé son âme, ce qui le condamne à une mort certaine, Wanù voit en Perrin «l'élu», le sauveur providentiel, le seul capable de se rendre en Amazonie pour lui ramener la vie. Joueur invétéré criblé de dettes, coureur de jupons, Perrin considère d'abord Wanù comme un vieil indigène illuminé, avant d'accepter l'aventure qui lui permet surtout d'échapper aux molosses lui réclamant de l'argent. Laissant Wanù dans un piteux état à l'hôpital, Perrin et le bourlingueur Campana s'envolent donc vers l'Amérique du Sud et se lancent sur les traces de l'âme volée qui s'avère être en possession de de dangereux criminels s'enrichissant au fur et à mesure que la forêt amazonienne rétrécit.
Vivant depuis dix ans à Hollywood où il n'a tourné que deux films (le remake des **Fugitifs** et l'obscur **Welcome to Buzzsaw**), Francis Veber revient au bercail le temps de boucler ce **Jaguar** selon une formule qui a déjà fait ses preuves (**La Chèvre**, **Les Compères**). Scénariste de formation, Veber sait raconter une histoire, mettre en place les éléments d'un scénario (même si celui-ci est couru d'avance), développer des personnages, et si cela ne constitue pas un exploit, on peut dire que c'est devenu chose rare dans la cinématographie française actuelle. Sans autre prétention que celle de divertir et de sortir du deux pièces cuisine commun aux drames hexagonaux, **Le Jaguar** échoue pourtant à faire oublier le tandem comique Gérard Depardieu/Pierre Richard. La faute n'en incombe pas spécialement aux acteurs (Jean Réno est à sa place), mais plutôt à Veber lui-même qui transforme ici son personnage d'emmerdeur touchant en un type assez détestable. De fait, même si Patrick Bruel s'en sort bien, son Perrin grignote le capital sympathie de l'histoire et ouvre les yeux sur lui-même bien trop tard pour qu'on s'intéresse à lui.
Reste un produit plutôt bien ficelé, populaire dans le bon sens du terme, qui se permet un clin d'œil au cinéma hollywoodien quand Perrin, dont les forces sont décuplées par l'esprit du jaguar transmis par Wanù, fout une trempe mémorable à quelques autochtones dans des toilettes spacieuses. Sûr que Francis Veber a vu **True Lies**. Sûr qu'il a aimé. On lui pardonnera donc, pour son grand retour, de ne pas avoir été tout à fait à la hauteur.

Vincent GUIGNEBERT

France. 1996. Réal. et scén.: Francis Veber. Dir. phot. Luciano Tovoli. Mus. Vladimir Cosma. Prod.: Alain Poiré pour Gaumont International/EFVE/TF1 Films Production. Int.: Jean Réno, Patrick Bruel, Harrisson Lowe, Patricia Velasquez, Danny Trejo, Roland Blanche, François Perrot, Francis Lemaire... Dist.: Gaumont Buena Vista International. Dur.: 1 h 40. Sorti le 9 octobre 1996.

ANNA OZ

Le fantastique n'a jamais été le fort des Français. Ça donne des films torturés, tortueux, difficilement compréhensibles. Eric Rochant (**Un Monde sans Pitié**, **Les Patriotes**) n'échappe pas à la règle. Son histoire d'alter-ego à laquelle il inflige un traitement fantastique n'est pas reçue 5 sur 5.
Anna Oz est une jeune femme qui vit à Paris (peut-être). Tout se passe pour le mieux jusqu'au jour où elle se met à rêver en série, chaque nuit prolongeant le rêve de la précédente. A moins qu'Anna Oz ne soit une jeune femme vivant à Paris et ayant une sœur jumelle maléfique qui habiterait Venise. Ou peut-être est-ce la Anna Oz de Paris qui veut du mal à celle de Venise ? Ou alors tout cela n'est peut-être qu'illusion et Anna Oz est en fait une jeune femme vivant à Paris et devant faire face à un conflit existentiel avec son ego. Voire même, Anna Oz est schyzophrénique. Une chose est sûre, Anna Oz est interprétée par Charlotte Gainsbourg et passe une partie de son temps à Paris à vivre des choses présentes qui se déroulaient dans ses rêves à Venise...
Tout devient clair lorsque Anna se regarde dans la glace, crachant sur son reflet en lui demandant de la laisser tranquille. Anna Oz est bien atteinte du ciboulot, et on a bien droit à un énième film fantastique purement français et torturé à souhait. Parce que notre problème, concernant le genre qui nous intéresse, c'est de ne rien définir clairement, de tout laisser dans le vague, d'asséner ces petits éléments fort esthétiques soit, mais purement gratuits et nuisant à la bonne compréhension du film : comme ces personnages intriguants qui apparaissent et ne servent à rien, ou encore ces gros plan serrés sur la vapeur se dégageant d'une machine à café. On se dit que ça va être important, mais il n'en est rien. Peut-être est-ce important et clair dans la tête du réalisateur, mais certainement pas pour le spectateur. D'ailleurs, et si ce miroir n'était en fait qu'un passage dans un autre monde permettant de communiquer avec la Anna Oz maléfique de Venise ? Pourtant, il paraît clair qu'Anna Oz est bel et bien barge et se crée une double-vie qui empiète un peu trop sur son existence. Mais c'est à force de frôler les limites du film fantastique (on en fait un, on n'en fait pas ?) qu'une histoire qui devrait être claire et pourquoi pas passionnante devient une énigme cinématographique.

Damien GRANGER

France. 1996. Réal: Eric Rochant. Scén.: Gérard Brach & Eric Rochant. Dir. phot.: Pierre Lhomme. Mus.: Steve Turre. Prod.: Alain Rocca pour Les Productions Lazennec. Int.: Charlotte Gainsbourg, Gérard Lanvin, Sami Bouajila, Grégori Derangère, Emmanuelle Devos, Jim-Adhi Limas, Jean-Michel Fête... Dur.: 1 h 38. Dist. MKL/Lazennec Diffusion. Sorti le 2 octobre 1996.

CARDS COMPANY

TRADING CARDS

Cinema - Series TV - Heroic Fantasy - Pin-up - Sports US - Charme - Walt Disney - Card-games - Horreur - Fantastique - Star Wars - Star Trek - Marvel - DC ...

pochette : 14 F
série 3 complète : 120 F
série 2 complète : 90 F
série 1 complète : 200 F
carte spéciale : 40 F
série parallèle : 400 F
Classeur : 150 F

pochette (10c) : 16 F
36 pochettes : 540 F
série complète (105c) : 190 F

PAM ANDERSON

X FILES 3rd

NOUVEAU
X-FILES cards game
Starter : 52 F
Booster : 16,50 F

Pochette : 14 F
Set ID4 : 160 F

pochette (10c) : 15 F
série complète Février (129c) : 230 F
série complète Mars, Avril ... : 200 F

pochette (007c) : 16 F
Classeur : 160 F
série complète (90c) : 250 F

+ de 1000 Titres

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :
05 61 20 23 21

bon de commande à renvoyer à : CARDS COMPANY
6 rue des Magnanarelles 31500 Toulouse (France)

article	prix	qte	total
port recommandé (ETRANGER 60 F)			40 F
TOTAL			

NOM : PRENOM :

ADRESSE :

☐ CHEQUE ☐ MANDAT ☐ MANDAT INTERNATIONAL (POUR L'ETRANGER)

VIDEO A LA VENTE

99 F LA K7

RUSS MEYER,

Pour les amoureux de gros seins !

- VIXENS 99 F*
- MEGAVIXENS 99 F*
- SUPERVIXENS 99F*
- MEGAVIXENS 99F*
- MONDOTOPLESS 99F*

LES 5 CASSETTES DE RUSS MEYER
480 F FRAIS DE PORT COMPRIS
*-int. aux mineurs

Bon à découper ou à recopier et à envoyer accompagné de votre règlement à l'ordre de la société SYLPHE. 4 rue Pradier 75019 Paris - Je commande les articles suivants :

Total Frs + 15 Frs de frais de port par cassette
TOTAL DE LA COMANDE FRS
NOM :
ADRESSE :

JE CERTIFIE ETRE MAJEUR
SIGNATURE

THE NETHER HORROR COLLECTION :
Le meilleur de la production fantastique hollandaise.
V.O.S.T.F. - 130 mn
Du gore, de l'humour noir, des zombis, une poupée gonflable meurtrière, un skinhead, une mouche invincible, une famille très bizarre, du rock'n roll. Une compilation trash, dérangeante et percutante.

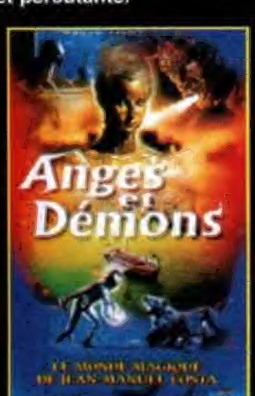
HAXAN FILMS
PRÉSENTE

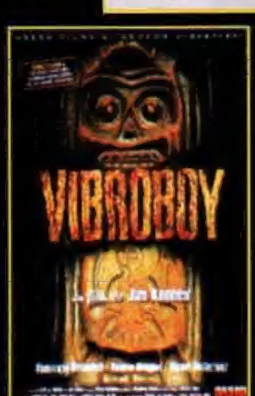
EXORSISTER 3 :
LE MONSTRE AUX 1.000 VISAGES

FANTASTIQUE !
FUN ! VIOLENT !
PORNO TRASH !
SEXE, MONSTRES ET...
TENTACULES !

Takao NAKANO invente un nouveau genre : le MANGA «LIVE» !!!

Interdit aux moins de 18 ans
durée : 60 mn env. par K7
V.O.S.T.F.





Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt - Tél.: (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

● Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)

❑ EXORSISTER 1 - 169 F **	❑ EXORSISTER 2 - 169 F **	❑ EXORSISTER 3 - 169 F **
❑ Pack EXORSISTER 1, 2 & 3 - 439 F **	❑ BLOODLUST - 149 F **	❑ NEKROMANTIK - 149 F *
❑ NETHER HORROR - 149 F *	❑ GÉNÉRATION Z - 149 F **	❑ NEKROMANTIK 2 - 149 F *
❑ PUPPETOON - 149 F *	❑ VIBROBOY - 129 F	❑ ANGES ET DÉMONS - 129 F
❑ LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES - 129 F *		❑ INCREDIBLE TORTURE SHOW - 149 F *

● 1 K7 = + 30 F de frais de port ● 2 K7 = port gratuit ● À partir de 4 K7 = port gratuit et - 10% de remise

Ci-joint mon règlement de _____ F en ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

** Je certifie être majeur
Signature :

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !

Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **AUX FRONTIÈRES DU RÉEL - «DOSSIER 6 : LE PROJET»**, contenant les épisodes inédits à la télévision **TALITHA CUMI** et **HERREN VALK** (que vous verrez donc un an avant leur diffusion sur *M6*, petits veinards !), ou la K7 de **JUDGE DREDD**, le film très BD de Danny Cannon avec Sylvester Stallone dans le rôle de la Loi (carrément !).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort (ou que vous l'écriviez très gros), nous vous enverrons, au choix, le terrible poster 60 x 90 de ***X-FILES***, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou de *IMPACT* manquant cruellement à votre collection, ce qui ne fait pas très sérieux lorsque vous recevez du monde à la maison.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

actualité cinéma

sortie le 13 novembre

Pose «cool» pour un anti-héros sans foi ni loi. Son nom : Snake Plissken (Kurt Russell).

LOS ANGELES 2013

agitateur en chef !

JOHN CARPENTER

Au dernier Festival du Film Américain de Deauville, John Carpenter ne payait pas de mine. Une casquette à l'effigie de la bannière étoilée vissée sur la tête, l'air bourru et pas franchement heureux d'être baladé d'une interview à l'autre «comme un petit chien», le cinéaste se prêtait néanmoins au fastidieux service après vente. Un exercice qui demande une certaine santé. John Carpenter allait-il tenir le coup ? On le disait à l'agonie sur le plateau de LOS ANGELES 2013, atteint d'un cancer incurable au stade terminal. Intox. LOS ANGELES 2013 serait son testament, un film amer, fleurant le sapin. Intox encore. Le réalisateur sourit aux questions sur sa longévité. Des réponses muettes, tout en ironie. Une façon d'avouer que les carottes ne sont pas cuites, que l'enfant terrible du cinéma américain court toujours comme un lapin...

John Carpenter : il court toujours...

Plus que *New York 1997*, *Los Angeles 2013* s'impose en pamphlet ouvertement politique...

Effectivement, **Los Angeles 2013** comporte un certain nombre d'éléments politiques subversifs à l'image d'**Invasion Los Angeles**. Je ne crois cependant pas que le film soit uniquement perceptible sous cet angle. Pour rallier le public à la cause pour laquelle vous militez, vous vous devez de divertir, de vous montrer «fun». Dans **Los Angeles 2013**, je le suis bien plus que par le passé, justement parce qu'il s'agissait de prescrire une pilule que certains trouvent difficile à avaler. Filmé sans humour, comme un bilan social au premier degré, le film aurait été bien plus sombre. Dans une certaine mesure, il le reste encore un peu. Trop pour beaucoup de gens. Il ne faut surtout pas prendre **Los Angeles 2013** trop au sérieux. En matière de satire, je me réfère souvent au **Charme Discret de la Bourgeoisie** de Luis Bunuel, un film à se tordre de rire, bien que certains croient encore que ce ne soit pas une comédie, mais bel et bien un drame. Quant à **Los Angeles 2013**, je l'ai réalisé comme un western «noir». D'ailleurs, je suis devenu réalisateur pour tourner des westerns. Le destin en a décidé autrement.

Votre film traduit un profond pessimisme sur l'avenir de la société américaine, une profonde résignation sur ce qui risque de survenir si un Bob Dole quelconque s'installe à la Maison Blanche...

Je ne suis pas particulièrement pessimiste à propos de la société américaine, même si le film semble transmettre l'opinion contraire. Ce n'est, après tout, qu'une fiction, qu'un spectacle. Nous avons opéré simplement, en reprenant des morceaux de la situation actuelle des Etats-Unis pour les transplanter dans le futur, en les exagérant. Nous n'avons fait qu'observer, reprendre ce qui fait notre quotidien à Los Angeles, les préoccupations de ses habitants... C'était à portée de mains ; nous n'avions qu'à nous baisser pour ramasser les idées. La principale consistait à renverser la donne par rapport à **New York 1997**. Là, Manhattan est la prison. Dans **Los Angeles 2013**, c'est tout le contraire. Los Angeles est une terre de liberté, certes dangereuse mais une terre de liberté tout de même, tandis que le reste du pays se trouve à la botte d'un pouvoir autoritaire, répressif. Vous pouvez vous éclater totalement à Los Angeles, pas ailleurs dans le pays. De plus, différence notable avec **New York**

los angeles 2013

Snake Plissken calé dans une torpille en route pour l'île de Los Angeles.

■■■ 1997. Snake Plissken ne revient pas pour assurer une nouvelle mission de sauvetage. On lui demande d'assassiner quelqu'un.

On a le sentiment, à voir *Los Angeles 2013*, que vous avez placé le parti républicain de Bob Dole dans votre ligne de mire, que vous dénoncez son puritanisme, son intolérance, son programme dans sa globalité...

Los Angeles 2013 n'attaque pas un parti politique en particulier ; nous tapons sur tout le monde. Dans le personnage du Président, vous pouvez reconnaître Bob Dole, mais il y a aussi du Pat Buchanan, du Bill Clinton en lui. Plus un politicien canadien qui voulait se faire élire à vie. C'est Kurt Russell qui m'a rapporté ça après l'avoir vu à la télévision ! Le film, plus que servir la soupe aux Républicains ou aux Démocrates, dit tout simplement que le pays abandonne actuellement la liberté au profit de l'ordre. Un pas vers le fascisme. Un choix qui me fiche la trouille.

Est-ce pour cette raison que Snake Plissken choisit de plonger le monde dans les ténèbres, histoire de remettre les compteurs à zéro, d'effacer les erreurs passées ?

Une mise au point s'impose. Ce n'est pas l'humanité que Snake Plissken détruit, mais la technologie. Il tire sur la technologie. La technologie qui nous façonne, qui nous transforme en consommateur-mouton. Un processus semblable à celui des canons de la beauté. Parce qu'on vous dit comment il faut physiquement être pour réussir, pour plaire, vous devez passer entre les mains d'un chirurgien esthétique. A Hollywood plus qu'ailleurs. Ce conformisme me dégoûte ! Nous devenons tous les esclaves de la technologie comme certains de l'apparence. Les ordinateurs, Internet et le reste sont censés multiplier les possibilités de communiquer, pousser à l'économie de papier. C'est tout le contraire qui se produit. Quant à l'industrie, elle devrait créer des emplois ; elle licencie à tour de bras. Avec l'industrie, c'est un peu de notre société qui s'éteint. En Europe, vous êtes très lucide sur le tournant que prennent les choses. Nous ne le sommes pas. Nous avons toutes les peines du monde à faire la différence entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas, les foutaises. Pour le cinéma, c'est du pareil au même ; le public prend des vessies pour des lanternes, prend la fiction pour une part de réalité. Les spectateurs avalent tout au premier degré. Effrayant.

Plissken, un «long manteau» auquel il ne fait pas bon se frotter.

Croyez-vous réellement que vos compatriotes ne savent plus distinguer le vrai du faux, qu'ils croient naïvement à tout ce qu'on leur dit ?

Notre société se trompe, se berce d'illusions. Aujourd'hui, des associations traînent **Tueurs-Nés** devant les tribunaux. Les gens s'en prennent au film d'Oliver Stone, affirmant qu'il pousse au meurtre, à la violence, qu'il porte la responsabilité directe d'assassinats. Ces personnes s'attaquent à un film inspiré par des faits réels, mais pas aux véritables causes du mal, aux vrais tueurs. Certes, on peut admettre que les images de sexe, de violence sont extrêmement puissantes, choquantes parfois, mais elles n'incitent pas à prendre un fusil, à tuer des gens dans la rue. Le procès contre **Tueurs-Nés** est une aberration.

Comment, exactement, s'est articulée cette suite à *New York 1997* ? Pourquoi est-elle survenue si tardivement ?

Après **New York 1997**, il nous semblait naturel de situer l'action d'une suite à Los Angeles. Si nous savions parfaitement où le scénario se situerait, nous n'avions aucune idée sur la manière de conduire les opérations, de justifier les raisons du retour de Snake Plissken. Sans idée forte, pas de film ! Ce n'est qu'au début des années 90 que Kurt Russell a eu le déclic. Venaient de s'abattre sur Los Angeles diverses catas-

opinion

SEUL CONTRE TOUS !

Depuis **Invasion Los Angeles**, les rapports entre John Carpenter et ses fans étaient devenus plus intimes, plus sensés. Comme si, en désignant clairement ses ennemis, le réalisateur avait cherché à se faire des amis. Soudainement érigé en militant politique et cinématographique intouchable, Carpenter livra un peu plus tard **L'Antre de la Folie**, film-critique, film-manifeste, dont l'engagement plutôt radical dans le genre qui nous intéresse laissa sur le carreau quelques-uns de ses admirateurs, mais conforta les plus fervents dans leurs convictions. Jusque dans ses interviews où il montait en première ligne pour défendre ici et accuser là, il y avait chez John Carpenter un côté meneur de troupes, leader d'opinion, révolutionnaire, signe sans doute que le réalisateur était, quelque part, en pleine quête de reconnaissance. Un itinéraire somme toute logique, compréhensible... Touchant même.

En retrouvant seize ans après **New York 1997** son alter-ego le mercenaire borgne Snake Plissken, Carpenter avait la possibilité de consolider les liens affectifs tissés ces dernières années en même temps que d'élargir son audience. Suite d'un modèle de série B bricolée pour une poignée de dollars, **Los Angeles 2013** relevait du projet forcément impur (confort financier, influences d'une major hollywoodienne, première suite - opportuniste ? - dans la filmo du grand John...) mais extrêmement rassembleur. Le scénario avait de quoi nourrir les attentes les plus folles : dans l'île de Los Angeles où survivent les opposants au nouveau régime totalitaire américain, le Snake doit, contraint et forcé, récupérer une arme susceptible de plonger les Etats-Unis dans le chaos. Il s'avère que l'objet convoité est entre les mains de Cuervo Jones, justement un meneur de troupes, un leader d'opinion, un... révolutionnaire ! Autrement dit, peut-être un nouvel alter-ego du réalisateur. L'enjeu du film, pensait-on, tenait donc à la position de Carpenter dans cette histoire et, par extension, à celle de Snake Plissken. Seize ans plus tard, le personnage avait-il évolué ?, dans quel sens ?, pourquoi ?, comment ?... Des questions au cœur de l'industrie hollywoodienne lorsqu'il s'agit de suites. Des questions a posteriori très bêtes, auxquelles John Carpenter répond de la plus claire des façons : rien, absolument rien n'a changé, il n'y avait aucune raison pour que ça change, je ne marche pas dans ce système. Point.

Los Angeles 2013 n'est donc pas une suite de **New York 1997**, mais son remake assumé via l'affirmation de principes inébranlables, comme le refus de servir la soupe et de céder aux tentations polluantes d'un genre déjà sinistré. Au-delà de ses parti-pris courageux, on trouve dans **Los Angeles 2013** des choses formidables, quand Carpenter appose sa signature sur les meilleures scènes : le Snake s'époumonant sur un terrain de basket-ball pour sauver sa peau, chevauchant sa moto dans une poursuite très western dans l'esprit, s'écroulant sur une chaise de lassitude, traversant le film comme on l'a déjà vu faire, sans attache, comme un gringo, avec le seul soucis d'être en vie à la scène suivante... On y trouve également le «pire», lorsque le réalisateur semble abandonner la partie à la seconde équipe : l'arrivée subaquatique à Los Angeles, la visite assez Z chez le chirurgien esthétique (Bruce Campbell), le Président des Etats-Unis (Cliff Robertson, inexistant) surveillant les opérations coincé dans sa salle de contrôle... Sur le fond, Carpenter ne prend pas de gants : à l'écart d'un pays désormais bâti sur l'uniformité et ayant supprimé toute liberté individuelle, l'îlot de Los Angeles pourrait apparaître moins comme une prison que comme un refuge. «Ici, c'est le paradis» adresse même au Snake une résidente de la Cité des Anges. Carpenter rectifie dans la seconde qui suit, et la belle succombe à une balle perdue. En renvoyant très vite dos à dos la politique fasciste des Etats-Unis et ses opposants, en fait des révolutionnaires psychopathes, le réalisateur ne laisse aucune prise, ni à son outlaw de héros ni au spectateur. **Los Angeles 2013** s'achemine donc cahin-caha vers un dénouement inéluctable. Un dénouement calqué sur celui de **New York 1997**, mais habité d'une intensité émotionnelle inédite dans la filmographie de John Carpenter, d'une densité étouffante, d'une maîtrise n'appartenant qu'aux plus grands. Dans ces quelques minutes en suspens, hors du temps, bourrées de sens jusqu'à la gueule, se télescopent un doigt d'honneur à l'Amérique, un nihilisme contemplatif, un auto-portrait déchirant, une âme scrutée, une critique ravageuse de ce qui a précédé, une conception épurée du cinéma, un symbolisme ludique, une apocalypse à visage humain... Si ces quelques plans permettaient uniquement à John Carpenter de s'extirper indemne d'un film bancal, on n'en ferait pas une montagne. Mais vous verrez, il en sort grandi. Tous à genoux !

Vincent GUIGNEBERT

Escape from L.A.. USA. 1996. Réal.: John Carpenter. Scén.: John Carpenter, Debra Hill et Kurt Russell d'après les personnages créés par John Carpenter et Nick Castle. Dir. phot.: Gary B. Kibbe. Mus.: Shirley Walker et John Carpenter. Prod.: Debra Hill et Kurt Russell pour Paramount Pictures/Rusher Entertainment. Int.: Kurt Russell, Stacy Keach, Steve Buscemi, Peter Fonda, George Corraface, Pam Grier, Valeria Golino, Cliff Robertson, Michelle Forbes, Jeff Imada, Bruce Campbell, Paul Bartel, Robert Carradine... Dur.: 1 h 41. Dist.: UIP. Sortie le 13 novembre 1996.

trophes naturelles. Un tremblement de terre, des incendies, des inondations... Il y a également eu ces émeutes. Autant de germes pour une bonne histoire. Au quotidien, Los Angeles est une cité incroyablement dangereuse. Il n'y fait vraiment pas bon vivre, tellement la violence y est omniprésente. Nous y sommes tous en sursis ! Et pourquoi ne plions-nous pas bagages ? Qu'est ce qui peut bien nous retenir ? Cela m'intéressait d'aborder ces thèmes. Et puis, je dois l'avouer, **Los Angeles 2013** m'offrait l'opportunité de tourner un gros budget pour un grand studio. Le capitaliste en moi a répondu présent. Oui, je suis un vrai capitaliste et très conservateur concernant l'argent. J'aime faire de l'argent et j'aime faire du cinéma. Kurt Russell m'a remis le pied à l'étrier. C'est lui qui a initié le projet, qui a dit à voix haute : «Allons-y. Remettons ça !».

Snake Plissken fait feu. Pour sauver sa peau, pas celle des autres !

Admettons que Kurt Russell n'ait pas désiré renouer avec Snake Plissken. *Los Angeles 2013* aurait-il néanmoins vu le jour ?

Impossible, mon nom n'aurait pas suffi à monter le projet. Aujourd'hui, Kurt est une star. C'était loin d'être le cas au début des années 80. J'ai dû me battre pour l'imposer ; les producteurs n'en voulaient vraiment pas. J'ai lutté parce que je savais qu'il pouvait incarner un Snake Plissken épatant. A l'époque, personne ne croyait en lui. Bien sûr, il ne ressemblait pas du tout au personnage dans le scénario. Il en était même loin, avec son visage un peu poupin. Mais dès qu'il s'installe dans la peau du personnage, l'identification est parfaite. Je m'en suis aperçu avec **Le Roman d'Elvis**, tourné deux ans avant **New York 1997**. Physiquement, Kurt ne possède aucun point commun avec Elvis Presley, mais il est si bon acteur qu'il parvient à transgresser cet obstacle par sa seule foi dans le rôle. Kurt et moi sommes amis. Une amitié très simple fondée sur le respect mutuel. Notre relation revient un peu à celle que John Wayne entretenait avec John Ford. Et dire que j'ai écrit le premier jet de **New York 1997** en 1974, en rêvant d'interprètes comme Charles Bronson et Clint Eastwood. ■ ■ ■

LES CITOYENS DE LOS ANGELES 2013

Hershe (Pam Grier), un travesti doué pour la guérilla !

Taslima (Valeria Golino), une détenue beaucoup trop rêveuse.

Le Président (Cliff Robertson), un authentique fasciste.

Malloy (Stacy Keach), le geôlier de Snake Plissken

Pipeline (Peter Fonda), un surfeur maniaque ami du Snake

«Map to the Stars» Eddie (Steve Buscemi), un imprésario dans la grande tradition hollywoodienne.

C'est la première fois que vous réalisez une suite d'un de vos propres films. Est-ce uniquement dû à l'insistance de Kurt Russell de vous voir rempiler à ses côtés ?

Au début, je n'étais pas chaud à l'idée de réaliser une suite à **New York 1997**, surtout qu'un premier scénario datant de 1986 n'avait satisfait personne. Ecrire une suite est toujours quelque chose de très délicat. C'est une bataille entre la tentation de faire une photocopie de l'original, le désir de s'orienter vers quelque chose de radicalement différent et de coller au modèle tout en apportant des éléments nouveaux. J'ai appris à travers les suites d'**Halloween** que le public voulait toujours le même film, voulait toujours voir la *même* chose mais présenté différemment. Dans **Los Angeles 2013**, en plus du changement de cadre, nous avons senti qu'il fallait adapter **New York 1997** à une nouvelle génération. Il s'est tout de même écoulé une quinzaine d'années entre les deux films. La grande question qui nous turlupinait était : «Peut-on visionner **Los Angeles 2013** sans avoir vu **New York 1997** ?». Nous y avons répondu en présentant Snake Plissken comme si les gens n'en avaient jamais entendu parler. Dans le cas contraire, ce nouvel exposé de son existence ne pouvait contribuer qu'à enrichir sa personnalité.

Généralement, lorsque vous travaillez sur un gros budget pour un studio, vous dénoncez les brimades d'Hollywood. Avez-vous des raisons de vous plaindre de l'expérience *Los Angeles 2013* ?

Pas du tout. *Paramount* voulait surtout réunir l'équipe de **New York 1997**, revoir Kurt Russell dans le rôle de Snake Plissken. Cela les intéressait plus que tout. La productrice Debra Hill, Kurt et moi étant d'accord sur les orientations de l'histoire, le studio n'a pas émis de réserves sur le scénario. Ils nous ont même apporté leur soutien, Sherry Lansing, sa patronne, en tête. Pour eux, il s'agissait principalement d'une histoire fun, très divertissante, qui mettait en scène un héros irrésistible, dont tout le monde réclamait le retour depuis des années. *Paramount* nous a donc confié un budget de 50 millions de dollars avec cette unique consigne : «Ne dépensez pas un dollar de plus !». Quand l'heure du montage est arrivée, nos rapports ne se sont pas envenimés contrairement à ce qui se passe souvent. Trois jours après le dernier tour de manivelle, nous avions une ébauche de **Los Angeles 2013** qui approchait les 3 heures. Cela fait partie du travail d'un cinéaste de ramener son film à une durée exploitable, raisonnable. Il faut savoir choisir l'essentiel et couper le reste, ne pas garder tout ce que vous avez tourné simplement parce que vous l'avez tourné. Désormais, avec les «director's cut» édités en laser-disc, vous vous procurez des versions longues. Ce sera probablement le cas de **Los Angeles 2013**. En définitive, le film constitue ma meilleure expérience au sein d'un studio hollywoodien.

En résumé, vous dîtes «tout le monde il est beau tout le monde il est gentil» concernant la production de *Los Angeles 2013*. On avait, jusqu'à présent, plutôt l'habitude de vous entendre ruer dans les brancards du système hollywoodien...

Je n'ai pas eu de raison de me révolter en tournant **Los Angeles 2013**. Tout s'est merveilleusement déroulé. Le studio nous apportait son soutien. Mais vous avez raison de dire que je suis un rebelle à Hollywood comme Sam Peckinpah l'était par le passé. Je revendique ce titre. C'est d'ailleurs ce qui m'a attiré dans le personnage de Snake Plissken. Kurt Russell et Debra Hill prétendent qu'il me ressemble intimement. Je n'irais pas jusque là, mais il y a effectivement du John Carpenter en lui ! Ce n'est pas que je soigne ma réputation ; je suis comme ça, du genre à dire ce que je pense. A Hollywood, on me perçoit comme un hors-la-loi et c'est ce que je suis. Le fait que je

KURT RUSSELL : le cow-boy de l'apocalypse

Borgne de l'œil gauche, l'œil droit mauvais, le cheveux gras et long, la barbe de cinq jours, une moue dédaigneuse sur les lèvres, le verbe rare mais cinglant... Généralement rasé de près et manucuré, Kurt Russell n'affiche pas vraiment le look héros dans NEW YORK 1997 et sa suite. Explications par l'intéressé lui-même...

Kurt Russell a une dette envers Snake Plissken. Une lourde ardoise : il doit tout, ou presque, au borgne taciturne, au sociopathe mal rasé, cousin proche du pistolero des westerns caustiques de Sergio Leone. *«John Carpenter est vraiment le réalisateur le plus important de ma carrière. S'il ne m'avait pas dirigé dans* ***Le Roman d'Elvis****, je ne pense pas que je serais devenu le comédien que je suis. S'il ne s'était pas battu pour m'imposer sur* ***New York 1997****, rien ne serait survenu. Le producteur, Avco Embassy, voulait Charles Bronson. John leur a répondu : «Non, je veux un Snake Plissken plus jeune». Il m'a laissé libre d'incarner Snake Plissken à ma guise, comme un pistolero à la Lee Van Cleef, à la Clint Eastwood. S'il ne m'avait pas réengagé pour* ***The Thing****, je ne serais pas parvenu à m'établir comme un acteur capable d'interpréter de véritables personnages : je ne serais actuellement qu'une vedette du cinéma d'action, sans possibilité de sortir de ce carcan. Si je n'avais pas tourné* ***Les Aventures de Jack Burton****, toujours avec lui, je n'aurais pas pu donner corps à l'un de mes rôles favoris. Un type complètement décalé par rapport à l'histoire. John m'a dirigé de manière à ce que je n'incarne pas le héros classique, mais le comparse, le faire-valoir qui met sans cesse les pieds dans le plat. Sans John Carpenter à la réalisation, je n'aurais jamais retrouvé Snake Plissken dans* ***Los Angeles 2013****». Vraiment ? Même pour le royal chèque de 10 millions de dollars signe par *Paramount*. Mais des projets au cachet aussi généreux, Hollywood lui en propose des brouettées après le succès de **StarGate** et **Ultime Décision**.

Los Angeles 2013, Kurt Russell ne le tourne pas pour grossir son patrimoine ; il le tourne pour le plaisir, pour sortir du fond d'un placard une panoplie de cuir qui lui va toujours comme un gant. Le signe que les quinze années écoulées entre **New York 1997** et sa suite ne l'ont pas trop servi côté poignée d'amour. A 44 ans, Kurt Russell tient la forme. *«Jamais je ne me suis dit : «Attention, tu es trop vieux pour un truc pareil !». Reste que parfois, sur le plateau, je confiais à John : «Là, quand même, ça devient dur». La séquence de basket en est un bon exemple. J'arrive sur le plateau et je dérape immédiatement ; le sol était humide. Mes pieds glissaient souvent. Je me suis fait mal au dos et c'est dans cet état que nous avons tourné. Des prises de vues difficiles. J'ai dû courir au moins 16 kilomètres cette nuit-là car, ne sachant guère jouer au basket, on devait recommencer et recommencer encore. Mais la scène la plus éprouvante fut celle où Peter Fonda et moi nous élançons sur une vague gigantesque. Il faisait froid, j'étais trempé jusqu'aux os, fatigué à n'en plus tenir debout».* A l'écran, rien n'y paraît. Kurt Russell assume tort honorablement les olympiades d'un Los Angeles insulaire en cette année 2013. Encore une autre épreuve : lorsque, sur Sunset Boulevard, Snake Plissken bondit d'un véhicule à l'autre. Une cascade à priori facile, surtout que la vitesse au compteur ne dépasse pas les 30 kilomètres/heure. Il faut néanmoins sauter juste, placer un maximum de confiance dans le conducteur de l'autre voiture. Au moindre écart, à la moindre pression sur les freins, on repart à zero, on reprend son élan... Ereintant. La séquence, très cool en regard d'un **Mad Max 2**, demande pourtant une bonne cinquantaine de prises réparties sur quatre nuits de labeur. Dur d'être un héros, mais cela aurait pu être pire si les scenaristes, dont Russell lui-même, avaient troqué les guimbardes contre les chevaux des cow-boys.

Cow-boy ? Un mot qui fait tilt lorsqu'il tombe dans le creux de l'oreille de Kurt Russell, même en cas de science-fiction. *«John Carpenter et moi avons toujours appréhendé* ***New York 1997*** *sous l'angle du western. Le public ignorait qu'il s'agissait d'un western, mais le film l'était délibérément.* ***Los Angeles 2013*** *est clairement un western. Dans* ***StarGate*** *aussi, je joue un cow-boy. Dans* ***Soldier****, j'en interpréterai un autre, dans le futur. Je pense qu'au terme de soixante ans de carrière, les gens diront de moi : «Ce type était un authentique cow-boy américain». Je l'ai déjà entendu. Et cela me plaît».* Kurt Russell passe à l'acte dans **Los Angeles 2013** lors d'un duel mémorable, à un contre trois. Trois méchants mortellement arnaqués par le code de l'honneur très malléable de leur rival. Quand on se réclame de Clint Eastwood, de Sergio Leone, il ne peut guère en être autrement. Fourberie de rigueur. Même pour un prétendu héros. Snake Plissken et le pur héroïsme, désintéresse, cela fait deux. En bon sociopathe, il n'est pas de ceux qui portent spontanément secours à la veuve et à l'orphelin. Un comportement qui doit autant à la volonté du duo Carpenter/Russell qu'au hasard. A l'absence d'une scène au montage définitif de **New York 1997**. Dans celle-ci, située au tout début, Snake Plissken aide un complice à s'extraire de l'étau d'une police impitoyable après un casse. Pour lui avoir porté secours, Plissken se fait prendre. *«Du coup, il est devenu une énigme. Incarner Snake Plissken constitue un défi. C'est paradoxalement quelqu'un pour qui rien ni personne ne compte et que le public assimile pourtant à un héros, à celui que l'on aime. Dans la réalité, Snake Plissken ne pourrait certainement pas inspirer l'amour, l'attachement sentimental. Il est à ce point dur, glacial et cynique que certains responsables de Paramount ne nous approuvaient guère dans notre démarche. Ils nous disaient : «Mais ce type rejette la société de la manière la plus viscérale qui soit». Nous leur répondions : «Avez-vous vu* ***New York 1997*** *?», ce à quoi ils nous rétorquaient «Oui, mais les temps ont changé». Pas question de l'adoucir cependant. Il fallait impérativement que le Snake Plissken de 1980 soit celui de 1996».* Il l'est assurément. A la demande de *Paramount*, John Carpenter et Kurt Russell se creusent les meninges afin de lui donner une cause à défendre. Après plusieurs mois de brainstorming, les complices se rendent à l'évidence : Snake Plissken n'est ni Zorro ni Robin des Bois. Il n'agit que pour sa pomme, pour sa peau. Le comédien le sait mieux que personne : Snake Plissken dirait à tous d'aller se faire foutre. A la planète entière ! Une réponse qui oriente le final de **Los Angeles 2013** vers un magnifique «rien à cirer».

Nul besoin que John Carpenter et Kurt Russell se concertent des heures pour arriver à ce magistral bras d'honneur. La connaissance intime de Snake Plissken les y amène tout naturellement. *«John et moi avons beaucoup en commun. Un regard fataliste sur la vie, un même sens de l'humour noir, de l'humour caustique... Si John décide d'envoyer un type au fin fond de l'Antarctique affronter un organisme en provenance d'une autre planète, pourquoi ne porterait-il pas un sombrero sur la tête ? Si je me trouvais dans cette situation, je le ferais».* Par rôle interposé, Mac Ready dans **The Thing**, Kurt Russell exprime cette fantaisie. *«John et moi agissons selon les mêmes paramètres. D'autres points communs : nous sommes tous deux pères, nous nous posons en permanence quantité de questions sur la liberté... Nous parlons souvent femme. Nous réagissons, nous sourions au même instant. Pas besoin de longues conversations pour que nous nous comprenions. Quelques mots suffisent. Sur les tournages, nous n'avons qu'à nous adresser un regard pour savoir très exactement ce que nous devions faire».* Quoi de plus naturel alors, que John Carpenter soutienne que jamais il n'aurait fait **Los Angeles 2013** sans Kurt Russell. Que Kurt Russell soutienne que jamais il n'aurait figuré dans le film sans John Carpenter au manche à balai. La parfaite complémentarité. Et une solide amitié qui s'épanche des heures, à plaisanter bruyamment et à engloutir des hectolitres de bière au bar de l'hôtel Royal à Deauville. Alors, parés pour une troisième aventure de Snake Plissken ? **Escape from the Earth** ? Kurt Russell ne dit pas non, à condition bien sûr que son pote le suive. Mais le verdict du public américain concernant **Los Angeles 2013** compromet sérieusement ces retrouvailles. L'heure est aux héros-zéros-patriotes lobotomisés d'**Independence Day**. Pas au cow-boy anarchiste sans foi ni loi.

Le borgne Snake Plissken : un rôle qui a fait décoller la carrière de Kurt Russell.

Marc TOULLEC

los angeles 2013

■■■me rebiffe sans cesse contre l'autorité remonte à loin, à mon enfance, à une éducation très différente de celle des autres gosses. Dès que j'ai été en âge de réfléchir par moi-même, mon père m'a demandé d'arrêter de le harceler de questions, de lui demander en quoi il croyait, ce qu'il fallait faire, comment il fallait se comporter. Il me répondait d'arrêter de suivre les idées des autres. J'ai agi exactement de la même manière avec mon fils. A toutes ses questions, j'ai répondu : «Ne fais pas ça uniquement parce que quelqu'un veut que tu le fasses, ton père y compris. Ne prends rien pour argent comptant. Pense par toi-même. Acquiers ton indépendance le plus tôt possible». Comme Snake Plissken d'une certaine manière. Aujourd'hui, à Hollywood, vous devez rester coriace afin d'imposer votre point de vue, taper du poing sur la table. Autrefois, studios et créateurs se respectaient mutuellement, mais les choses ont considérablement évolué ces dix dernières années... Dans la mauvaise direction !

Il semble que la personnalité de Snake Plissken corresponde étroitement à votre philosophie de la vie...

Snake Plissken symbolise la liberté totale, sans entrave, sans la moindre contrainte sociale. Il se fiche de tuer, de secourir des gens. Il est terriblement mauvais, terriblement innocent. Rien ne peut le changer : c'est un incorruptible. Tout ce qu'il désire se résume à vivre 60 secondes de plus, à sauver ses fesses. Il n'aime pas qu'on lui dise ce qu'il doit faire, ce qu'il doit considérer comme bien ou mal. Pas plus que Kurt Russell ou moi. On n'apprécie vraiment pas de demander l'autorisation de fumer une cigarette. A Los Angeles, on doit pourtant le faire. En fait, **Los Angeles 2013** est l'expression de cette frustration et de tant d'autres encore.

Surf, parc d'attractions, moto, basket-ball, chirurgie esthétique... C'est évident que vous énumérez tous les ingrédients d'une bonne carte postale californienne pour appuyer votre verve satirique !

Un vrai massacre ! De tout ce qui constitue l'Amérique, ses symboles. De tout ce qui contribue à l'image de Los Angeles. Même le basket y passe. J'en fais dans le film une histoire de vie ou de mort, ce qui n'est pas très éloigné de la réalité, croyez-moi. Pourtant, j'aime le basket. J'en suis même accro, le genre à ne jamais rater un match important à la télévision. Kurt, quant à lui, n'y connaît rien de rien. Moi, j'ai pratiqué ce sport ! La scène des paniers a demandé des heures de répétition, des dizaines de lancers de ballon. Une séquence nettement plus dure pour Kurt que pour moi. J'adore le basket et j'adore aussi Los Angeles. Un paradoxe quand vous avez vu **Los Angeles 2013**. Pour rien au monde je partirais m'installer ailleurs. J'y suis né, ma maison s'y trouve. A l'écran, j'attaque Los Angeles parce que je l'aime, parce que j'ai peur de ce qu'elle pourrait devenir. Il y a même une partie de moi qui s'accroche à Hollywood. Les choses ne sont pas aussi simples qu'elles en ont l'air. **Los Angeles 2013**, c'est un peu «qui aime bien châtie bien». Il n'y a peut-être que la chirurgie esthétique qui me mette en colère. Je n'arrive toujours pas à m'habituer alors que je la côtoie tous les jours. Je n'arrive pas à accepter que des gens se livrent aux scalpels pour modifier leur apparence. Voilà pourquoi je ne manifeste guère de tendresse envers les chirurgiens esthétiques.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

Cuervo Jones (George Corraface), un révolutionnaire qui ne milite pas pour la bonne cause.

Le Snake en action dans une poursuite qui emprunte beaucoup au western.

*Seize ans après **New York 1997**, Plissken a toujours des problèmes avec l'autorité.*

NEW YORK 1997

John Carpenter se souvient...

LOS ANGELES 2013 sort enfin, après quinze ans d'attente. NEW YORK 1997 aussi, en laser-disc, dans une version nickel, autrement plus fastidieuse que la grisaille vidéo. Une sortie chez TF1 Vidéo. Une bonne raison pour que le principal intéressé lise une page de son passé...

«*New York 1997 est avant tout un pur divertissement, un film d'aventures où viennent se greffer d'autres éléments retenant l'attention du spectateur ; il se montre à la fois sombre, drôle et plein d'action. Un bon film de science-fiction se doit d'exprimer une certaine réalité. Vous devez pouvoir y croire, penser que ce qui arrive est possible. Et je pense que dans l'avenir, New York peut en effet devenir cette immense prison. C'est d'ailleurs déjà un peu vrai ! J'aurais du mal à apprécier un film s'il n'était que pure fantaisie. Le public doit être en mesure de se projeter dans la situation. Voilà pourquoi New York 1997 débute par une carte situant d'emblée le cadre. Le spectateur doit savoir où vous voulez l'emmener et, si vous désirez qu'il réagisse à vos idées, vous devez être le plus clair possible, jouer cartes sur table surtout lorsque vous transposez l'action dans le futur, que vous décidez d'ériger de nouvelles lois. Le public doit pouvoir retrouver ses marques dans cet avenir que vous avez imaginé, aussi hypothétique soit-il, de manière à se poser des questions, à ce que tel ou tel élément l'interpelle. Je crois qu'une réussite dans le genre s'évalue déjà sur ce niveau d'authenticité*»

«*Il existe deux catégories de film d'anticipation : l'utopique, avec son futur flamboyant, et la pessimiste, avec son futur très sombre. Si New York 1997 a eu du mal à voir le jour, c'est parce qu'il se classe dans la seconde. Le film tourne autour d'un état policier contrôlant une prison très périlleuse, mise en place par le président des Etats-Unis. J'ai écrit le scénario en 1974 pendant l'affaire du Watergate, en pleine période de troubles pour le Président Nixon. Personne ne voulait de ce script, tout le monde me répondait : «On attaque assez le Président pour l'instant. On ne peut pas produire ce genre de film en pleine période de crise». Nous avons donc mis le projet sur la touche, donné du temps à l'histoire américaine de parcourir un bout de chemin*»

«*Six ans plus tard, lorsque nous avons enfin obtenu le feu vert de la société de production, Avco, la mode était aux prises d'otages un peu partout dans le monde. Mon histoire restait donc d'actualité. De plus, Rambo n'était pas encore né, les Américains avaient besoin d'un héros pour les rassurer. Nos sociétés plongeaient dans la violence urbaine et Snake Plissken était l'homme de la situation. Rétrospectivement, je pense que ce fut donc une chance de faire le film en 1980 et non en 1974. Nous avons ainsi offert au public ce qu'il attendait, pile au bon moment. New York 1997 représente l'Amérique, dans un certain sens, transposée dans un futur où la violence domine nos villes. Il expose à la fois nos peurs, nos craintes tout en donnant naissance à une lueur d'espoir*»

«*Les producteurs nous ont offert six millions de dollars, une somme ridicule pour un film comme New York 1997. Nous avons donc mis nos efforts pour rester le plus crédible possible malgré ces restrictions. Il nous fallait trouver un moyen de bâtir un futur à la fois détaché du présent et y prenant racines, toujours pour des questions de réalisme. Bien que le scénario se situe à New York, il nous a été impossible d'y tourner le film. C'était compliqué, les autorités de la ville nous causaient quantité de soucis. Nous avons donc seulement travaillé deux jours à New York afin d'obtenir quelques vues bien spécifiques, comme celles de la Statue de la Liberté, puis nous avons déménagé à St Louis dans le Missouri, et ensuite à Los Angeles. En 1977, un incendie a ravagé un quart du centre ville de St Louis qui, par chance, ressemble énormément à New York. Nous avons eu l'autorisation de couper l'électricité sur plusieurs pâtés de maisons, ce qui nous aurait été refusé à New York. Les gens ont déserté ce quartier, illuminé par quelques petits feux allumés ici et là, et hanté par des groupes de vagabonds. On a ainsi pu créer le look futuriste parfait, très sombre, hostile et en même temps si proche de la réalité. Une ambiance évoquant les films noir des années 40. Dans New York 1997, des plans tournés à St Louis s'imbriquent constamment dans des plans tournés à Los Angeles ; les transitions s'effectuent par quelques ruses de mise en scène. On essayait de faire au mieux avec les moyens du bord. C'est toujours par souci d'économie que certains passages du scénario sont uniquement expliqués à travers les dialogues*»

«*Côté effets spéciaux, nous avions besoin de nombreuses miniatures, notamment pour les hélicoptères survolant la prison de Manhattan, ou encore l'atterrissage du deltaplane de Snake Plissken sur le toit du World Trade Center. Nous n'avions pas le choix, ces séquences devaient être réalisées à l'aide de modèles réduits. Ce sont les studios New World de Roger Corman qui s'en sont chargés. Leur équipe, dont James Cameron faisait alors partie, a réussi des plans magnifiques avec un budget minuscule. Cameron s'est également occupé du matte painting de la ville en arrière plan de Central Park lorsque des hélicoptères viennent livrer de la nourriture à la population carcérale. Cette scène a en fait été tournée dans la vallée de San Fernando, près de Los Angeles. Grâce à l'équipe de Corman, il est très difficile de déceler la supercherie*»

«*Juste avant de commencer le tournage, j'ai demandé à mon ami Nick Castle (1) d'intervenir sur le scénario. Nick a apporté à New York 1997 un sang neuf indispensable. Tel que je l'avais conçu, New York 1997 ressemblait bien trop à un film d'action pur et dur. Je me suis aperçu que l'humour lui faisait défaut. Le scénario avait besoin des éléments satiriques de Nick. Son père étant chorégraphe, il a aussi imaginé ce spectacle un peu en décalage par rapport aux comédies musicales propres à Broadway. Des idées comme le chauffeur de taxi ayant conservé ses bonnes vieilles habitudes, et le discours du Président remplacé par la chanson d'un groupe à peine audible sont également de lui. New York 1997 aimt besoin de cet humour à la fois très fin et déjà un peu décadent, à l'image de la société elle-même. Il le fallait pour rendre le film plus jouissif, pour que le public puisse rire, se raccrocher à quelques planches de salut*»

«*Lorsque je travaillais à l'écriture du script, ma principale préoccupation était de trouver un nom et une personnalité à mon héros. Un ami connaissait un type de Cleveland s'appelant Snake Plissken. Ce gars portait un tatouage de serpent qu'il animait en contractant ses muscles. Il avait une attitude de baroudeur sans réelle aspiration. J'étais fasciné... C'était mon héros !*»

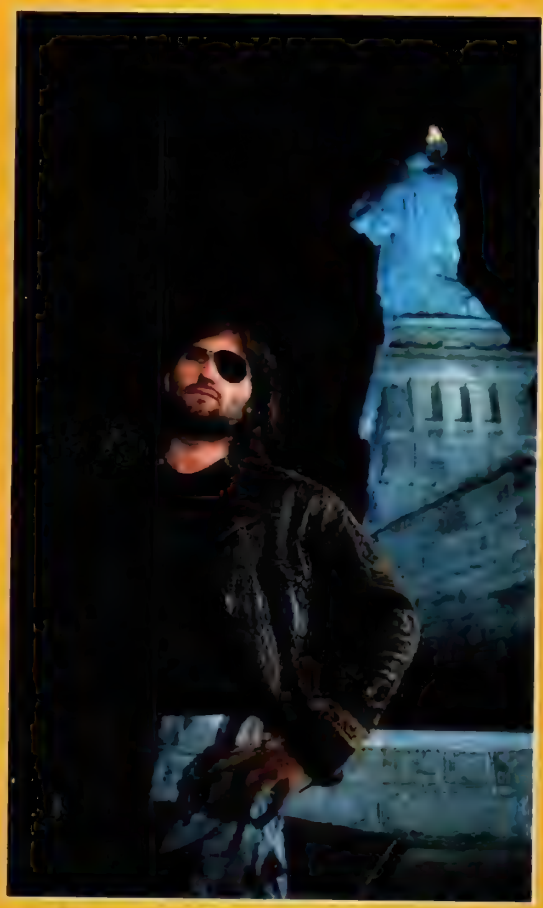
«*Pour tenir le rôle de Snake Plissken, j'ai immédiatement pensé à Kurt Russell, que j'avais dirigé en King dans le téléfilm Le Roman d'Elvis. Kurt est un excellent acteur, l'un de mes favoris. Il sait exactement comment réagir face à la caméra et adopte une attitude très professionnelle. Il répète toute la journée, cherche ses marques, récite ses dialogues pour être fin prêt au moment de la prise. J'ai dû convaincre les producteurs d'engager Kurt, comme ce dernier m'avait moi-même convaincu. Ce n'était pas simple car à l'époque Kurt n'avait fait que quelques films Disney. Il était difficile de l'imaginer dans la peau d'un personnage aussi musclé, aussi physique. Les producteurs ont finalement accepté. Kurt s'est vraiment investi dans New York 1997, dans son rôle. Il lui a notamment conféré ce côté sexy, a apporté l'idée du bandeau sur l'œil qui renforce encore plus l'aspect «vétéran» de Snake Plissken*»

«*Une des scènes les plus compliquées à tourner fut le combat entre Snake Plissken et le géant sur le ring. Nous avons embauché un catcheur professionnel, Ox Baker, un athlète vraiment impressionnant. Kurt et lui devaient se battre méchamment en utilisant de nombreux accessoires. Ne possédant aucune expérience cinématographique, Ox Baker prenait les choses très à cœur ; il s'est carrément mis à démolir Kurt ! Celui-ci, exténué, lui a lancé : «Eh, du calme, vas-y mollo !». Comme ça ne suffisait pas, il s'est avancé vers lui pour lui mettre un crochet au foie. Il fallait au moins ça pour que Ox Baker comprenne !*»

«*Lors du montage final de New York 1997, j'ai décidé de couper un prologue d'environ dix minutes, afin que le spectateur soit directement projeté dans le vif du sujet. Initialement, le film commençait à l'intérieur d'une banque dévalisée par un homme qui semble appartenir au service de maintenance de l'établissement. On apprend par la suite qu'il s'agit de Snake Plissken. Lui et son complice embarquent dans un train rapide qui les emmène vers San Francisco. Ce n'est pas la liberté qui les y attend, mais une escouade policière. Les flics abattent le complice puis capturent Snake. Voilà pourquoi vous le retrouvez menotté, sous bonne garde, dans le préambule de la version finale*»

«*New York 1997 a des allures de film d'action, de science-fiction. Pour être honnête, je le compare plutôt à un western. Tout les ingrédients du genre sont là. Snake est un pistolero qui se dresse à la fois contre les autorités et les criminels, un type mystérieux, sans attache. Il n'hésite pas à vous exploser la cervelle si la situation le demande. Il ne défend que son intérêt propre. Ce n'est pas vraiment l'archétype du personnage que vous aimeriez appeler à la rescousse en cas de problème !*»

Propos rassemblés par **Damien GRANGER**



Snake Plissken prend la pose devant la Statue de la Liberté. C'était en 1997 !

(1) Co-scénariste de **New York 1997**, Nick Castle est surtout connu comme réalisateur. On lui doit notamment le space-opéra **Starfighter**, la comédie fantastique **Angels, Une Equipe aux Anges** avec Danny Glover, le thriller adolescent **Tag - Le Jeu de l'Assassinat**, le mélo **The Boy who Could Fly/La Tête dans les Nuages**...

actualité cinéma

sortie le 25 décembre

Le combattant Hollis Rawl (Ja'Net Kai Walker) se retrouve prisonnier dans le temple du dragon.

LE FANTÔME DU BENGALE

En héros, la demande est forte à Hollywood, grand consommateur de justiciers variablement rentables. Où trouver cette matière première inestimable ? Dans la bande dessinée bien sûr, une source intarissable de sauveurs de veuves et d'orphelins, de solides gaillards sollicités sur tous les fronts, de protecteurs de l'environnement et des opprimés. Quelque peu boudé par le cinéma jusque-là, le Fantôme du Bengale connaît les honneurs d'une imposante production un peu surannée. Ce qui fait son charme...

The Rocketeer, Dick Tracy, The Shadow... Tous ces héros rétro n'ont pas été reçus sous des tonnerres d'applaudissements, sous les cotillons et les hourras. D'ailleurs, dans les salles obscures, il n'y avait pas grand monde pour saluer leur passage de la bande dessinée au grand écran. Pourtant, *Paramount* se risque aujourd'hui à exhumer le Phantom, Le Fantôme du Bengale en version française, le plus rétro des justiciers rétro. Objectif du studio : tenir la dragée haute au **Batman** de *Warner* en cette année 1989. Une motivation comme une autre. A Joe Dante (**Gremlins, L'Aventure Intérieure**), on confie la responsabilité du destin cinématographique du personnage créé en 1936 par Lee Falk. Un choix plutôt judicieux, non ? Sans doute, mais le cinéaste demande un budget que les cadres de *Paramount* jugent considérable. Le directeur artistique Patrick Tatopoulos (**StarGate** et malheureusement **Independence Day**) se prépare à construire ses décors en Australie lorsque la nouvelle tombe. On ajourne le tournage. Joe Dante jette son tablier. Billy Zane, le comédien sous le costume mauve, trépigne. Sa partenaire pressentie, Cameron **Mask** Diaz, n'aura pas à incendier par sa seule présence la jungle la plus humide de la planète... A moins de tailler dans le budget de manière substantielle, **Le Fantôme du Bengale** pourrait bien en rester là, à savoir à rien du tout.

Le Fantôme années 90 : un look très proche de l'original et une sophistication discrète due à Marlene Stewart.

Simon Wincer intervient en sauveur providentiel. Cinéaste tout-terrain, il débute dans le fantastique intimiste australien (**Harlequin**) avant que la grosse cavalerie hollywoodienne ne l'intègre dans ses rangs et l'amène à commettre quelques gros navets (**Jack l'Eclair, Harley Davidson et l'Homme aux Santiags, D.A.R.Y.L.**). Alternant l'honorable (**La Chevauchée de Feu, Mr. Quigley l'Australien**, quelques épisodes de la série ***Les Aventures du Jeune Indiana Jones***) et le honteux, il bénéficie d'un titre magique dans sa filmographie : **Sauvez Willy**. Un méga succès, du genre à ouvrir toutes les portes. Mais Simon Wincer, en bon Australien, voue un véritable culte au Fantôme. «*J'ai grandi en dévorant ses bandes dessinées au fur et à mesure qu'elles paraissaient. Il s'en vendait alors 45.000 toutes les deux semaines. En bon fan, je possédais un exemplaire de sa bague en forme de crâne humain et toutes sortes de produits dérivés de son mythe*». Un docteur ès Fantôme parle et, comme pour le remercier de ce culte ardent, le Fantôme l'approche pour la première fois. «*Cela remonte à de nombreuses années. Ironiquement, une société australienne de production en a acheté les droits d'adaptation cinématographique. Son patron m'a offert de réaliser le film, mais le scénariste engagé n'a jamais livré le manuscrit promis. Le temps passe et voilà que* Paramount *met le projet en route avec Joe Dante au poste de metteur en scène. Au bout de 18 mois de travail, le studio arrête la locomotive en marche, inquiet d'un investissement de plus en plus important. Mais* Paramount *n'avait pas l'intention de tout stopper. Quelques personnes bien placées connaissaient ma passion pour le Fantôme et c'est ainsi que j'ai pu réaliser non seulement un film mais aussi un rêve*». Reste que Simon Wincer doit prendre des mesures pour limiter les dépenses, ramener le budget à un raisonnable 45 millions de dollars. Raisonnable à l'échelle hollywoodienne, cela s'entend.

Xander Drax (Treat Williams) : un gangster mégalomane en quête de trois crânes magiques.

«*Joe Dante prévoyait de tourner tout* ***Le Fantôme du Bengale*** *en Australie. Non seulement c'est cher mais, de plus, les décors naturels choisis ne correspondaient pas à ce que le mythe du Fantôme demandait. L'exotisme leur faisait défaut. Australien, je m'en suis immédiatement rendu compte. La Thaïlande, où je venais de tourner* ***Opération Dumbo Drop****, collait étroitement à notre entente en la matière. Nous y avons trouvé tout ce qui fait la saveur de la bande dessinée de Lee Falk, la jungle et des plages fabuleuses, certainement les plus belles du monde*». Simon Wincer est heureux de le souligner. En plus de convaincre les décideurs de *Paramount* sur présentation de clichés de ce paradis terrestre, il leur fait économiser 750.000 dollars. «*Nous avons* ■■■

le fantôme du bengale

■■■ *également tourné quelques séquences de studio en Australie, d'autres à New York où se déroule une partie de l'histoire*». Et, grand privilège, dans l'enceinte de la magnifique Playboy Mansion, résidence d'Hugh Heffner. Fondateur du fameux magazine de charme, Heffner cultive lui aussi, depuis son enfance, l'amour du Fantôme. Simon Wincer, qui n'est pas sans l'ignorer, obtient d'y planter ses caméras. Entre fans, on peut s'accorder quelques menus services...

Si Simon Wincer bouscule un peu **Le Fantôme du Bengale** en bouclant les valises de toute une armada vers une destination non prévue, son arrivée ne bouleverse pas pour autant le scénario original de Jeffrey Boam (**Indiana Jones et la Dernière Croisade, L'Aventure Intérieure, Génération Perdue**). A peine celui-ci doit-il opérer quelques retouches à la demande du nouveau réalisateur. Des broutilles. Vrai aussi qu'il n'en a guère le temps puisque le calendrier de préparation du tournage subit une division par deux. Les six mois initialement prévus se transforment en trois. Les économies toujours...
Puisant directement dans les albums «The Sengh Brotherhood» et «The Sky Band» de Lee Falk, Jeffrey Boam garde le temple du Fantôme. Le respect des coutumes s'impose, en dépit de quelques adoucissements. Le héros n'use pas, ou presque, de sa bague à tête de mort, destinée à marquer les méchants comme le bétail est marqué au fer rouge. Un peu trop violent selon *Paramount*. Le studio laisse toutefois échapper un gadget genre Fu Manchu, le microscope qui crève les yeux lorsqu'un informateur découvre la manœuvre. Comprenne qui pourra ! «***Le Fantôme du Bengale*** *reste pourtant très proche de la bande dessinée originale. Il présente les mêmes personnages, les mêmes décors, les mêmes véhicules, que ce soient le sous-marin de poche, les hydravions et les voitures. Le Fantôme, quant à lui, m'a intéressé parce qu'il défend des valeurs un peu vieillotes, mais toujours vivaces. Ce sont la loyauté, le courage, l'honneur et l'intégrité. Il se comporte de manière très chevaleresque envers les femmes, ne tue ses adversaires qu'en dernier recours. S'il peut éviter le combat, il l'évite. Le Fantôme est si fortement implanté dans les années 30/40 que le transposer à l'époque actuelle équivaudrait à le tuer. C'est autant valable pour son aspect pour que les idéaux dont il est le chantre*». L'enracinement du Fantôme du Bengale, Jeffrey Boam le justifie. Le héros souffrirait trop à sortir de sa tanière temporelle...
En 1938, le Fantôme, de son vrai nom Kit Walker, succède à son père (Patrick McGoohan) dans la surveillance de l'Ile de Bengalla et de ses locataires, le Peuple des Lianes. Depuis 400 ans, les Walker remplissent ce contrat moral vis-à-vis de ceux qui sauvèrent de la mort, après un naufrage, le premier de la lignée. Aujourd'hui, le danger vient de loin. De New York où le gangster millionnaire Xander Drax tire les ficelles d'une filandreuse machination. «*Sorte de Clark*

Quill (James Remar), le bras droit de Drax. Un faux air d'Indiana Jones...

Le Fantôme et Diana Palmer (Kristy Swanson) : une chevauchée dans une jungle à la Edgar Rice Burroughs.

Sala (Catherine Zeta Jones) et ses amazones. Moins méchantes qu'elles en ont l'air...

PHANTOM STORY

Cinquante ans s'écoulent entre la première bande dessinée du Fantôme du Bengale en 1936 et le film de Simon Wincer. Un demi-siècle durant lequel le héros «humain» de Lee Falk connaît diverses fortunes. Mauvaises fortunes car le cinéma et la télévision le desservent plus qu'ils ne le servent...

Deux ans après Mandrake le Magicien, Lee Falk imagine le Fantôme, sous influence avouée du poète Homère, du Tarzan original d'Edgar Rice Burroughs et du «Livre de la Jungle» de Rudyard Kipling.
Nous sommes le 17 février 1936 et les éditions *King Features Syndicate* lancent ce premier Phantom en bande dessinée. Lee Falk occupe la fonction de scénariste-dialoguiste tandis que Ray Moore crayonne le personnage. Un héros encore en cours de gestation. A la ville, il répond au nom de Jerry Wells et, lorsqu'il ne redresse pas les torts des malfrats, il joue les playboys oisifs, un joli cœur d'ailleurs éconduit par l'énergique Diana Palmer avec qui il finit cependant par se marier. Une épouse qui lui donne un fils, Kit Walker, l'actuel Fantôme.
Officiellement inspiré par un certain Phantom Detective né en 1932, le Fantôme de Lee Falk subit un relooking aussi rapide que radical. Au bout de quelques semaines de parution, en avril, le héros affiche une nouvelle façade. Il abandonne New York au profit d'une jungle imaginaire, dans l'Ile de Lumbok, quelque part au large de l'Indonésie.
Tenant à différencier son rejeton des super-héros à double identité qui commencent à proliférer dans les kiosques américains, Lee Falk ne le distingue pas d'un être humain ordinaire. Idée géniale, le poste de Fantôme devient, sous sa plume, héréditaire, transmissible comme un héritage. C'est ainsi que, depuis 1536, les Standish, de père en fils, se passent le témoin, l'un mourant ou se retirant, l'autre le remplaçant. Une supercherie qui assure au héros du Bengale sa prétendue immortalité. Seul son plus fidèle serviteur connaît le secret de son grand âge, plusieurs fois centenaire selon la légende.

Au fil des parutions et des dessinateurs, le Fantôme, alias l'Ombre qui Marche, évolue. D'ascendance britannique, il devient américain et s'appelle désormais Kit Walker, flanqué du chien-loup Satan à ses côtés depuis toujours. Pendant que la résistance norvégienne utilise le terme Phantom comme signe de reconnaissance contre les nazis, le cinéma s'empare pour la première fois du mythe en 1943, sous forme d'un serial de 15 chapitres, **The Phantom** réalisé par le pionnier B. Reeves Eason. En petite forme d'ailleurs. Dans une jungle d'opérette, Godfrey Prescott (Tom Tyler) succède à son père atteint par la limite d'âge dans le costume du Fantôme. Captif, il s'embourbe dans les sables mouvants, échappe de justesse à la voracité d'un lion mais, au terme d'une courte période de stage, honore l'uniforme porté. Il peut désormais, tel papa et Salomon, rendre justice depuis son trône de pierre, après qu'un épais écran de fumée lui a permis de s'y installer. A ce Fantôme novice, il revient d'empêcher des malfrats, le local Singapore Smith et l'international Brenner, de découvrir le trésor de la Cité Perdue de Zoloz, et de s'éprendre de Diana Palmer, fille aventureuse d'un explorateur honnête. **The Phantom** constitue un ratage manifeste qui n'empêche pas *Columbia*, son producteur, de lancer en 1955 un autre serial, **The Adventures of Captain Africa**, une copie presque conforme du héros de Lee Falk. Des ersatz du Fantôme, la bande dessinée en charrie d'autres : Zigomar en Yougoslavie, Amok en Italie, Fantax en France...
Le Fantôme poursuit sa carrière live avec le pilote d'une série TV avortée en 1962. Incarné par Roger Creed sous la direction tâtonnante d'Harold Daniels, ce Fantôme jugule l'esclavage dans une plantation située dans une Afrique si chichement reconstituée qu'elle évoque un décor de western. La misère pour le Fantôme. Détails amusants, Paulette Goddard (partenaire de Charlie Chaplin dans **Les Temps Modernes** et **Le Dictateur**) y interprète la méchante et Lon Chaney Jr. (ex-star du fantastique) son lieutenant ! Lee Falk ne rougit pas trop à la médiocrité de ce **Phantom** télévisé, mais pousse sa gueulante lorsque *Marvel* produit le dessin animé de 65 épisodes, ***Defenders of the Earth*** (1986) dans lequel, aux côtés de Mandrake et Flash Gordon, il défend la Terre contre une invasion extraterrestre en cette année 2015. Lee Falk privé in extremis *Marvel* d'un Phantom revu façon Superman, capable de voler. Neuf ans après apparaît, toujours sous la forme d'un dessin animé télé, ***Phantom 2040***. Orienté science-fiction cyberpunk, il malmène nettement moins le héros de Lee Falk que le profanateur *Defenders of the Earth*. Les temps, la technologie changent mais les traditions demeurent...
Frustré que Frederico Fellini et Sergio Leone, deux amoureux de sa bande dessinée, n'aient pu monter leur **Phantom** à eux, Lee Falk se console aujourd'hui avec la version Simon Wincer/Billy Zane, satisfaisante à son goût. Rassuré aussi que le comédien qu'il juge maigrichon avant entraînement ait pris des muscles au terme de deux années d'efforts !

M.L.

*Tom Tyler, son chien Satan et un compagnon dans le **Phantom** de 1943.*

BILLY ZANE : UN JUSTICIER DANS LA JUNGLE

A peine âgé de 30 ans, Billy Zane n'est pas encore rentré dans le gotha des stars hollywoodiennes. La presse lui prédit pourtant ce destin après un CALME BLANC nautique où il agresse le couple Nicole Kidman/Sam Neill. Comparé au Marlon Brando jeune de SUR LES QUAIS, il enchaîne sur MEMPHIS BELLE, SNIPER, LA REVANCHE DE JESSIE LEE, TOMBSTONE, ONLY YOU... Des titres qui connaissent un certain retentissement. Pas Billy Zane qui, aussitôt CALME BLANC sorti, retombe dans un presque anonymat. Présent dans diverses séries B dont quelques cachets faciles en Italie, dans la parodie lourdingue (LE SILENCE DES JAMBONS), le cinéma d'auteur (ORLANDO), le fantastique (LE CAVALIER DU DIABLE où il incarne un émissaire de Satan), la série culte (six épisodes de TWIN PEAKS), il patiente dans l'antichambre du vedettariat, attendant que le Fantôme lui fasse signe...

On parie que vous lisez avidement les bandes dessinées du Fantôme depuis votre plus tendre enfance, que vous l'incarniez déjà dans la cour de récréation de votre maternelle...

Partiellement. Contrairement à ce que vous pouvez imaginer, je ne connaissais pas du tout la bande dessinée avant d'acheter un album du Fantôme dans une boutique spécialisée durant les prises de vues de Calme Blanc en Australie. Je me suis aussitôt mis à collectionner ses bandes dessinées, toutes. Si le Fantôme m'a immédiatement attiré, c'est principalement parce qu'il ne ressemble pas aux super-héros, à des mythes comme Superman, Batman et Spider-Man. Ceux-ci possèdent soit des pouvoirs extraordinaires soit une technologie incroyable. Ce n'est absolument pas le cas du Fantôme. Batman et les autres sont des citadins, des gens qui sortent souvent la nuit tombée, des types tourmentés. Pas le Fantôme : il embrasse la lumière du jour, physiquement et psychologiquement. Le Fantôme est comme vous et moi, humain, faillible. Il saigne, souffre lorsqu'il se bat. Je me sens d'autant plus identifié à lui qu'il est l'ami des animaux, qu'il ne tue pas. Tout son intérêt réside dans sa combativité constante, son acharnement à aller jusqu'au bout. Jamais il ne baisse les bras face à l'adversité. De plus, le Fantôme est un héros naturaliste, écologiste. Il mène une existence très proche de celle de Tarzan tout en se comportant comme Zorro.

Le projet d'une adaptation du Fantôme semble remonter à loin. Vous êtes de la partie depuis le tout début de la production ?

Le Fantôme du Bengale a demandé plus de sept ans de préparation, de mise en place, d'écriture. Je me souviens avoir lu la première mouture du scénario en 1990. Le projet commença sérieusement à s'emballer lorsque *Paramount* engagea Joe Dante pour le mettre en images. C'était en 1993. Il a travaillé un an environ sur le film avant que la production ne considère que son budget atteignait une somme exorbitante. De mon côté, j'ai dû batailler pour décrocher le rôle, pour me rappeler au bon souvenir des gens de *Paramount* qui seraient allés voir ailleurs si je ne les avais pas harcelés. J'y suis parvenu puisque j'ai signé pour trois **Fantôme** (1) ! Faut dire que les spécificités du personnage, son humanité, ses facettes rétro me motivaient profondément. Pas de Fantôme-mobile, pas d'interrupteur ou de gadgets sophistiqués... Le Fantôme vit en communion avec la nature. Sa technique de combat se différencie également de celles des autres héros. Il peut, en quelque sorte, voir ce qui se passe derrière lui comme s'il avait des yeux dans le dos, à l'image des fauves. Cela lui permet de saisir une arme qui menace ses arrières tout en balançant un coup de pied au type qui lui fait face. Il y a beaucoup de grâce dans cette façon de lutter, mais également une ténacité propre à la jungle dans laquelle il évolue.

Le Fantôme au naturel, parfaitement intégré au New York des années 30.

En vous glissant dans le costume mauve du personnage, n'avez-vous jamais craint le ridicule ? A l'écran, le ridicule tue...

Ridicule ? Sûrement pas. Nous avons beaucoup travaillé pour que le Fantôme ne le soit justement pas. Nous ne voulions pas d'un costume à la Batman, constellé de faux muscles, de rembourrages. Le costume que je porte dans le film a été spécialement conçu pour éviter le côté super-héros. Il est à la fois simple, sensuel et pratique, de manière à ce que les performances physiques que demande le rôle ne nécessitent pas des efforts surhumains et ne m'épuisent pas au terme de quelques heures sur le plateau. Le costume doit évoquer la souplesse, l'agilité du félin. Pour la gestuelle du personnage, je me suis d'ailleurs inspiré de la panthère, des grands fauves. En visite sur le plateau, Lee Falk m'a avoué avoir bien cru se trouver en présence du Fantôme lorsqu'il m'a vu, pour la première fois, dans le costume. De la part du créateur du personnage, c'est un grand compliment !

On ne devient pas Fantôme du Bengale du jour au lendemain, sur un point de vue purement plastique. Comment vous êtes-vous façonné, sculpté ?

J'ai énormément pris de plaisir à me préparer au rôle, bien que l'entraînement fut aussi dur que long. Il n'était pas sans quelques moments d'abattement, de découragement, surtout le jour où j'ai appris, après un an de travail acharné, que *Paramount* se séparait de Joe Dante pour des raisons financières. Lorsque le projet a presque aussitôt repris forme, sur d'autres bases, j'ai redoublé d'efforts. Je devais convaincre le nouveau réalisateur que j'étais l'homme de la situation. Des souvenirs intenses. Je tenais à me débarrasser du moindre gramme de graisse. Un kilo de trop ? Il ne pardonne guère sous un costume aussi moulant que celui du Fantôme. Mon look devait être absolument parfait. Pour y parvenir, j'ai suivi un régime très strict, à base de faibles calories. La préparation résidait également dans la pratique des arts martiaux. Tom Muzilma, l'entraîneur de Steven Seagal, m'a formé une année durant. Pas de manière intensive, mais à raison de trois ou quatre heures par jour, tous les jours pendant un an. Je me suis également initié à une technique d'exercices très zen afin d'obtenir un contrôle parfait de mon corps, de mes muscles, de mes réflexes, de mon équilibre et de mon élasticité. Cette technique consistait principalement à pousser une énorme balle de 20 kilos ! Ces efforts ne furent pas inutiles dans la mesure où je devais effectuer l'immense majorité de mes cascades, y compris les plus dangereuses. Quand le Fantôme saute de l'hydravion sur son cheval, c'est bien moi que vous avez à l'écran. Pas une doublure. Mieux vaut, dans de telles circonstances, conserver son sang-froid, sa dextérité. Les arts martiaux vous l'enseignent aussi. Je garde un excellent souvenir du tournage des scènes d'action. Autre bon souvenir : lorsque je rentrais dans ma loge pour appliquer sur mon corps fourbu, bardé de coupures, un énorme sac rempli de glaçons !

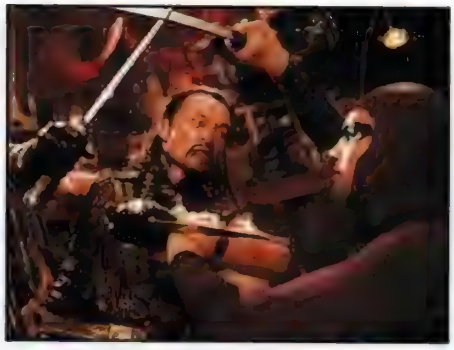
Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER**

(1) Malgré son enthousiasme débordant, Billy Zane doit se rendre à l'évidence : il n'y aura pas d'autres **Fantôme du Bengale**, celui-ci ayant pris une sacrée claque au box-office américain et bien failli ne pas sortir en France.

Gable fasciste» selon Jeffrey Boam, Drax cherche à réunir les Trois Crânes de Touganda. En cas de réussite, il deviendra l'homme le plus puissant du monde. Culpabilisé par le spectre de son père mort pour avoir permis à Quill, le lieutenant de Drax, de s'enfuir avec le Crâne d'Or, le Fantôme réagit. A lui de veiller à ce que le malfrat mondain mégalomane ne s'approprie pas le Crâne de Jade exposé dans un musée, puis l'exemplaire d'Argent aux mains des pirates Sengh, ennemis héréditaires de la famille Walker. Lui prête main forte la tumultueuse Diana Palmer, reporter en herbe, prête à toutes les folies afin d'empêcher Drax de nuire...

« *Plus que Dick Tracy et The Shadow, Le Fantôme du Bengale repose dans la réalité de la fin des années 30. Il se rapprocherait plutôt d'Indiana Jones. Contrairement à The Shadow, et Dick Tracy dans une certaine mesure, sa personnalité ne s'exprime pas dans les ténèbres de l'âme, dans ses tourments. Plutôt que de se ranger auprès de ces Princes de l'Ombre, le Fantôme est le Prince de la Lumière*» s'emporte Simon Wincer dans un excès de lyrisme. Amoureux de son héros, il le filme plutôt bien, le met joliment en scène dans des aventures, des péripéties calquées sur les excentricités du serial. Ces mêmes serials qui inspirèrent Indiana Jones à Steven Spielberg et George Lucas. Nous en sommes loin, en dépit d'un agréable parfum rétro, de belles toilettes, des cliffhangers qui consistent à faire circuler un camion sur un pont de lianes. En dépit du repaire très **Hook** des pirates Sengh, du mini-Nautilus, du maquillage et de la coiffure très Mae West de Kristy Swanson, de la cruauté désinvolte du méchant... Une distance qui ne prive pas d'un certain plaisir.

Marc TOULLEC



Le chef des pirates Sengh (Cary-Hiroyuki Tagawa) : une haine ancestrale...

The Phantom. USA/Australie. 1996. Réal.: Simon Wincer. Scén.: Jeffrey Boam d'après la bande dessinée de Lee Falk. Dir. Phot.: Paul Peter Mus.: David Newman. Effets spéciaux : Chris Wallas & Buena Vista Visual Effects Prod.: Robert Evans & Alan Ladd Jr. pour The Ladd Company/ Village Roadshow Pictures & Paramount Pictures. Int.: Billy Zane, Kristy Swanson, Treat Williams, James Remar, Catherine Zeta Jones, Patrick McGoohan, Cary-Hiroyuki Tagawa, Samantha Eggar, Casey Siemaszko, Bob Kane... Dur.: 1 h 40. Dist.: UIP. Sortie nationale le 25 décembre.

Chip Douglas (Jim Carrey), alias le Cable Guy : un technicien compétent, mais un «ami» très envahissant !

DISJONCTÉ

Quand on dit «un film avec Jim Carrey», on a généralement tout dit. Ce n'est pas le cas de DISJONCTÉ, où l'interprète «oubliable» de MASK enfile la tenue d'un technicien du câble en quête d'un Graal bien particulier : un ami, le meilleur, le seul au monde. Comme l'Elu n'est pas du genre à marquer clairement son territoire, le «Cable Guy» l'envahit, poussé par des bons puis des mauvais sentiments. Entre machination clownesque et psychose de la solitude, DISJONCTÉ, pas loin d'être génial, amuse autant qu'il déstabilise...

Ace Ventura Détective Chiens et Chats, The Mask, Dumb and Dumber, Batman Forever, Ace Ventura 2. Qui veut la peau de Jim Carrey ? Avec une filmo pareille, ils doivent être nombreux les allergiques à Jim Carrey, ce pantin désarticulé spécialisé dans la gesticulation décornante et la grimace infantile. Ce comique canadien de 34 ans, ayant fait ses gammes dans les cabarets et sur les plateaux de télévision, joue les seconds rôles au cinéma (**Once Bitten/Vampire Forever**, **Peggy Sue s'Est Mariée**, **La Dernière Cible**) avant de décrocher le premier rôle d'une comédie assez navrante, **Ace Ventura**, dont le seul mérite est de rapporter énormément d'argent à son heureux producteur. Depuis, Jim Carrey est moins un acteur qu'une valeur boursière. Ses «films» sont entièrement construits autour de ses pitreries, emballés sous vide pour s'assurer que rien ne viendra déranger le one man show, pas même une idée de mise en scène ou une légère injection de sens. Quand Jim Carrey accepte de partager la vedette dans **Dumb and Dumber**, c'est parce que Jeff Daniels joue dans son registre. Quand il interprète le Riddler dans **Batman Forever**, ses scènes sont entièrement pensées pour lui. Jim Carrey n'a jamais servi un film. Les films ont toujours servi Jim Carrey. Avec **Disjoncté**, ce n'est plus vrai.

A ranger dans les très grosses surprises de l'année, **Disjoncté**, pas fantastique du tout si l'on s'en tient à la définition, mais aux lisières du genre dans sa forme et par les sentiments qu'il génère, offre à Jim Carrey ce qui lui manquait jusqu'à présent pour qu'on s'intéresse à lui : un bon rôle et, surtout, un regard de metteur en scène. Celui de Ben Stiller en l'occurrence, dont le premier film, **Génération 90 (Reality Bites)**, un portrait affreusement banal de post-ados américains avec Winona Ryder et Ethan Hawke, ne promettait en rien la réussite de **Disjoncté**. Point commun avec Jim Carrey : Ben Stiller fait aussi le comique à la télévision, dans le «Saturday Night Live» dont il est l'un des acteurs et auquel il apporte sa contribution scénaristique. Au cinéma, on l'a aperçu dans **Empire du Soleil** et remarqué dans le récent **Flirter avec les Embrouilles** où il avait la vedette.

A l'origine de **Disjoncté**, il y a un script de Lou Holtz, procureur à Los Angeles et scénariste à ses heures perdues. «*Un soir, il y a quelques années, j'étais dans l'appartement de ma mère*», se souvient Lou Holtz, «*et j'ai vu un technicien du câble se balader dans le couloir de l'immeuble. Je me suis dit : "Mais qu'est-ce qu'il fait ici si tard ?"*». Le point de départ à une histoire mettant en scène un locataire venant d'emménager et un technicien du câble, un «cable guy», assez envahissant. Acheté un million de dollars par *Columbia*, ce scénario est en passe de devenir un film à petit budget avec, dans le rôle du Cable Guy, Chris Farley, un habitué du «Saturday Night Live». Contacté pour réaliser le film, Ben Stiller oppose dans un premier temps un refus poli, mais catégorique. «*Le scénario de Lou Holtz était vraiment très différent de ce qu'il est par la suite devenu. C'était une comédie un peu stupide avec deux mecs qui se tiraient dans les pattes. Il n'y avait rien de sombre, rien de satirique... Cela n'avait aucun sens et ne m'intéressait absolument pas*». Le changement intervient lorsque, pour des raisons d'emploi du temps, Chris Farley se voit contraint de déclarer forfait. Et c'est Jim Carrey qui s'empare du projet, amenant avec lui un ami de longue date Judd Apatow. Scénariste et producteur, Judd Apatow côtoie également depuis quelques années Ben Stiller, avec qui il a créé à la télévision «The Ben Stiller Show». Les trois font le trio, on reste en terrain connu.

«*Lorsque Jim Carrey et moi avons décidé de travailler ensemble sur **Disjoncté***», explique Judd Apatow, «*nous étions tout deux séduits par l'idée de départ, raconter l'histoire d'un employé du câble qui veut devenir l'ami d'un client et s'impose dans sa vie pendant quelque temps. Lorsque le client réalise qu'il ne veut pas être l'ami de cet homme décidément trop étrange, l'employé commence à démanteler sa vie pièce par pièce, à tout détruire. La première réaction de Jim a été de dire : «Je veux que cela devienne une véritable orgie de destruction». Lorsque nous en avons discuté avec Ben Stiller, nous avons décidé que le cœur de l'histoire, la psychologie du personnage de Jim, devait sonner vrai. Nous voulions en faire ce personnage effrayant, si totalement dépendant et avec un tel besoin de reconnaissance qu'il n'hésite pas à fouler aux pieds les sentiments d'autrui et à dépasser les limites émotionnelles afin de le combler*».

Cette volonté d'apporter une épaisseur psychologique, même minime, au Cable Guy, transforme radicalement la «comédie stupide» imaginée par Lou Holtz en un scénario très bizarre cultivant le goût du paradoxe : toutes les pitreries de Jim Carrey seront justifiées dramatiquement et navigueront dans des eaux troubles, entre humour décapant et malaise tenace. «***Disjoncté** comporte deux aspects distincts et contradictoires*» explique l'acteur. «*Le personnage que j'incarne est à la fois dérangeant et amusant. Il a quelque chose d'étrange et de perturbant, mais reste en permanence très drôle. Un peu comme si Hitchcock avait rencontré Jerry Lewis... Ou bien comme si **Rosemary's Baby** avait rencontré **Drôle de Couple***».

Steven Kovacs (Matthex Broderick) et Chip Douglas : rencontre du deuxième type !

Consternation et surexcitation : Steven et Chips dans un restaurant médiéval !

Qui est ce personnage ? Un technicien du câble se faisant appeler Chip Douglas, spécialiste des raccordements compliqués et des réglages rapides. Un bon gars assurément compétent, mais plutôt farfelu aux yeux de Steven Kovacs (Matthew Broderick), un jeune architecte dont le couple bat de l'aile et qui prend à contre-cœur ses distances en emménageant dans un nouvel appartement. Après l'installation, gratuite, d'un bouquet de chaînes supplémentaires et une discussion forcée avec un Steven sur ses gardes, Chip Douglas lui arrache finalement un rendez-vous pour le lendemain et se persuade d'avoir enfin trouvé son meilleur ami au monde. Pour Steven, qui ne partage pas les sentiments excessifs du technicien, c'est le début des ennuis...

«*De par sa nature même, Steven s'expose en permanence à ce genre de soucis, à être envahi, parce qu'il ne sait pas dire non*», explique Matthew Broderick, l'éternel adolescent de **Wargames**, **Family Business** et **Premiers Pas dans la Mafia**. «*C'est un problème commun à beaucoup de gens, qui s'avèrent incapables de marquer clairement les limites et de dire à quelqu'un qu'il se montre trop envahissant. Même lorsque Steven* ■■■

disjoncté

Le Cable Guy, l'individu parfait pour entretenir une relation cauchemardesque !

■■■ *essaie de dire «ça suffit», Chip Douglas sait exactement comment le manipuler et contourner son refus. Il va continuer à frapper à la porte jusqu'à ce qu'il trouve un chemin pour entrer».* Il ne faut pas longtemps à Ben Stiller pour mettre en relief le dérèglement affectif qui entraîne Chip Douglas à attendre et vouloir toujours plus de son ami, quitte à lui mener une vie infernale lorsque la relation ne va pas dans le sens souhaité. Tout comme dans **Liaison Fatale** (pas une réussite, mais un beau sujet), la manipulation de Chip Douglas ne vire jamais au thriller désincarné, mais donne corps, au contraire, à la souffrance du personnage. Elevé par une mère qui l'abandonnait devant la télévision pour aller chasser l'homme, Chip Douglas est aujourd'hui une montagne de solitude, de douleur, à la recherche du compagnon de jeu qu'il n'a jamais eu. En reliant directement le comportement hystérique du personnage à ce traumatisme de l'enfance, Ben Stiller donne aux performances zygomatiques de Jim Carrey un cachet tragique et maintient **Disjoncté** en parfait équilibre entre ces deux pôles : les rires sont souvent étouffés et le malaise qui en découle est... rieur !

Quand Chip Douglas conclut un bon repas par un combat «amical» avec son ovvité !

«Je ne voulais pas que le Cable Guy se démarque trop des autres protagonistes, il fallait que l'ensemble soit harmonieux», ajoute Ben Stiller. *«C'est avec ce souci que nous avons constamment travaillé pour construire l'histoire. Nous voulions à la fois offrir un rôle nouveau et ne pas décevoir les admirateurs de Jim, ceux qui attendent de lui un genre précis d'humour. Je voulais faire un film qui s'adresse aussi bien à ses fans qu'à un public qui ne serait pas le sien au prime abord. Mon but est que les gens sortent des salles en se disant : "Je n'aurais jamais pensé aimer Jim Carrey, mais il fait vraiment quelque chose de différent dans ce film. Il est bon dans ce rôle de type psychotique, fou à lier, et il est aussi vraiment drôle"».* Conçu pour rassembler les pro comme les anti-Jim Carrey, **Disjoncté** n'a finalement attiré qu'un maigre public d'insatisfaits, peu aidé par une critique américaine ayant unanimement déclaré le film nul. Après les moqueries sur les Français fans de Jerry Lewis, l'Amérique va s'amuser de l'accueil enthousiaste (croisons les doigts !) réservé dans l'hexagone à **Disjoncté**. Tant pis ? Tant mieux ? Tant mieux !

«J'aime l'espèce de danger que représente Chip Douglas. On ne peut jamais vraiment savoir s'il est sain d'esprit ou non, ni prévoir ce qu'il va faire. Il s'est construit une image de la vie idéale à partir des émissions télévisées. Il a été uniquement élevé par la télé, et sa vision de la famille parfaite, par exemple, est basée sur des séries comme **Notre Belle Famille**». Pour Jim Carrey, la télévision ne remplacera jamais un père, une mère ou tout adulte ayant la responsabilité d'un enfant. Si Brian Benben, le héros téléphage de la série ***Dream On***, a su mettre à profit les milliers d'heures passées devant le poste, Chip Douglas aurait plutôt été sévèrement atteint par les programmes télévisés, tendant à devenir chez lui plus qu'une référence, une réalité.

JIM CARREY tombe le masK !

Pendant le tournage d'**Ace Ventura 2**, des rumeurs persistantes voulaient que Jim Carrey soit devenu ingérable, incontrôlable, qu'il n'en fasse qu'à sa tête jusqu'à ce que le réalisateur perde la sienne. «*C'est complètement faux*», s'insurge Ben Stiller. «*Jim n'est pas la bête psychotique dont tout le monde parle. C'est un être humain, et un vrai acteur. Il veut faire ce qui est bon pour le film et essaie donc plein de choses. Je l'ai encouragé sur* **Disjoncté** *à créer constamment, à donner le meilleur de lui-même. Il aime aller de plus en plus loin, explorer toutes les possibilités offertes par une scène. Des fois, vous le laissez faire, des fois vous le ramenez à quelque chose de moins extrême, suivant ce que vous jugez bon pour la séquence*». Dans **Disjoncté**, Jim Carrey excelle à varier les registres, capable de se retenir pour rendre l'émotion juste, à échelle humaine, et de se lâcher pour montrer l'emprise totale de la télévision sur son personnage. Face à lui, Matthew Broderick est admiratif : «*Jim est une véritable tornade d'humour, totalement imprévisible. J'étais curieux de voir si son style et le mien s'accorderaient. En fait, nous avons tout de suite fonctionné ensemble avec le plus grand naturel. Il fait preuve d'une grande inventivité et m'a entraîné bien au-delà de mes limites. La magie a fonctionné entre nous... J'ai travaillé avec Marlon Brando, Dustin Hoffman et d'autres grands du 7ème Art, ils ont tous en commun une chose : ils vous rendent meilleur, et cela permet à votre jeu d'être à la fois plus intense et plus aisé*».

Jim Carrey : le Cable Guy le révèle tel qu'on ne l'aurait jamais imaginé, extraordinaire !

Bien que le scénario ait été entièrement retravaillé avec l'arrivée de Jim Carrey sur le projet, ce n'était pas avec l'intention de formater bêtement le film aux seules performances de l'acteur, mais bien pour trouver la meilleure alchimie entre le rôle et son interprète. Si **Disjoncté** donne parfois l'impression que Jim Carrey évolue en roue libre, c'est parce que Ben Stiller a su réserver des espaces de liberté à sa star dans un film bien plus rigoureux qu'il en a l'air. «*Dans une scène, Matthew Broderick rêve que Jim Carrey tente de s'introduire dans son appartement en forçant la porte*», raconte Ben Stiller. «*Nous avons fait douze prises, toutes différentes suivant l'inspiration de Jim, et je pensais que cela suffisait. Mais Jim m'a dit : «Laisse-moi juste une autre prise, j'ai une idée». J'ai accepté, sachant que quand il insistait pour essayer quelque chose, cela ne pouvait être que complètement fou. Nous avons donc placé la caméra puis vu Jim courir vers la porte et, plutôt que de la forcer d'un coup d'épaule, il l'a littéralement brisée en cassant le bois. Son visage est apparu dans la brèche, comme Nicholson dans* **Shining**. *Petit détail : ce n'était pas un décor, mais une vraie porte ! C'est cette prise que vous pouvez voir finalement dans le film. La dernière prise évidemment, puisque la porte étant bousillée, il n'était pas question d'en refaire une autre !*». On connaît peu de stars capables de prendre l'initiative d'une cascade alors que personne ne leur a rien demandé. Jim Carrey en est une. De même, c'est bien lui qui se bat en armure dans tous les plans de la scène au Medieval Times. «*Nous avons répété le combat pendant deux jours entiers*», se souvient Freddie Hice, coordinateur des cascades. «*Jim est quelqu'un de si particulier qu'il est pratiquement impossible de le doubler. Personne ne peut imiter son style, ses mouvements, ses attitudes*». Une implication totale de la part de Jim Carrey, jusque dans l'image la plus forte du film où il doit vaincre sa peur des arachnides : allongé sur le dos dans sa camionnette, les yeux scrutant le plafonnier, Chip Douglas laisse le temps s'écouler ; une araignée traverse son visage en diagonale ; Chip ne réagit pas ; à cet instant précis, rien ne le distraira de sa solitude.

V.G.

Cauchemardesque pour les autres, il va s'en dire. Ayant invité Steven à manger au Medieval Times, un restaurant ramenant le client quelques siècles en arrière, à l'époque du Roi Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde, Chip lui propose en guise de dessert de se livrer à un duel devant l'assistance. En armure, épée et masse d'arme à la main, Steven et Chip s'affrontent dans un combat a priori amical.

«*Cette séquence définit parfaitement plusieurs aspects de la personnalité de Chip Douglas*», justifie Judd Apatow. «*Vu de l'extérieur, lui et Steven semblent se battent à mort. Mais dans l'esprit de Chip, il se bagarre simplement avec le frère qu'il a toujours rêvé d'avoir. Au fur et à mesure du déroulement de la bataille, il commence à croire qu'il se trouve dans un épisode de* **Star Trek**, *quand Kirk et Spock sont contraints de se battre. Nous nous rendons compte à ce moment que Chip devient incapable de faire la différence entre la réalité et l'univers de la télévision*».

La télévision, une cible banale, facile à dégommer, mais qui se relève souvent sans une égratignure. Dans **Disjoncté**, elle est omniprésente, provoquant la rencontre entre les personnages, nourrissant les discussions, relayant inlassablement les audiences d'un procès à rallonge concernant le meurtre d'un frère par son jumeau, produisant parallèlement un téléfilm inspiré de la vie de la victime et du coupable, avec Eric Roberts dans le double rôle des jumeaux ! Une télévision également omniprésente dans la vie de Chip Douglas dont le refuge, la cachette secrète, le lieu fétiche, n'est rien moins que l'antenne satellite permettant à tous les foyers de recevoir les programmes. «*L'antenne satellite symbolise l'univers de Chip Douglas en termes de distraction, d'information, de futur. Elle représente aussi le manque de contact personnel entre les gens*» lance Ben Stiller. Le réalisateur pousse l'idée jusqu'à sa limite dans un final gigantesque, hallucinant d'audace, et malheureusement terni par un épilogue qu'on devine dicté par les exigences commerciales. Cela n'enlève pourtant rien à la cohérence et au jusqu'au-boutisme d'un discours sur la télévision en tant qu'entité destructrice.

Qui aime bien châtie bien. Tous trois issus de la télévision, Jim Carrey, Ben Stiller et Judd Apatow savent également lui rendre hommage de façon indirecte. Car **Disjoncté**, tout grand film de cinéma qu'il est, emprunte énormément au petit écran dans sa structure. Avec ses décors très studios (Ben Stiller est fan de Roman Polanski), ses scènes construites comme des sketches indépendants et sa rigueur scénaristique qui permet de faire le lien, **Disjoncté** évoque ce que la télévision américaine produit de meilleur actuellement dans le genre peu fréquenté de la comédie pas bête : les séries ***Seinfeld***, ***Dream on***, ***Friends***... C'est ce même état d'esprit télévisuel qui anime les auteurs de **Disjoncté** lorsqu'ils raclent les fonds de tiroir des situations banales pour en tirer des scènes confondantes de justesse. Par exemple quand Chip s'invite chez les parents de Steven et propose un jeu plus rigolo que le Trivial Pursuit, le Porno Password, où il s'agit pour le participant de faire deviner un mot désignant une partie intime de l'anatomie à son équipier. Pris au piège, Steven doit ainsi amener sa mère à dire «clitoris». Précision : cela amuse beaucoup la mère !

Chip anime la soirée chez les parents de Steven en jouant au Porno Password. Gênant !

Chip rend visite à Steven en prison. ***Midnight Express*** *n'est pas loin...*

Autre situation abordée, la désormais incontournable soirée Karaoké. Dans **Disjoncté**, Chip Douglas remplit l'appartement de Steven avec quelques quidams ramassés on ne sait où, et anime cette fête impossible en prenant le micro pour une reprise de «Somebody to love», le tube des Jefferson Airplane. Le résultat est extraterrestre. «*C'est l'une des choses les plus incroyables que j'aie jamais vues*», se souvient Ben Stiller. «*Jim chante tout le temps avec cet étonnant vibrato à la Grace Slick. Tourner la scène a été très impressionnant, presque effrayant, parce que Jim semblait comme possédé par une étrange énergie psychédélique. Je n'exagère pas ! Son interprétation faisait directement appel à une étrange énergie qu'il a en lui. Je ne sais pas d'où elle peut bien venir. Tout ce que je peux dire, c'est que je suis heureux qu'il ait trouvé une manière aussi pacifique de l'évacuer !*». En transe, ailleurs, autre, Jim Carrey hypnotise, électrise, émeut, inquiète, fascine... Le sentiment, rare, d'assister à la naissance d'un génie.

Vincent GUIGNEBERT

The Cable Guy. *USA, 1996. Réal.: Ben Stiller. Scén.: Lou Holtz. Dir. phot.: Robert Brinkmann. Mus.: John Ottoman. Prod.: Andrew Licht, Jeffrey Mueller et Judd Apatow pour Columbia Pictures. Int.: Jim Carrey, Matthew Broderick, Leslie Mann, George Segal, Diane Baker, Jack Black... Durée: 1 h 35. Dist.: Columbia TriStar Films. Sortie le 13 novembre 1996.*

interview carrière

DU NANAR A L'OSCAR !

La carrière fantastique de MARTIN LANDAU

A 75 ans, Martin Landau se porte encore comme un charme, bavard, enthousiaste, chaleureux, jamais avare en anecdotes, en plaisanteries savoureuses. Dernier Geppetto en date, autrefois méchant homme de main de James Mason chez Alfred Hitchcock (LA MAIN AUX TROUSSES), crapule complète dans NEVADA SMITH, cet ancien illustrateur pour le New York Daily News connaît une très étrange carrière, passant du vedettariat de MISSION : IMPOSSIBLE à l'anonymat, aux emplois subalternes de has-been avant de revenir sur le devant de la scène avec COSMOS 1999 puis d'échouer au générique de séries B peu glorieuses. Un purgatoire d'où l'exhument Francis Coppola et TUCKER, Woody Allen et CRIMES ET DÉLITS. Mais c'est surtout Tim Burton et l'occasion d'interpréter Bela Lugosi dans ED WOOD qui lui remettent le pied à l'étrier. Un film qui décore sa cheminée d'un magnifique Oscar...

Quel souvenir gardez-vous de Rod Serling, l'homme par qui vous avez abordé le fantastique via *La Quatrième Dimension* ?

J'ai tourné mon premier épisode de ***La Quatrième Dimension*** en 1959. Il s'agissait du deuxième jamais réalisé... Les prises de vues étaient menées à grande vitesse. Trop rapidement à mon goût. Pour un épisode d'une demi-heure, nous ne pouvions pas dépasser les trois jours. L'un de ceux où j'apparais, **Mr. Denton on Doomsday**, n'a obtenu que deux journées et demie. Les épisodes d'une heure n'étaient guère plus avantagés. Six jours de tournage, pas plus ! Mais Rod Serling rendait les choses très agréables. Nous sommes devenus amis. Rod Serling était un homme de toute petite taille, un ancien boxeur très trapu, compact. Au fil des années, au fur et à mesure que la série gagnait en audience, il a considérablement changé. La pression de la chaîne qui commençait à empiéter sur son domaine, les scénarios et le choix des réalisateurs, ont contribué à modifier sa personnalité. Rod pensait que c'était là une forme de censure. Petit à petit, ***La Quatrième Dimension*** a baissé en qualité. Pourtant, sa popularité n'avait jamais été aussi forte. Peu à peu, Rod est devenu quelqu'un de cynique, de profondément désabusé. Il est mort jeune, en 1974, de complications cardiaques. Il n'avait pas 50 ans.

Pourquoi avez-vous refusé la proposition de Gene Roddenberry d'incarner Mr. Spock dans la série *Star Trek* ? Vous ne regrettez pas un peu aujourd'hui d'avoir raté un rôle en or ?

Je serais mort d'ennui et j'avais mieux à faire avec ***Mission : Impossible*** que Bruce Geller me proposait au même moment ! Selon moi, incarner un personnage privé d'émotions revient à se tourner les pouces, à attendre que la cloche de la récréation sonne. J'aime l'action. Je ne vois en quoi j'aurais pu m'amuser avec un rôle aussi raide, en permanence stoïque. Quelle frustration de ne pas pouvoir utiliser son énergie, sa vitalité ! Un épisode dans la peau de Spock ? Pourquoi pas, mais pas deux par pitié ! Lorsque Leonard Nimoy m'a succédé dans ***Mission : Impossible***, il m'a confié que Spock le rendait terriblement malheureux. Mais Spock lui correspondait assez, même s'il regrette aujourd'hui d'être son prisonnier, d'être étroitement identifié à lui. Leonard a même écrit un livre pour affirmer qu'il n'était pas Spock ! Admettons que j'aie accepté la proposition de Gene Roddenberry, dont le bureau jouxtait celui de Bruce Geller à *Paramount*. Les gens se souviendraient de moi comme d'un type sans émotion, réfrigérant. Évidemment, Spock montre une grande intelligence, une merveilleuse logique et de belles oreilles. Il comprend tout et trouve à chaque problème une solution rationnelle, mais... beurk ! Gagner sa vie ainsi ? Très peu pour moi ! Imaginez donc qu'un chanteur fredonne la même rengaine toute sa vie. Incarner Spock revient au même. Je serais devenu dingue. Leonard en a souffert. On lui a si bien collé l'étiquette ***Star Trek*** que sa carrière de comédien en a considérablement pâti. Même si je ne regrette pas ***Mission : Impossible***, j'ai enduré le même calvaire. Le rôle du Prêtre de **L'Exorciste** m'est passé sous le nez pour cette raison. William Peter Blatty, l'auteur du livre, me voulait, mais William Friedkin pensait que le public verrait dans le personnage un super-espion déguisé, le retour de Rollin Hand en soutane ! Tous les comédiens connaissent ce genre de travers, principalement ceux qu'un succès a profondément marqués.

*Un chasseur chassé : Martin Landau période vaches maigres dans **Terreur Extraterrestre**.*

Vous avez tourné quelques séries B au début des années 80, des titres qui détonnent dans une filmographie où se côtoient Woody Allen, Francis Coppola et Alfred Hitchcock. Vous en montrez-vous satisfait ?

Satisfait ? Non, je les hais ! Mais, au moins, je continuais à jouer la comédie, à faire le métier que j'aime. Je n'avais pas à devenir serveur ou chauffeur de taxi pour manger à ma faim, nourrir et entretenir ma famille. Cela ne me gêne cependant pas d'évoquer des films comme **Terreur Extraterrestre**, **The Return**, **Cyclone** ou **The Being**. Ce sont de toutes petites choses. Peut-être sont-il un peu supérieurs aux séries B d'Ed Wood, mais à peine ! Ils font partie de ma vie. A l'époque, ma carrière était dans le creux de la vague. Je devais composer avec ce que l'on me proposait. Et l'on ne me proposait guère mieux ! Reste que ces films ont ajouté à mon expérience du cinéma. Après tout, étant payé, je devais m'y consacrer à 100 %, travailler dur mes rôles. Bien sûr, ils exigeaient moins que je ne l'aurais souhaité et les velléités sur le plateau s'avèraient moins «artistiques» que de coutume. Je m'en suis souvenu en tournant **Ed Wood** et cela participa même au plaisir d'incarner Bela Lugosi. **Terreur Extraterrestre** et cie m'ont

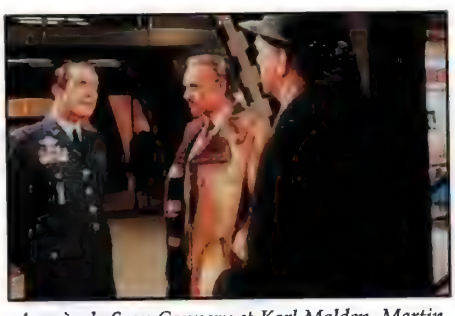
permis de prendre conscience à quel point j'avais besoin de bons rôles, de bons films. Dans ma période de vaches maigres, **Alone in the Dark** demeure une exception. Non seulement **Alone in the Dark** marque les débuts de *New Line* (1) dans la production, mais il m'a aussi permis de côtoyer des amis et partenaires de longue date, Jack Palance, Donald Pleasance. J'aime ce film parce qu'il ne se limite pas à l'habituel étalage d'horreur. L'humour, l'ironie y tient une place importante et offre aux comédiens davantage d'opportunités que de tout jouer au premier degré. Je me suis autant amusé à la lecture du scénario d'**Alone in the Dark** qu'à la vision du résultat. Un signe de réussite !

Pourquoi, selon vous, Tim Burton a-t-il tant tenu à vous confier le rôle de Bela Lugosi dans *Ed Wood*, un personnage qui vous a mené à l'Oscar. On ne peut guère prétendre que vous lui ressemblez, physiquement parlant du moins...

Tim Burton s'est totalement livré à son intuition. Il m'a d'ailleurs confié, lors de notre première rencontre, qu'en cas de refus de ma part, jamais il n'aurait réalisé **Ed Wood**. Il n'imaginait aucun autre comédien dans le rôle. Et je lui ai répondu que je n'étais pas certain d'être à la hauteur de ses espérances ! Plutôt flatteur, non ? Tim sentait que mon expérience apportait une certaine intensité au film, au personnage de Bela Lugosi. A l'image de Bela Lugosi, ma carrière connaissait des hauts et des bas. Tim pensait que je lui ressemblais sur beaucoup de points. Que, physiquement, je pouvais lui ressembler sans être pour autant son double parfait. Je suis intimement rentré dans la peau de Bela Lugosi, à force de concentration. Il le fallait car le maquillage si réussi de Rick Baker ne servait qu'un petit pourcentage du rôle : il y aurait toujours une différence évidente entre mon jeu, ma gestuelle, mon accent et Bela Lugosi tel qu'il était vraiment. Pour m'imprégner de sa personnalité, j'ai visionné 35 de ses films, regardé cinq ou six interviews données à la télévision. J'ai compris que le travail à fournir serait considérable. Mais il m'était possible de ne pas relever le défi même si, au début, je pensais que l'illusion ne fonctionnerait qu'à 10 % ! Je me suis ensuite convaincu que je trouverais bien le moyen de récupérer les 90 % restants. Je suis du genre optimiste !

Incarner Bela Lugosi constitue un bonheur inespéré pour un comédien, mais de multiples risques jalonnent le chemin de son interprétation...

Le rôle est déjà un grand risque à lui seul. Personnifier un bonhomme pareil requiert une certaine inconscience ! Quel défi de jouer une vieille gloire du film fantastique de 74 ans, hongrois, alcoolique et morphinomane ! De plus, il y avait son accent à couper au couteau. Un grand danger dans l'interprétation du personnage. Vous avez tôt fait de tomber dans le ridicule, de cabotiner. En cas d'échec, l'expérience peut s'avérer humiliante, gênante. J'avais le sentiment de me trouver dans un champ de mines sur lesquelles je pouvais sauter à tout moment. Mais humaniser Bela Lugosi, lui rendre hommage, valait bien ces prises de risque. D'une certaine manière, mes quelques années sur ***Mission : Impossible*** m'ont préparé à aborder



*Auprès de Sean Connery et Karl Malden, Martin Landau fait de la figuration dans **Météore**.*

Barbara Bain/Dr. Russell et Martin Landau/Commandant Koenig dans **Cosmos 1999**.
Un couple à la ville comme à l'écran, depuis divorcé.

sereinement **Ed Wood**. J'y porte sans cesse des maquillages, j'interprète une gamme très étendue de personnages... Mais mes autres rôles aussi m'ont considérablement aidé à me préparer dans ce sens. Plus la vie passe, plus il y a de possibilités dans ce que vous faîtes. Exactement comme la palette d'un peintre qui y découvre de nouveaux mélanges, de nouvelles couleurs.

Pendant que vous incarniez Bela Lugosi, n'avez-vous jamais regretté qu'un cinéaste ne vous ait pas confié un rôle du répertoire fantastique. Dr. Jekyll & Mr. Hyde, Victor Frankenstein...

Dracula, je l'ai interprété au théâtre, voici une quinzaine d'années maintenant. Sur les planches du Kennedy Center de Washington pour être exact. Il s'agit d'une adaptation du «Dracula» de Bram Stoker, le roman même qui inspira le film de Tod Browning avec Bela Lugosi. Tout se recoupe ! Mon Dracula, je l'ai appréhendé sous trois angles différents : érotique, humoristique et terrifiant. Ces trois aspects prévalent. L'humour est une nécessité absolue aujourd'hui. Lorsque Bela Lugosi a personnifié Dracula, le mythe du vampire était presque vierge, inconnu des gens. Le public se montrait très naïf sur le sujet. Il a considérablement évolué depuis. Le jouer très sérieusement en ferait ricaner plus d'un ! J'ai donc opté pour l'alternance, passer de l'humour à la sensualité, puis à la terreur. Virevolter de l'un à l'autre pour que le public soit constamment en alerte. Qu'il ne puisse jamais se relaxer.

Que représentent les deux années de *Cosmos 1999* pour vous ? Avant, vous n'étiez guère un familier de la science-fiction, du space-opera plus exactement !

Ma femme, Barbara Bain, mes enfants et moi nous sommes installés à Londres pendant plus de deux ans. Un bon changement pour nous tous. J'y ai appris que les Anglais prenaient le thé à 3 h 30 ! (*rires*) ■ ■ ■

martin landau

■■■ Plus sérieusement, ***Cosmos 1999*** m'a enseigné qu'une situation drôle sur le papier, dans un scénario, doit parfois être prise très au sérieux par un comédien. En tant qu'acteur, vous vous devez de croire dans des choses fantastiques, délirantes... Vous devez vous engager sans restriction, accepter que des extraterrestres puissent respirer du chlore. Des histoires pareilles, nous les abordions le plus sérieusement du monde dans ***Cosmos 1999***. Dans le contexte d'une série ou d'un film de science-fiction, vous avez toute latitude d'affirmer des choses qui seraient grotesques dans le cadre d'un ***Hawaï Police d'Etat*** ou des ***Rues de San Francisco*** par exemple ! D'une certaine manière, ces histoires vous poussent à adopter une autre philosophie de la vie, à croire que tout est possible, autant en termes d'engagement qu'en termes d'acceptation. Etre capable d'admettre quelque chose d'incongru et de s'y fier inconditionnellement. Après tout, les personnes très religieuses croient en des choses dont ils n'ont aucune preuve, auxquelles ils n'ont jamais assisté. Des choses qui défient la foi très souvent ! ***Cosmos 1999*** m'a appris, plus que tout autre film ou série, qu'on l'on peut tout prendre pour argent comptant. Quelque chose qui existe, quelque chose qui n'existe pas. Tout, y compris l'irrationnel, peut avoir une réalité, être crédible. Comme les incroyables scripts de ***Cosmos 1999*** ! En tant qu'acteur, je me pousse à croire en tout, à donner une réalité au fantastique. Parce que Roderick Usher croit que sa maison est vivante dans **La Chute de la Maison Usher,** je dois moi aussi, son interprète, y croire, transmettre cette illusion et la faire partager. En résumé, si j'ai tant apprécié l'expérience ***Cosmos 1999***, c'est

Auprès de Johnny Depp, Martin Landau est un Bela Lugosi saisissant dans ***Ed Wood****.*

également parce que la série a permis d'aborder des problèmes contemporains, de les arracher de la croûte terrestre pour les traiter sous un jour nouveau.

Entre la chanteuse Sheila et Jean-Pierre Léaud, votre présence dans le surréaliste *L'Ile au Trésor* a de quoi surprendre...

Si Raul Ruiz n'est pas connu du grand public aux Etats-Unis, des gens d'Hollywood qui ne comprennent rien de rien à son œuvre, il l'est par contre dans les universités où il donne fréquemment des conférences, des cours de cinéma. Pour **L'Ile au Trésor,** il cherchait à construire un casting international. Il m'a tout simplement contacté, envoyé un résumé de l'histoire en m'annonçant qu'il allait y incorporer un rôle spécialement écrit pour moi. Un rôle qui allait être très court, mais Raul Ruiz est si attachant, si intelligent que nous avons immédiatement sympathisé. Raul est un cinéaste très libre, aimant l'improvisation. Mais il en use toujours à bon escient, à l'instar de Woody Allen qui vous laisse également une grande autonomie dans votre interprétation. A l'instar également de Robert Townsend avec qui je viens de finir la comédie **B.A.P.'s**. Un matin, Raul me donne deux pages de texte non prévues, deux pages très complexes, bourrées de mots très difficiles. Au déjeuner, je les mémorise et l'après-midi, nous avons tourné la séquence. En règle générale, Raul Ruiz n'improvise pas autant qu'on l'imagine. Ses films ressemblent à de l'improvisation, mais ce n'est pas de l'improvisation !

Qu'est-ce qui vous a poussé à accepter le rôle de Geppetto dans *Pinocchio* ? La nostalgie de l'enfance, du livre de Carlo Collodi ?

Après **Crimes et Délits, Ed Wood** et quelques autres, j'avais besoin d'incarner un personnage simple, tendre et sincère. Geppetto convenait parfaitement à ce souhait. Geppetto est un homme pétri d'humanité et qui n'aspire qu'au bonheur. Son problème : il communique mal ou peu avec ses contemporains, n'exprime que rarement ses sentiments. Il craint les femmes, il craint de s'engager, de révéler son intimité à celle qu'il aime pourtant depuis très longtemps. Nous avons tous un peu de Geppetto en nous. C'est un homme des années 90 ! Mon personnage ne ressemble guère au vieux menuisier du dessin animé de Walt Disney. Celui-ci n'évolue pas d'un iota au fil du récit. Mon Geppetto change considérablement. J'ai insisté sur ce point. Dans la première version du scénario, il restait le même du début à la fin. J'ai poussé scénaristes, producteurs et réalisateur à l'humaniser, à travailler l'histoire. Au commencement du film,

PINOCCHIO : un pantin au nez cassé !

Il existe deux façons d'adapter le livre de Carlo Collodi. La manière réaliste, très Dickens, presque misérabiliste de Luigi Comencini. La manière sucrée, conte de fées, du dessin animé des studios *Disney*. Spécialiste de la bureautique amoureuse (**Electric Dreams**) et du reptile cogneur (**Les Tortues Ninja**), Steve Barron cherche entre les deux et se perd en chemin. Guidé par ses illustres prédécesseurs et les fastes du **Baron de Munchausen** de Terry Gilliam, le cinéaste commence par purger le récit original de tout ce qui pourrait effaroucher parents et enfants. L'irrésistible attirance de Pinocchio pour le mal ? Il la sucre à grands coups de marqueur. Ne survit donc qu'un gentil garnement, victime de sa naïveté, de l'injustice, et lancé dans une turbulente partie d'école buissonnière. Une aventure toute simple qui promène le gamin dans les lieux communs. Sa naissance dans une bûche enchantée des mains de Geppetto, l'intérêt que lui porte le riche entrepreneur de spectacles Lorenzini, le nez qui pousse en cas de mensonge, les tours pendables de Féline et Renard, la métamorphose des mauvais élèves en bourricots, le séjour dans le ventre de la baleine Monstro...

Les scénaristes prennent ce qui les arrange et abandonnent le reste. Pas forcément le moins intéressant. Geppetto dans cette histoire ? Un bon vieux, un peu radoteur, timide au point de ne pas avouer sa flamme à la toujours fraîche Leona, alias Geneviève Bujold. Martin Landau se tire d'affaire, mais le rôle, expurgé comme le reste, ne rend pas justice à son talent. Du talent, il y a en pourtant dans ce **Pinocchio**. Les logiciels de *MédiaLab* confectionnent un Pepe le Criquet gouailleur, roublard à souhait, remarquable de fluidité dans ses déplacements. Une «conscience», celle de Pinocchio, qui tient la dragée haute au Jimmy Criquet de Disney. Les images de Juan Ruiz Anchia (également sauveur du naufrage du dernier **Livre de la Jungle**) emballent l'ensemble dans un très joli cinémascope, très années 50 dans les meilleures scènes. Dans le rôle du vilain Lorenzini, Udo Kier (sosie du Baron de Munchausen pour l'occasion) prend visiblement son pied à terrifier les petits enfants. Les décors ne manquent pas de relief et certaines séquences, comme les dégâts dans la pâtisserie, sont assez enlevées. Par contre, à trop vouloir compresser le récit, à trop vouloir enfiler les péripéties sur un tempo du diable et à dégager le moindre temps mort, Steve Barron prive ce **Pinocchio** de la magie attendue, de tout espace de repos, de charme. Adapter le conte noir de Collodi à des rétines familières de la frénésie *MTV* et du zapping intempestif ? L'opération rate et le film dérape, principalement dans sa seconde partie, totalement déséquilibrée par les coups d'accélérateur du monteur. En appuyant sur le champignon comme un forcené, Steve Barron cherche à éviter l'ennui, à dompter un public avide de consoles vidéo et de mangas ultra speed. En recherchant coûte que coûte la rapidité, l'efficacité, quitte à trancher dans les dialogues et dans les passages intimistes, il lui arrive ce qu'il redoutait tant. Le **Pinocchio** nouveau lasse, ennuie, en dépit d'indéniables atouts.

M.T.

Pinocchio : du bois animé par l'atelier de feu Jim Henson.

The Adventures of Pinocchio. *USA/France/Grande-Bretagne/Allemagne. 1995. Réal.: Steve Barron. Scén.: Sherry Mills, Steve Barron, Tom Benedek & Barry Berman d'après le roman de Carlo Collodi. Dir. Phot.: Juan Ruiz Anchia. Mus.: Rachel Portman. Effets spéciaux : Jim Henson's Creature Shop & MédiaLab. Prod.: Edward Simmons, Dieter Gessler, Samuel Hadida pour Davis Films & Allied Pinocchio Productions. Int.: Martin Landau, Jonathan Taylor Thomas, Udo Kier, Geneviève Bujold, Rob Schneider, Bebe Neuwirth, Corey Carrier, Jean-Claude Dreyfuss, Jean-Claude Drouot. Dur.: 1 h 35. Dist.: Métropolitan Filmexport. Sorti le 23 octobre 1996*

Martin Landau est Geppetto dans un ***Pinocchio*** *ultra speed version* MTV.

vous vous dîtes : «Ce type est trop vieux pour changer, il n'aura jamais de femme. Tout ce qu'il attend de la vie, c'est de continuer à jouer avec ses marionnettes !». Je tenais à ce que le dénouement le libère de toutes ces frustrations, qu'il soit désormais un homme véritable, un père attentif, un époux aimant. Qu'il soit enfin capable de dire à ses proches «je vous aime». Le message de **Pinocchio** est clair. Sans amour, la vie serait définitivement une erreur. Dans notre société moderne, nous nous sentons sans cesse obligés de sourire, d'adopter une attitude positive, de sourire. Quelle fumisterie ! La vie est également faite de larmes, de peines, de détresses. Autant de sentiments que nous refoulons au plus profond de nous pour faire bonne impression. Mais, à force de les contenir, ne risquons-nous pas de nous laisser gagner par l'amertume ? De devenir de plus en plus dur avec les autres ? **Pinocchio** montre tout cela. Ce film est une leçon d'humanité.

Les contraintes liées aux effets spéciaux ne vous ont-elles pas gêné dans l'interprétation de Geppetto ? De plus, donner la réplique à un partenaire fait de bois ne déstabilise-t-il pas trop un comédien accoutumé au contact humain ?

Parfois, pour plaisanter, je dis : «Tout au long de ma carrière, j'ai été amené à travailler avec des comédiens en bois. Bois pour bois, celui-là est plutôt bon !». Enfin, ses opérateurs sont excellents. Ils étaient toujours là, à cinq ou six, près de moi, à manœuvrer un Pinocchio constellé de fils. C'était parfois hilarant de les voir me suivre en costume bleu. De véritables extraterrestres. Difficile de garder son sérieux. Il faut pourtant l'être, s'enfermer dans une grande concentration pour éviter de se laisser distraire par ces bonshommes pourtant très affairés. Contrairement à ce qu'on peut imaginer, je n'étais donc pas seul sur le plateau. J'aurais pourtant aimé. Autour de moi, ce n'était qu'agitation, mouvements et cliquetis. Mon expérience m'a beaucoup servi une fois de plus. C'est souvent que j'ai dû rebondir sur quelque chose d'irréel, d'inanimé. Incarner Geppetto, ou n'importe quel autre personnage d'ailleurs, ce n'est pas seulement reprendre des mots jetés sur du papier, des lignes de dialogues rarement étayées par des descriptions précises du décor, du cadre. Il faut lire au-delà des mots. Les mauvais comédiens se contentent de reprendre les termes du scénariste, de simuler la colère, la jalousie lorsque le texte le demande. C'est stupide ! L'important tient à faire croire, à transmettre quelque chose de tangible aux spectateurs, de vous transposer dans un contexte précis (2).. Lorsque, dans une pièce ou un roman, Tennessee Williams prétend que la température monte à 50°, un ventilateur ou la climatisation ne peuvent suffire à vous persuader de la moiteur, de l'odeur, de la transpiration, de la promiscuité qui émoustille les sens. Tennessee Williams veut que son interprète ressente la chaleur, l'omniprésence de la Nouvelle Orléans, entende sa clameur. Jouer Geppetto dans **Pinocchio**, ce n'était pas si différent.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

(1) Depuis, *New Line*, désormais filiale de l'empire Ted Turner, a fait son chemin en produisant ou distribuant les **Freddy**, **Les Tortues Ninja**, **Seven**, **Mortal Kombat**, **Dumb & Dumber**, **Mask**, **Au Revoir à Jamais**...

(2) Un raisonnement très Actor's Studio dont Martin Landau fut l'élève dans les classes de Lee Strasberg et Elia Kazan, sur le même banc que Steve McQueen, son partenaire dans **Nevada Smith**. Quelques années après, il compte également parmi les professeurs de cette très réputée école d'art dramatique.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

1959 : série *Twilight Zone/La Quatrième Dimension*, épisode **Mr. Denton on Doomsday** (Allen Reisner) *1960* : série *Shirley Temple Theatre*, épisode **The House of the Seven Gables** *1963* : série *Au-Delà du Réel/The Outer Limits*, épisode **The Man who Was Never Born** (Leonard Horn) *1964* : série *Au-Delà du Réel*, épisode **The Bellero Shield** - série *Alfred Hitchcock Hour/Alfred Hitchcock Présente*, épisode **Second Verdict** - série *La Quatrième Dimension*, épisode **The Jeopardy Room** (Richard Donner) *1965* : série *Wild Wild West/Les Mystères de l'Ouest*, épisode **The Night of the Red-Eyed Madman** (Irving J. Moore) *1966* : série *The Men from UNCLE/Des Agents très Spéciaux*, épisode **The Bat Cave Affair** *1975-77* : série *Cosmos 1999* *1979* : **Meteor/Météore** (Ronald Neame) - **The Fall of the House of Usher/La Chute de la Maison Usher** (James L. Conway, TV) *1980* : **Without Warning/Terreur Extraterrestre** (Greydon Clark) *1981* : **The Return** (Greydon Clark) *1982* : **Alone in the Dark**/idem (Jack Sholder) *1983* **The Being** (Jackie Kong) *1985* : série *The New Twilight Zone/La Cinquième Dimension*, épisode **The Beacon** (Gerd Oswald) *1986* : **L'Ile au Trésor** (Raul Ruiz) - **The Return of the Six-Million-Dollar Man and the Bionic Woman** (Ray Austin, TV) *1987* : **Cyclon/Cyclone** (Fred Olen Ray) *1993* : **12 : 01**/idem (Jack Sholder, TV) *1994* : **Ed Wood**/idem (Tim Burton) *1996* : **The Adventures of Pinocchio/Pinocchio** (Steve Barron).

Scully (Gillian Anderson) et Mulder (David Duchovny) : partis pour une quatrième saison qui s'annonce sous les meilleurs auspices.

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

Tandis que M6 rediffuse pour la énième fois les 73 segments d'AUX FRONTIÈRES DU RÉEL, les Américains savourent déjà les premiers épisodes de la quatrième saison suivis par des dixaines de millions de téléspectateurs. Depuis 1993, la série de Chris Carter connaît effectivement un succès croissant. Celui-ci ne se dément pas. HERRENVOLK/ LE PROJET, suite directe de TALITHA CUMI, restera l'épisode le plus regardé depuis la création du feuilleton. Même le changement de soirée (du vendredi au dimanche) ne décime pas un public extrêmement fidèle. Un public que Chris Carter gâte, même s'il lui en coûte en somme de travail, en recherche perpétuelle d'idées nouvelles, d'innovations à mettre sur le chemin de Scully et Mulder. Mais il faut aussi savoir tirer le rideau à temps...

La nouvelle tombe sur la tête des adeptes fanatiques d'*Aux Frontières du Réel* comme un coup de massue. A la fin de la cinquième saison, Chris Carter désertera la série qui a fait de lui un homme riche et célèbre du jour au lendemain. «*J'ai toujours dit qu'en ce qui me concerne, l'aventure* **Aux Frontières du Réel** *ne durerait pas plus de cinq ans. Pour moi, tout ce qui ira au-delà de ces cinq années ressemblera à de l'exploitation inutile, à une entreprise commerciale fonctionnant pour rentabiliser au maximum un filon juteux.* **Aux Frontières du Réel** *ne m'appartient pas. Les droits sont la propriété de la* 20th Century Fox. *Si les responsables du secteur TV veulent confier à Scully et Mulder d'autres enquêtes, libre à eux de le faire. Je n'irai pas les contrarier. Peut-être que la série évoluera vers des intrigues différentes. Peut-être continuera-t-elle sur sa lancée. Quoiqu'il en soit, ce sera sans moi. Mais, pour l'instant, je reste bel et bien présent à bord*». Pas de doute là-dessus. Dès les premières images de la quatrième saison, on retrouve l'atmosphère, le rythme, les ellipses qui ont fait la réputation d'*Aux Frontières du Réel*. Dans l'épisode charnière, deuxième partie du **Projet**, Scully et Mulder découvrent un marquage de la population américaine depuis 50 ans. La vaccination anti-variole en fournit le prétexte officieux. Une intrigue toute en suggestion, en non-dit, en coups de théâtre... La méthode dite «de Chris Carter». Evidente, la griffe de Carter marque chacun des épisodes. Une empreinte qui ne souffre absolument pas de la mise en chantier de *Millennium*, la deuxième série née de sa fertile imagination.

Jeremiah Smith (Roy Thinnes) : un faiseur de miracles ambigu pour **Le Projet**.

***Meurtre par Internet :** une décomposition accélérée...*

Pas question cependant que Chris Carter délaisse l'une au profit de l'autre. «*Je suis comme un père qui vient d'accueillir un nouveau-né dans sa famille. Ce n'est pas parce que le petit dernier vient au monde que je vais négliger l'aîné. D'ailleurs, sur le plateau du pilote de* **Millennium**, *je m'occupais souvent à écrire et réécrire les scripts d'***Aux Frontières du Réel**». Une déclaration propre à rassurer les fans les plus inquiets, un rien paranoïaques sur les bords. Ceux qui, aujourd'hui, manifestent bruyamment leur rejet farouche de *Millennium*, une série qu'ils espéraient jumelle d'*Aux Frontières du Réel* mais qui en prend, à la surprise générale, le contre-pied.

Quoi de neuf à l'horizon des affaires non classées du FBI pour l'ouverture de cette quatrième saison ? Un départ et deux retours. Le départ prévu du directeur photo des trois premières saisons, John Bartley, si précieux pour ses images nuancées, à la fois proches des standards de la télévision et remplies d'innovations dans la lumière, les éclairages. Là où la majorité des chefs opérateurs braquent les sunlights à pleine puissance, lui sait mieux que personne saisir les possibilités plastiques de l'ombre, la sérénité inquiétante d'une forêt ou d'un coin de campagne. Réaliste et précise, la photographie de John Bartley stimule le fantastique, l'irrationnel. Après trois ans de bons et loyaux services, Bartley s'en va donc mettre son talent au service d'une autre série, *Early Edition*. Son remplacement par une équipe de directeurs photo, dont Ron Stannett et Jon Coffin, impose un style différent. Attention, l'ambiance d'*Aux Frontières du Réel* ne s'en trouve pas pour autant bouleversée. Les tonalités, les couleurs paraissent plus brillantes, plus vives. Notamment dans l'épisode **Herrenvolk/Le Projet** qui débute par une séquence très **Village des Damnés** où quatre gamins encerclent un employé EDF perché sur un poteau électrique après qu'il a tué une guêpe. Des instants très mordorés, tirant vers une toile abstraite, vers les tournesols peints de Van Gogh. ■■■

aux frontières du réel

■■■ Les retours, ce sont ceux de James Wong et Glen Morgan. Scénaristes de la première heure d'*Aux Frontières du Réel*, les deux compères réintègrent le staff de Chris Carter après avoir tenté leur chance en tant que producteurs de *Space 2063*. Sans grand succès. L'audience de ce space-opera kaki ne comble pas leurs espérances. L'audimat ne suit pas et cette toute petite **Guerre des Etoiles** disparaît des écrans de télévision au terme d'une année de loopings intergalactiques sur fond d'enseignement militaire. Retour à la case départ pour Jim et Glen, hier heureux de voler de leurs propres ailes. «*C'est une chance inouïe de les voir revenir*», s'enthousiasme Chris Carter. «*D'abord, ce sont mes potes et, ensuite, leur talent atteint des cimes. Ils vont écrire quatre des treize premiers épisodes de cette saison, ainsi qu'un ou deux de* **Millennium**. *Je suis vraiment heureux de pouvoir à nouveau travailler en leur compagnie*». Chris Carter peut effectivement clamer haut et fort son bonheur de voir ses copains revenir au bercail : James Wong et Glen Morgan ont rédigé le meilleur des quatre épisodes de la quatrième saison diffusés à ce jour. Une histoire bien malsaine et déjantée intitulée **Home**. Mulder et Scully s'immiscent dans la vie privée d'une famille de bouseux dégénérés qui terrifient un bourg de Pennsylvanie. Un épisode ultra-gore et jouissif du niveau de **Faux Frères Siamois**. Un vrai bonheur. De loin le plus intéressant de ce début de saison. Et le plus novateur dans un registre proche de **Massacre à la Tronçonneuse**, de **La Colline a des Yeux**, de **Délivrance**. De tous ces films qui décrivent des communautés US totalement et irrémédiablement ravagées.

Home : un épisode qui montre que Chris Carter ne mord pas à l'hameçon de la facilité. Là où il pourrait chercher de nouvelles variantes à de vieilles intrigues, il préfère se creuser les méninges, explorer de nouveaux champs d'action. Ceux d'une Amérique profonde ignorée des circuits touristiques par exemple. Vrai qu'au bout de quatre ans de travail intensif et quelque 73 épisodes, le problème de l'originalité se pose de plus en plus. «*Le danger de chaque série qui dure est l'installation dans le confort de l'auto-plagiat*», ajoute Chris Carter. «*Je mentirais si je vous disais que je ne considère pas cela comme un problème. Il m'apparaît comme capital de garder la fraîcheur d'***Aux Frontières du Réel**, *de préserver cette impression que la série vient seulement de démarrer. Pas évident. Ceci dit, je connais les treize premières intrigues de la quatrième saison. Je crois que nous nous en sommes pas trop mal sortis. Elles ne sentent jamais la redite, ne vont jamais là où vous pouvez les attendre*». Où peuvent les attendre les fans plus endurcis, notamment une poignée d'illuminés, des dingues de sciences occultes, d'ufologie. Ceux qui voient en Chris Carter le gourou d'une nouvelle secte new-age.

Quand il vient à débattre d'*Aux Frontières du Réel* dans ces innombrables conventions qui se tiennent à travers tous les Etats-Unis, Carter se heurte justement à ce public étroit, ramolli du bulbe, exclusivement intéressé par la réapparition de leur monstre favori, de leur tueur chéri. «*Au sommet du Top Ten des monstres, on trouve Flukeman et Tooms*» note avec humour Carter. «*Les fans veulent les voir revenir. Pourquoi pas ? Même si je pense que pour Eugene Tooms, ça sentirait un peu le réchauffé. J'en parlais récemment avec James Wong et Glen Morgan. Très justement, ils m'ont fait remarquer qu'on avait fait le tour du personnage. Il est parfois bon de laisser les monstres dormir*». D'autant plus qu'il existe d'autres moyens d'utiliser les talents très spéciaux de Tooms. Dans l'épisode **Teliko**, le premier à aborder des thèmes aussi graves que le racisme et la xénophobie, un esprit maléfique issu du folklore africain prend possession de ses victimes et leur donne la possibilité de compresser leur corps à volonté. Ça ne vous rappelle rien ? Un certain Eugene Tooms ? «*Pas faux*», admet Carter. «*Mais de toute façon, le seul protagoniste que j'ai toujours désiré voir réapparaître dans* **Aux Frontières du Réel**, *c'est le Fétichiste. Un personnage passionnant J'ai vraiment le sentiment qu'on n'en a pas encore fait le tour. Renouer avec lui ne serait pas céder à la facilité*».

Mr. X (Steven Williams) : à l'agonie dans **Le Projet**.

Le Smoking Man (William B. Davis) et la mère de Mulder renouent dans **Le Projet**.

***Autosuggestion** : un épisode porté sur l'immolation et les illusions.*

Les personnages récurrents, ceux qui appartiennent à la grande conspiration que Carter regroupe sous le terme de «mythologie X-Files», interviennent tout naturellement dans la quatrième saison. Une manière de développer les rapports entre la famille de Mulder et les agents les plus troubles du FBI. Chris Carter suggère ainsi, dans le second opus du **Projet**, que le Smoking Man connaît Madame Mulder de longue date. Que tous deux pourraient avoir nourri une aventure amoureuse. Et si le Smoking Man, si haïssable et soudain plus humain, était le véritable père de Mulder ? Une supposition à ne pas biffer d'un coup de crayon. L'épisode **Herrenvolk** renseigne également un peu plus sur le Grand Complot, à travers une explication très originale du mystère entourant le Hangar 51 et les secrets liés à l'arrivée des extraterrestres sur Terre. Des révélations qui apportent parallèlement quelques indices supplémentaires sur la véritable implication de la famille Mulder dans l'affaire et la mort d'un des protagonistes principaux.

X-FILES «top secret»

10 informations rigolotes ou insolites sur qui auraient pu vous échapper.

● La société de production d'*Aux Frontières du Réel* s'appelle *Ten Thirteen*. Logique puisque le créateur de la série, Chris Carter, est né le 13 octobre (aux USA, on place le mois devant le jour pour écrire une date). Autre date importante, le 10 novembre, qui apparaît très régulièrement en bas de l'écran comme repère dans le temps pour les enquêtes de Mulder et Scully. Une façon pour Chris Carter de rendre hommage à sa femme puisque c'est le jour de son anniversaire.

● Fox Mulder doit son prénom à un ami d'enfance de Carter. Quant à Mulder, il s'agit du nom de jeune fille de la mère du producteur.

● La manie de Mulder de manger des graines de tournesol appartient en fait à Chris Carter lui-même, qui ne se balade jamais sans son petit paquet dans la poche. David Duchovny, lui, déteste ça !

● Chris Carter est le parrain de la fille de Gillian Anderson, Piper Maru. Il aime tellement sa petite filleule qu'un épisode de la troisième saison s'intitule **Piper Maru (L'Epave)** et que dans **F. Esmaculata (Contamination)**, la femme du prisonnier évadé habite au 925 de sa rue. Traduction, le 25 septembre, date anniversaire de la petite.

● Dans **Aubrey**, Mulder sort une vanne au sujet du nom d'un des personnages : «J'ai toujours été intrigué par les femmes qui s'appellent B.J.». Une blague pas si gratuite que ça puisqu'à l'époque, la copine de Duchovny, l'actrice Perry Reeves, jouait dans un sitcom très populaire aux USA, *Doogie Howser*. Où elle tenait le rôle de... B.J. !

● Dans l'épisode **L'Ange Déchu**, l'indication de temps «23 h 57 - Jour n°1» apparaît deux fois à l'écran à des instants différents.

● En moyenne, un épisode de série TV comporte entre 10 et 15 minutes de musique pour une durée totale de 52. Sur *Aux Frontières du Réel*, chaque épisode en utilise entre 30 et 35.

● Steven Spielberg a récemment déclaré que *X-Files* était sa série préférée du moment. «*Sans compter celles que je produis*», (notamment ***Urgences*** et ***Troisième Planète après le Soleil***) s'est-il empressé d'ajouter !

● David Duchovny a changé son nom à l'orée de sa carrière. Son patronyme d'origine est David Ducovny. Le H fait toute la différence.

● C'est Mark Snow himself qui siffle le thème musical de *X-Files* sur le générique.

LES 1ers EPISODES DE LA 4ème SAISON

Pas de fiche technique pour tous les épisodes pour la simple raison qu'ils ne sont pas encore tournés. Mais on vous tient au courant, promis !.

1 - HERRENVOLK
Réal.: R.W. Goodwin. Scén.: Chris Carter.
La conclusion du cliffhanger de la troisième saison. Mulder retrouve le mystérieux Jeremiah Smith. Mais il doit d'abord le soustraire aux menaces du tueur venu d'outre-espace. Une mission d'autant plus difficile que la mère de Fox est toujours entre la vie et la mort. Pendant ce temps, Dana Scully essaie de découvrir la véritable identité de Jeremiah.

2 - HOME
Réal.: Kim Manners. Scén.: Glen Morgan et James Wong.
En jouant au base-ball, des gamins déterrent un fœtus malformé et enseveli sommairement. Mulder et Scully débarquent en pleine cambrousse, dans ce petit village de Pennsylvanie, pour mener l'enquête. Ils devront affronter une famille de bouseux complètement dégénérés qui terrifient tout le bourg.

3 - TELIKO
Réal.: Jim Charleston. Scén.: Howard Gordon.
Une étrange épidémie frappe la communauté noire américaine. Des cadavres de jeunes hommes sont retrouvés complètement blanchis. Pendant que Scully oriente son investigation vers une nouvelle maladie tropicale, Mulder récolte de très étranges informations concernant des esprits issus du folklore africain, les Telikos.

4 - UNRUHE
Réal.: Rob Bowman. Scén.: Vince Gilligan.
Un psycho-killer laisse sur le lieu du crime la plus étrange des traces : ses fantasmes criminels sont enregistrés comme par magie par l'appareil photo de la victime. Mulder est particulièrement pressé de démasquer le coupable, car sur la dernière pellicule développée, l'objet des désirs malsains du meurtrier n'est autre que Dana Scully.

5 - THE FIELD WHERE I DIED
Réal.: Rob Bowman. Scén.: Glen Morgan et James Wong.
Lors de l'assaut du FBI sur une secte sur-armée en pleine campagne, Mulder se retrouve mystérieusement lié avec un des assiégés souffrant de schizophrénie.

6 - SANGUINARIUM
Des meurtres bizarres perpétrés dans une clinique de chirurgie esthétique conduisent Mulder à penser qu'ils sont l'œuvre d'une force maléfique.

7 - MUSING OF A CIGARETTE SMOKING MAN
Les duettistes de l'étrange Mulder et Scully découvrent ce qu'ils pensent être la véritable identité du Smoking Man.

8 - PAPER HEARTS
Mulder est rattrapé par une ancienne affaire quand, du fond de sa cellule, un serial killer qu'il avait arrêté se charge de modifier son comportement.

9 - TUNGUSKA
Une intrigue divisée en deux parties. Dans la première, tout démarre par la découverte d'un cargo transportant des produits de contrebande mortels.

Fox Mulder à la fin de la quatrième saison : un maquillage signé Tony Lindala.

*«Mais, comme dans tous les bons épisodes, **Herrenvolk** pose bien plus de questions qu'il ne donne de réponses»* précise Carter.
Après trois ans de révélations, de preuves détruites et d'espoirs déçus, il n'est plus vraiment facile de se retrouver dans cette immense toile d'araignée où même Scully et Mulder s'empêtrent comme des novices. La conspiration prend de telles proportions qu'il paraît de moins en moins évident de voir la fin du tunnel, de seulement imaginer qu'il puisse y avoir une solution à l'énigme. Grand paranoïaque devant l'éternel, l'Oliver Stone de **JFK** doit tout particulièrement apprécier les méandres d'une intrigue tortueuse dont les pièces du puzzle semblent sans cesse changer de forme.
Et si, pour s'absoudre de ce suspense intolérable, de ces questions sans réponse, Chris Carter levait enfin le voile, passait enfin à table, histoire de soulager sa conscience. *«Je verrai à la fin de cette année où nous en sommes et alors, je prendrai ma décision. Mes idées sont parfaitement claires sur certains points précis de la série. Moins sur d'autres. En gros, je sais comment* **Aux Frontières du Réel** *se terminera»*. Pas la peine d'insister, Carter n'en dira pas plus.

Il semble en fait de plus en plus probable qu'il éclaircisse enfin ses mystères de Sphinx ailleurs que sur les écrans de télévision. Dans ce long métrage de cinéma annoncé depuis un an déjà. **Aux Frontières du Réel**, le film, est actuellement en gestation. Carter en a commencé l'écriture, parallèlement à ses tâches journalières sur ***Millennium*** et ***X-Files***. Un travail monstrueux mais notre homme ne dort que 5 heures par nuit, ce qui est plus que Napoléon. De toute façon, il peut agir à sa guise, prendre son temps car le studio n'a pas encore arrêté de date de tournage. *«La Fox tenait à produire le film avant que la série ne stoppe. J'aimerais attendre»* explique-t-il. *«Nous sommes actuellement en grande discussion à ce sujet. Je veux que le film soit vraiment quelque chose de très indépendant. Je veux construire quelque chose qui ne soit pas seulement en rapport étroit avec* **Aux Frontières du Réel**, *mais qui en reprenne les fondements principaux et qui, pourquoi pas, réponde à certains mystères. Le grand écran exige une certaine forme de narration bien spécifique. D'un autre côté, je vais enfin pouvoir accomplir ce qui m'était interdit jusque là. M'autoriser un véritable travail sur les effets spéciaux. Il y en a trop peu dans la série à mon goût. Ce n'est pas que nous manquons de budget ou de personnel compétent. Il nous manque seulement un facteur essentiel : le temps. Le temps à la télévision est compté. Au cinéma, tout devient possible. Enfin, c'est ainsi que je vois les choses. J'agirai demain dans ce sens, du moins si la Fox me fiche la paix»*. Ce qui ne devrait pas trop poser de problèmes tant Carter paraît en odeur de sainteté au sein d'un studio dont il a rempli les caisses. *«Ses patrons m'ont même demandé si j'envisageais de créer une troisième série. J'ai doucement rigolé. Non pas que je manque d'idées, ça va pas mal de ce côté-là, mais question agenda, ce serait le surmenage assuré, l'overdose. Je travaille à fond sur* **Aux Frontières du Réel** *et* **Millennium**. *Et jusque là, on n'a pas encore inventé une machine à ralentir le cours du temps. Ça pourrait d'ailleurs fournir un bon argument à une nouvelle investigation de Scully et Mulder, non ?»*. Pourquoi pas. Suffit d'exhumer de vieux manuscrits d'Einstein et de broder à loisir là-dessus. Si le réel a ses frontières, le fantastique selon Chris Carter, quant à lui, devrait sans cesse les repousser.

Didier ALLOUCH

P.S.: Le premier épisode de la quatrième saison d'***Aux Frontières du Réel***, seconde partie du **Projet**, est actuellement disponible à la vente, sous forme de cassette, chez *PFC Vidéo*.

Roy Thinnes & David Duchovny : la rencontre entre **Les Envahisseurs** *et* **X-Files** *(***Le Projet***).*

Le tueur et la strip-teaseuse. Un érotisme trouble commenté par les versets prophétiques de Nostradamus

MILLENNIUM

Le vendredi 25 octobre à 21 h, la chaîne Fox explose ses records d'audience. Dix-huit millions d'Américains restent cloués devant MILLENNIUM. Une campagne de pub énorme (une bande annonce passait même dans certaines salles de cinéma) et une presse dithyrambique (la une des quotidiens publiait plus souvent le visage sombre de Lance Henriksen que le sourire éclatant de Bill Clinton) font du lancement de la série un événement national. Logique puisque dans son cockpit, Chris Carter pilote, tient les commandes d'histoires qui ne se veulent pas jumelles des enquêtes de Scully et Mulder. Chris Carter ne tient pas à ce que ce MILLENNIUM soit un AUX FRONTIÈRES DU RÉEL bis....

Le succès des *X-Files* et le culte que la série engendre amènent automatiquement sur le tapis une question-clé : quels seront «the next files», les prochains dossiers ultra-sensibles ? Si Chris Carter aurait pu choisir la facilité en reproduisant à l'infini des clones de son premier-né, il tente encore le diable en essayant de repousser le plus loin possible les limites de ce qu'il est possible de montrer à la télévision. Audacieux, il prend même le public gagné à sa cause, les fanas d'*Aux Frontières du Réel*, à contre-pied. Pour preuve, le «Who cares ?» qui apparaît à la fin du générique de ***Millennium***, comme une réponse au leitmotiv de ***X-Files***. «La vérité est ailleurs» affirment Fox Mulder et Dana Scully. «Tout le monde s'en fout» répond Frank Black.

Frank Black tient la vedette de ***Millennium***. Un ancien agent du FBI spécialisé dans les enquêtes concernant les psycho-killers. Un as, le haut du panier de ceux qu'on appelle les «profilers» (1), chargés de retracer la personnalité d'un tueur en analysant le moindre détail recueilli sur le lieu du crime. Black possède un talent très particulier : il pénètre l'esprit des criminels qu'il poursuit, un peu à la manière du flic du **Sixième Sens**. Il s'agit là du seul élément surnaturel de la série, et encore le doute plane. Chris Carter s'abstient de toute explication sur ce don quasi télépathique. Il se pourrait bien que les (pré)visions de Black soient simplement une conséquence directe de longues années d'enquête sur les motivations des serial-killers. D'une expérience très rationnelle. C'est en tout cas ce que revendique le créateur d'*Aux Frontières du Réel*. «*Si vous maîtrisez parfaitement votre sujet, si votre domaine de prédilection, quelqu'il soit, n'a aucun secret pour vous, alors je crois que vous pouvez effectivement partager les visions de ceux qui possèdent votre niveau de connaissance. En gros, si vous êtes vraiment bon dans votre catégorie, vous pouvez sans aucun doute visualiser à l'avance tout ce qui y est lié. Cela revient au même principe que le scénariste imaginant une scène avant de l'écrire. Black, lui, conceptualise ce que le tueur voit, les crimes qu'il commet. Et il est tellement bon dans son job qu'il a souvent raison*». Surnaturel ou pas, Frank doit faire avec ce «talent» qu'il considère comme un fardeau. «C'est mon don ! C'est ma malédiction !», déclare-t-il dans le premier épisode. Il faut se satisfaire de cette affirmation puisque Carter ne manifeste aucune intention de perdre son temps avec de profondes théories sur le côté paranormal de son personnage.

Frank Black (Lance Henriksen) : rangé des voitures, il reprend du service...

Ce don pousse Frank Black à la porte du bureau fédéral. Il n'en peut plus. Les cadavres et les meurtriers occupent davantage de place dans sa vie que sa femme et sa petite fille. Un profond sentiment d'impuissance l'envahit de jour en jour. Mais la goutte d'eau qui fait déborder le vase, ce sont des polaroïds qu'il reçoit de plus en plus souvent par la poste, chez lui. Il travaille sur le cas d'un meurtrier qui suit ses victimes et les photographie avant de les trucider. Il arrête le coupable. Quelques temps plus tard, il reçoit des clichés de son épouse faisant les courses, de sa gamine à l'école. Il réalise alors que s'il ne peut empêcher les serial-killers de commettre leurs actes, comment pourrait-il seulement protéger sa famille ? Le temps de la prise de conscience, Frank Black pète les plombs. Il ne sort de sa maison que pour suivre les siens dans leurs moindres déplacements. Sa vie devient un enfer. Il décide de quitter le FBI et Washington pour tout remettre à plat et recommencer en toute sécurité. Les Black s'installent à Seattle dans une maison de bois peinte en jaune. Une demeure qui semble dessinée de la main d'un bambin. Une sorte de repère d'innocence dans un univers perverti. Frank n'abandonne pas pour autant sa croisade contre le Mal. Il connaît son talent, sait qu'il peut l'utiliser pour interpeller des êtres malfaisants, endiguer le flot des tueurs en série, des maniaques qui font tant de victimes aux Etats-Unis. Mais le FBI ne peut plus, selon lui, apporter une véritable protection. Il intègre alors les rangs d'une organisation officieuse dénommée Millennium.

Millennium pour millénaire en français. En cette fin de siècle, les loups sont lâchés. Tous les tarés persuadés que la fin du monde est proche ou que le passage à l'an 2000 marque le début du règne d'un démon quelconque, tous ces pervers homicides massacrent à tour de bras. Millennium essaie de contrer ces fous en recrutant les meilleurs experts en ce domaine et en donnant un coup de pouce à la police dans leurs recherches. «*Il existe réellement une organisation très proche de Millennium*» révèle Chris Carter. «*Ils se font appeler l'Academy Group et sont basés en Virginie. Quatre membres de cet étrange groupe servent presque de consultants sur la série. Ce sont quatre ex-agents du FBI. J'ai appris l'existence de cette brigade par des gens du Bureau Fédéral qui aiment bien* **Aux Frontières du Réel**. *Ils pensaient que leur*

millennium

■■■ *travail pourrait constituer un bon sujet pour un épisode. Pendant plusieurs mois, j'ai essayé de contacter ces types par tous les moyens. Sans succès. Finalement, lorsque j'ai enfin réussi à leur parler, leur histoire m'a littéralement fasciné*». A tel point que le personnage de Frank Black s'inspire amplement de ce que Carter apprend de la bouche de ces messieurs. «*Ils sont les meilleurs «profilers» du FBI mais l'appartenance au Bureau ne leur facilitait pas la tâche. Ils agissent désormais dans l'ombre, sans jamais attirer l'attention de quiconque et continuent à épauler les organisations anti-criminelles, le FBI bien-sûr, mais aussi la police ou un shérif de comté. Bref, tous ceux qui ont besoin de leur discrète intervention. N'appartenant à aucune organisation officielle, ils peuvent mener l'enquête à leur façon en utilisant tous les moyens à leur portée. Même les moins conventionnels. Des hommes comme ceux de l'Academy Group ne pouvaient que m'intéresser, stimuler mon imagination*». Quand on interroge Black sur l'identité des gens de Millennium, il répond sèchement : «Juste des gars qui ne restent pas là à se tourner les pouces en attendant que les choses s'arrangent d'elles-mêmes».

Frank Black fait donc maintenant partie de Millennium. Il connait tout des obsessions de ces cinglés convaincus que Nostradamus disait vrai, que l'apocalypse est pour demain. Un solide alibi prémonitoire qui justifie les crimes les plus atroces. Lorsque les tueurs en série constatent que les prédictions catastrophiques du mage tardent à se concrétiser, il se disent qu'il faut commencer le travail sans attendre.

La procession des victimes «gris» du serial-killer : les yeux et la bouche cousus !

Alors, ***Millennium***, vivier très fourni en Jeffrey Dahmer, Henry Lee Lucas et autre Ed Gein de tout poil ? Chris Carter refuse cette classification hâtive, cette étiquette très collante. «**Millennium** *ne sera pas «le serial-killer» de la semaine, même si la série va être inévitablement perçue ainsi, au moins pour les premiers épisodes. Les scénarios vont cependant évoluer. La profession de Catherine Black, par exemple, offre quantité d'autres possibilités. Assistante sociale, elle s'occupe donc des victimes. Cela nous offre un angle nouveau dans la description des enquêtes, un point de vue radicalement différent. La nature même du groupe Millennium peut en être bouleversée. Vous connaissez mon credo : rien n'est jamais acquis ou définitif dans mes histoires. Par contre, je reste convaincu que la série donne la priorité à une véritable lueur d'espoir.* **Millennium** *ne disserte pas sur le Mal, mais sur la bataille contre le Mal*».

Chris Carter n'ayant pas l'intention de changer du jour au lendemain, de rejeter tout ce qui contribue à la popularité d'***Aux Frontières du Réel***, ***Millennium*** distille également une ambiance malsaine, une atmosphère à la **Seven**. **Seven** : le titre a été prononcé. Impossible en effet de ne pas penser au film de David Fincher au vu de **Millennium**. «*J'adore* ***Seven***» répond Carter quand on lui demande s'il s'en inspire. «*Mais il n'a jamais été l'inspiration de la série. Le projet* **Millennium** *découle d'un sentiment de frustration. En amenant les* **X-Files** *dans un genre, le fantastique, je m'interdisais de traiter des histoires impliquant une terreur plus psychologique. Je ne pouvais donc jamais montrer les criminels «humains»*.

Ambiance forcément nocturne pour une battue au serial-killer...

En fait, ce sont eux les vrais monstres, les plus terrifiants. J'ai cependant pu le faire dans un épisode d' **Aux Frontières du Réel**. ***Le Fétichiste***. *Mais il a fallu que j'ajoute un petit élément surnaturel pour lui servir de chausse-pied dans le genre. D'autre part, il existait aussi en moi un profond désir de créer un héros qui, à mon avis, représente la réponse appropriée au monde dans lequel nous vivons. Pour en revenir à* **Seven**, *je pense qu'il est difficile aujourd'hui de parler de serial-killer, de héros luttant férocement contre l'apathie et de situer l'action dans un monde trouble sans renvoyer aussitôt à David Fincher, aux Sept Péchés Capitaux. Je n'ai pas l'intention de lutter contre cette filiation. J'ai même embauché le directeur artistique de* **Seven**. *Normal, c'est le meilleur dans ce domaine. La connexion sera d'autant plus évidente. Je ne sais pas si c'est un bien ou un mal. Par contre, je suis persuadé que* **Millennium** *possède une personnalité qui lui est propre».*

Une tête tranchée sous vide. Une scène très audacieuse pour une série américaine.

Aux USA, ***Millennium*** connaît déjà des problèmes avec la censure. Avant même que le premier épisode soit diffusé, les critiques lui reprochant sa violence fusent, les ligues bien pensantes attaquent et le politiquement correct le dénonce. Comme à l'accoutumée. Chris Carter, régulièrement dans la ligne de mire de ces sermons moralisateurs, ne cherche pas la polémique. La chaîne le soutient et il peut agir à sa guise, du moins en ces temps d'audimat fort pour ses deux séries. Seule petite concession : un avertissement avant chaque épisode, prévenant que ***Millennium*** n'est pas destinée aux enfants. Comme si on s'attendait à une visite au village des Schtroumphs ! - *«Oh, j'ai l'habitude de ce genre de reproches»*, s'amuse Chris Carter. *«J'ai anticipé tout ça. Je sais que* **Millennium** *dispense des images dérangeantes. Elles ont toujours un sens. Rien n'est gratuit. Elles n'apparaissent pas simplement à l'écran dans le but de claquer le télé-spectateur. Mon objectif reste toujours de mettre en scène un héros intelligent, original. De l'imposer. Pour cela, il me faut l'installer dans un univers ténébreux et violent au possible. Et surtout réaliste, crédible. Certains ont du mal à croire qu'un être humain puisse s'adonner à de tels actes. En se voilant la face, ils tentent de se rassurer. Pourtant, la plupart des actes ignobles dont on voit le résultat dans* **Millennium** *- et uniquement le résultat puisque je refuse de montrer les meurtriers à l'œuvre* (2) *sont issus de coupures de presse. Nous vivons des temps effrayants, nous restons constamment sur le qui-vive, vigilants à attendre que le pire arrive. La peur du nucléaire n'a plus vraiment cours, mais la prolifération des armes de toutes sortes atteint des sommets. Les flingues parlent pour des motifs de plus en plus futiles. Ce sont des temps difficiles. Et je ne vois pas comment j'aurais pu faire une série crédible sans montrer cette permanence du danger».*

La densité de ce premier épisode de ***Millennium***, réalisé par l'un des piliers de ***X-Files***, David Nutter, nuirait presque à un Chris Carter soucieux d'authenticité, de réalisme et de proximité du public avec le Frank Black dont il suit les aventures.

Carter installe la série. Il commence déjà par cerner le héros, Frank Black. Un personnage complexe et torturé qui dévoile certaines parties de son passé sans trop en révéler. Chaque semaine, les scripts devraient en apprendre un peu plus sur lui, sa femme, ses précédentes enquêtes et les «méchants» appréhendés ou refroidis.

Chris Carter décrit la brigade Millennium avec une certaine prudence, une certaine réserve. Millennium ? Une sorte de société secrète interventionniste aux motivations a priori saines, pas sans ambiguïté toutefois. Connaissant la fascination de Chris Carter pour les conspirations gouvernementales, il apparaît comme certain que la confrérie Millennium ne restera pas qu'une assemblée de gentils messieurs bien propres sur eux, se gargarisant des succès de ses agents. Également dans ce pilote, un portrait robot du criminel lambda de la série. Le premier de la liste s'avère particulièrement terrifiant. Une sorte de croisement immonde entre John Doe de **Seven**, Bob de ***Twin Peaks*** et le pasteur libidineux des **Jours et les Nuits de China Blue**. Ce malade récite en français des poèmes de Nostradamus dans un peep-show aux murs gris craquelés, pendant qu'une strip-teaseuse s'offre à son regard derrière des miroirs sans tain. Effeuilleuse que l'on retrouve d'ailleurs égorgée quelques jours plus tard. Un tueur en série autant porté sur la littérature ésotérique que sur les beautés sous verre... Vaste programme ! La menace enfin. A la fin de l'épisode, après la résolution de l'enquête, Black reçoit chez lui une enveloppe remplie de polaroids. Sa famille est sous surveillance d'un maniaque. Les vieux fantômes sortent de leur léthargie. Et tout ça en 52 minutes. Un tantinet trop rapide, trop frénétique, ce rythme, mais les bases d'une grande série sont posées. Chris Carter vient de semer les graines d'un nouveau culte. La récolte promet beaucoup.

Didier ALLOUCH

(1) Chris Carter n'est pas le premier à avoir eu la brillante idée de mettre en en vedette un «Profiler», à savoir un criminologue de la police chargé du portrait psychologique des tueurs. En 1993, le téléfilm **Le Profiler (When the Bough Breaks)** et son enquêtrice Audrey McLeah (Ally Walker) aux basques d'un tueur d'enfants l'ont précédé. **Le Profiler** a d'ailleurs fait récemment l'objet d'une suite. Un hasard ?

(2) Encore un atome crochu avec **Seven** !

LANCE HENRIKSEN : LE PÈRE «PROFILER»

Le visage émacié, les yeux perçants et la voix grave, Lance Henriksen n'était jusqu'ici que l'androïde, le vampire, le malfrat ou le flic de service. Chris Carter lui offre un rôle à la mesure de son talent.

Catherine (Megan Gallagher), Jordan (Brittany Tiplady) et Frank Black : une famille soudée contre le Mal.

Quoiqu'on pense du nouveau bébé de Chris Carter, personne ne peut nier que Lance Henriksen colle merveilleusement au personnage de Frank Black, ce chasseur de tueurs ultra-doué mais toujours pris d'un éternel sentiment de doute et d'une frayeur intense. Une image parfaite de terreur contenue sous une incroyable apparence de sûreté à laquelle Lance Henriksen donne une profonde dimension. Lance Henriksen joue dans des films aussi prestigieux que **Terminator**, **Aux Frontières de l'Aube**, **Aliens**, **Mort ou Vif**, et pourtant, il aura fallu qu'il attende sa première série télé pour accéder aux faveurs des journaux. Cela ne le gêne pas un seul instant. *«Quand j'ai lu le scénario de* **Millennium**» se souvient Lance Henriksen, *«je n'ai pas pensé en terme de série. J'étais tout simplement scié. La densité de l'histoire et l'intensité avec laquelle sont abordés certains sujets m'ont abasourdi. Chris Carter rédige des scripts intelligents, très loins de l'épate habituelle. Il s'agit de récits solides avec des personnages vrais et enracinés dans une inquiétante réalité. Je crois que j'ai rarement lu quelque chose d'aussi fort, d'aussi pertinent».*

Lance Henriksen semble particulièrement sensible à un aspect de la personnalité du héros de ***Millennium***. Si Frank Black continue à courir après les criminels, il ne le fait pas exclusivement par sens du devoir, mais aussi pour assurer un semblant de protection à la société et donc, indirectement, à sa famille. *«Je comprends Frank»*, explique l'acteur. *«J'ai une fillette de 9 ans et, bien sûr, je réalise parfaitement le besoin de Frank d'assurer une parfaite sécurité aux siens. Je mesure à quel point les efforts fournis peuvent être vains. Je mesure que l'horreur nous attend toujours au tournant. C'est un cauchemar mais il faut apprendre à l'accepter. Dans* **Millennium**, *je me suis donc engagé dans l'un des rôles les plus désespérés de ma carrière. En fait, en me glissant quotidiennement dans la peau de Frank Black, j'ai compris que le personnage symbolise une véritable image d'espoir. Frank s'intègre dans la société. Il sait que ce monde représente surtout une source de danger et d'effroi, mais il a décidé de prendre certaines responsabilités et de faire en sorte de le changer, avec ses moyens. Avec son don. Son fardeau. Il prend sur lui de transmettre à sa famille l'espérance de lendemains meilleurs. Je crois que c'est profondément un type bien».*

D.A.

preview

HEMOGLO

Méfiez-vous des familles de vieille souche européenne, surtout lorsque leur histoire se perd dans la nuit des temps, quand les ancêtres cultivaient des mœurs prohibées, quand les unions n'outrepassaient jamais le cadre très restreint du cercle des intimes... Des interdits qui surgissent des siècles plus tard sous forme d'une descendance peu avenante née de l'imagination fertile du scénariste d'ALIEN et de TOTAL RECALL...

Du temps de sa folle jeunesse, Dan O'Bannon rédigeait scénario sur scénario, avec la certitude que l'un d'eux, au moins, aboutirait à un long métrage. Passé à la postérité pour avoir gribouillé les premières esquisses de l'**Alien** de Ridley Scott et doté les zombies du **Retour des Morts-Vivants** d'un solide sens de l'humour, il oublie ces manuscrits qui ont navigué une décade durant d'une production à l'autre. Remontent ainsi à la surface **Planète Hurlante**, **Omnivore** et cet **Hemoglobin** vieux d'une dizaine d'années. «*J'ignore comment le scénario d'**Hemoglobin** est arrivé chez Pieter Kroonenburg et Julie Allan. Une chose est sûre : jamais je n'ai eu affaire à Dan O'Bannon et Ronald Shusett, ses auteurs. De près ou de loin d'ailleurs*» explique d'emblée le réalisateur Peter Svatek, dont trois des quatre films relèvent du fantastique et de la science-fiction. **Witchboard III**, **Contagion 2009**, **Hemoglobin** appartiennent au genre. Ce qui n'est pas le cas d'une très récente adaptation de **L'Appel de la Forêt** avec Rutger Hauer.

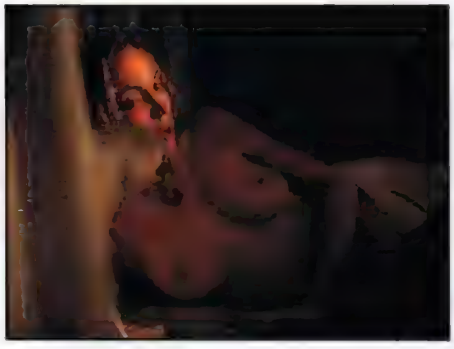
Le Dr. Marlow (Rutger Hauer) et les insulaires dans l'antre des monstres...

Une créature ravagée par la consaguinité et sortie de l'atelier d'Adrien Morot.

En l'absence de Dan O'Bannon, Peter Svatek modifie le scénario d'**Hemoglobin** à sa guise. Il étoffe la psychologie des protagonistes, chamboule le dénouement qu'il transplante d'un cadre déjà utilisé dans les mêmes circonstances, une église, à un phare à la pointe de la terre. Le phare de l'île de Grand Maman, un site spectaculaire situé non loin de Montréal. A l'écran, l'action se déroule dans le Maine où John Van Daam, atteint d'une grave maladie du sang, et sa femme Kathleen remuent un passé particulièrement nauséeux.
Admirateur inconditionnel de Mario Bava et Stephen King, le cinéaste ne pouvait que s'intéresser à cette ténébreuse histoire à la Lovecraft. Une vénéneuse tragédie familiale comme les appréciait tant le mystique du Necronomicon. Elle prend racines en Hollande, voici trois siècles. Là, la narcissique Eva Van Daam nourrit un inceste frénétique dans les bras de son frère jumeau, une pratique qui se banalise dans cette caste aristocratique. La consanguinité n'étant pas ce qu'il y a de meilleur pour forger une descendance pure, les Van Daam finissent par perdre toute apparence humaine. «*Au fil des siècles, ils sont devenus de véritables monstres, des cannibales qui dévorent les cadavres d'un cimetière. Evidemment, lorsque les autorités décident de déménager les sépultures, ils le prennent très mal. On les prive de garde-manger*», commente le jeune maquilleur Adrien Morot (**Planète Hurlante**, **Contagion 2009**) dont de plus en plus de producteurs requièrent les services. «*Pour décrire ces créatures, nous sommes partis de clichés d'enfants hydrocéphales, déformés, au crâne disproportionné. Je crois que nous avons trop poussé dans le répugnant, l'affreux. Nous sommes loins des réelles conséquences physiques de la consanguinité*».

OBIN

En résumé, **Hemoglobin** perd en sobriété, en authenticité scientifique ce qu'il gagne en efficacité. Les enfants Van Daan ont effectivement fière allure. Laids à faire peur à des parents déjà ravagés par l'inceste. Des parents qui auraient déjà bercé le bébé du **Monstre est Vivant** ? «*Là, vous touchez un point sensible ! Je suis conscient que les mutants d'**Hemoglobin** ressemblent au nourrisson conçu par Rick Baker en 1974. J'ai modifié les premières maquettes des monstres au maximum dans le but d'éviter la comparaison*». Pas grave après tout. Surtout que Peter Svatek et Adrien Morot trouvent une parade idéale pour éviter que les cinq monstres principaux ne donnent l'impression que des figurants se sont glissés dans des combinaisons de latex aussi rembourrées que le bonhomme Michelin. «*Déjà, les costumes sont truffés d'appareillages animatroniques. Ensuite, ce ne sont pas des comédiens ordinaires que vous avez à l'intérieur. Ce sont des amputés de guerre, des accidentés de la route... Nous les avons, par exemple, recrutés par l'intermédiaire d'associations de joueurs de basket en chaise roulante. Des engagements d'autant plus délicats qu'ils n'avaient rien de comédiens ou de cascadeurs. Ils n'étaient pas du tout habitués à la chaleur étouf-*



Eva Van Daan : l'incestueuse par qui le malheur arrive...

fante des combinaisons. D'ailleurs, après le tournage de la séquence du phare, l'un d'eux a bien failli abandonner», souligne un Peter Svatek coutumier du fait car réalisateur, dans les années 80, d'un spot publicitaire TV intégrant des infirmes. «*J'étais préparé à cette expérience autant que Peter dans la mesure où, juste avant **Hemoglobin**, j'ai travaillé avec des culs-de-jatte et des manchots pour une séquence d'attentat destinée à **Jackals** avec Ben Kingsley et Aidan Quinn*» ajoute Adrian Morot. Des créatures dégénérées, souterraines et rampantes, anthropophages, se remplissant la panse de cadavres humains... Un vrai menu de film gore ! «*Non, **Hemoglobin** n'est pas à 100 % horrifique. Il se réclame ouvertement de l'école gothique, d'un cinéma plus porté sur la création d'ambiance que sur les effets spéciaux*». Reste que, quelques semaines après la fin des prises de vues, le premier bout-à-bout et les rushes trahissent une légère carence en matière... d'hémoglobine justement ! «*Les créatures demeuraient dans la pénombre, certains effets sanglants ne se voyaient guère... Comme le film manquait quelque peu d'impact, les producteurs ont demandé à ce que nous retournions quelques plans*» révèle Adrien Morot contraint et forcé de s'y remettre, d'arracher les reliques des enfants Van Daam des placards de son atelier. Pas pour leur apprendre à marcher car, des jambes, ils n'en ont pas !

Marc TOULLEC

preview

DARK CITY

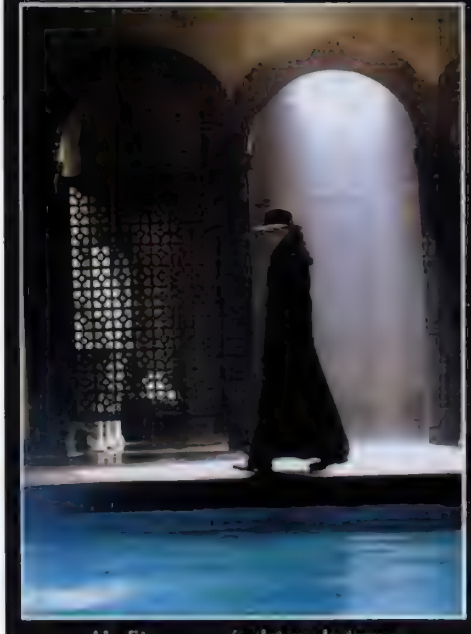
Silencieux depuis la sortie de THE CROW, Alex Proyas donne enfin signe de vie. En Australie, il vient de donner la touche finale à DARK CITY, un film noir dans tous les sens du terme, à faire passer la ville de SEVEN pour une station balnéaire...

Depuis **The Crow**, Alex Proyas s'est fait rare, très discret. Il n'aime guère faire parler de lui, ce génie du baroque décadent, surtout lorsqu'il s'agit de remuer le souvenir de la mort accidentelle de Brandon Lee. Gros succès imprévisible, **The Crow** le place en tête de liste des studios en quête de talents à presser comme des citrons. Alex Proyas ne répond pas à leurs incessantes courbettes, à leurs suspectes promesses. A une exception près, Steven Spielberg qui voit en lui le réalisateur idéal de **Casper**, l'homme de la situation. Et ce qui devait arriver arrivera. Alex Proyas et Steven Spielberg ne parlent pas du même film. Le producteur aspire à un spectacle familial tandis le cinéaste décèle surtout dans cette histoire d'outre-tombe la volonté d'un petit garçon prématurément décédé de goûter à la vie. Trop macabre au goût du patron d'*Amblin Entertainment*.

Déboulé de **Casper**, Alex Proyas se consacre à un projet personnel, une entreprise qu'il entend mener en toute indépendance, sans producteur qui lui dicte sa volonté. **Dark City**, qu'il tourne en Australie, son pays natal, pour des raisons pratiques, économiques. Et pour se planquer le plus loin possible d'Hollywood, pour que les fameux «executifs» lui fichent une paix royale, n'aillent pas quotidiennement lui reprocher le caractère trop crépusculaire de son film. Trop film noir. Parce que, justement, **Dark City** porte bien son titre. On y baigne dans l'ambiance lugubre des enquêtes de Sam Spade ou de Philip Marlowe. Dans une atmosphère rétro de vieux polars tortueux. Des effluves d'une autre époque dans lesquelles se déroule une histoire écrite non seulement par Proyas lui-même, mais aussi par David Goyer, son acolyte sur **The Crow**, et un certain Lem Dobbs en faction sur le **Kafka** de Steven Soderbergh. Elle commence très simplement. John Murdoch (Rufus Sewell) se réveille seul dans un étrange hôtel pour s'apercevoir immédiatement qu'il porte le chapeau dans une affaire de sanglants assassinats. La mémoire lui faisant défaut, impossible de prétendre à l'innocence. Ou même à une culpabilité entretenue par des visions fugaces. John Murdoch croit perdre les pédales. Amnésique, il ignore jusqu'à son identité. Et ce ne sont pas les fantomatiques Etrangers au visage si blanc si lisse, qui le renseigneront. Ceux-ci, maîtres des bas-fonds d'une cité en permanence plongée dans les ténèbres, possèdent la capacité d'arrêter le cours du temps, d'altérer imperceptiblement et la ville et ses habitants. Un processus du nom de «Tuning». John Murdoch leur résiste, refuse que ces spectres silencieux, armés de singuliers couteaux, contrôlent son esprit. Il est apparemment le seul. Il doit donc mourir. Aidé par l'insondable Docteur Schreber, il recolle les morceaux du puzzle de sa mémoire, remonte jusqu'à son enfance, prend conscience de sa passion pour la glamoureuse Emma (Jennifer Connelly)... Et, à tâtons, approche de la clef de l'énigme des meurtres sauvages pour lesquels il est recherché...

Un scope sculptant la nuit, des interprètes de classe (William Hurt, Kiefer Sutherland et Richard O'Brien, le créateur du «Rocky Horror Picture Show»), une esthétique envoûtante, la silhouette glaçante des Etrangers... Les quelques minutes de **Dark City** déjà visionnées présagent le trip intégral. Le probable chef-d'œuvre.

John Murdoch (Rufus Sewell), un amnésique suspecté des pires crimes



Un Etranger : régulateur du temps et menace permanente !

Marc TOULLEC

preview

MARS ATTA

Donald Kessler (Pierce Brosnan) : même en pleine débâcle, il croit encore à ses théories pacifistes !

Quand le cinéaste de PEE-WEE, BEETLEJUICE et de BATMAN LE DÉFI couvre une invasion extraterrestre, il faut s'attendre à tout. A des effets spéciaux stupéfiants, à un casting de prestige, à des politiciens et des militaires réduits à l'état de squelettes, à un James Bond œuvrant bêtement en faveur de la paix entre les planètes, au chanteur Tom Jones dans son propre rôle...

On connaissait déjà les films inspirés de romans, de bandes dessinées, de jeux vidéo, de chansons même, de faits divers ou de rien du tout. **Mars Attacks !**, grande première, s'inspire de vignettes très célèbres aux Etats-Unis au début des années 60. Tous les petits Américains les collectionnent, les échangent en cour de récréation... Une véritable institution nationale. Elles racontent, ces vignettes, une guerre des mondes totalement débridée, plus dingue que la plus folle des bandes dessinées. Des martiens hideux, le cerveau énorme sous une cloche de verre, colonisent le plancher des vaches. Pas de quartier : les humains, ils les passent au rayon laser pour toute forme de diplomatie, de dialogue. Un sujet pareil, et surtout un coup de crayon aussi désopilant qu'inventif, c'est du pain béni pour Tim Burton. Surtout à l'époque où les extraterrestres ont le vent en poupe à Hollywood. Mais le but de l'auteur de **Beetlejuice** et d'**Edward aux Mains d'Argent** n'est pas de faire du Roland Emmerich, de l'**Independence Day**. Son objectif : pasticher les films de science-fiction, d'invasion des années 50, ces nanars où des aliens mous du bulbe débarquent sur Terre pour se faire botter le cul. *Warner Bros* investit 70 millions de dollars dans cette parodie, cet Everest du burlesque surréaliste, du cartoon live. Un cartoon qui se targue tout de même d'un casting digne de celui du **Jour le plus Long**.

«*Au départ, nous avons essuyé de nombreux refus. Finalement, c'est Jack Nicholson qui a sauvé le projet. Sa signature a marqué l'arrivée de nombreuses stars et comédiens connus*» se souvient le scénariste Jonathan Gems, officieusement secondé sur la couverture de l'invasion par Scott Alexander et Larry Karaszewski, les complices d'**Ed Wood**. «*Evidemment, nous prenons des risques à mettre en scène 22 personnages principaux. Mais c'est le genre qui le demande. Jusqu'à présent, tous les films d'invasion que j'ai vus m'ont déçu justement parce qu'un seul héros parvenait à repousser l'ennemi. N'importe quoi ! Lorsque la Terre subit une telle attaque, c'est l'affaire de tout le monde*». Voilà qui justifie l'une des distributions les plus fournies jamais rassemblée à Hollywood. Jack Nicholson en tête de générique dans le double rôle du dubitatif Président des Etats-Unis James Dale et d'un citoyen du Nevada Art Land, prêt à parer aux besoins domestiques des martiens. Glenn Close incarne la First Lady, Marsha Dale. Pierce Brosnan interprète le professeur Donald Kessler, «*un monsieur-je-sais-tout qui prétend que les aliens sont d'adorables créatures, bourrées de bonnes intentions, que leur arrivée marque une nouvelle Renaissance pour l'espèce humaine. Selon lui, les hommes sont les seuls agresseurs*». Le dernier 007 soutient vaillamment un personnage qui se trompe sur toute la ligne. Le Général Decker (Rod Steiger) milite quant à lui en faveur de la guerre ouverte contre les étrangers. «George Bush n'aurait jamais accepté une politique pacifique à l'encontre des martiens» dit-il, tandis qu'un autre général, Casey (Paul Winfield), milite en faveur de la paix. Annette Bening (qui aurait été Catwoman si elle n'avait pas attendu un bébé) prête sa silhouette à Barbara Snyder, épouse d'Art Land, ex-alcoolique qui mène une vie d'abstinence tandis que son mari la cocufie allégrement. Sarah Jessica Parker joue Nathalie West, journaliste mode *MTV* avide de scoop et qui finit par monter dans la soucoupe volante au bras de Donald Kessler. Martin Short personnifie Jerry Ross, attaché de presse de la Maison Blanche, amoureux d'une sculpturale martienne (Lisa Marie, madame Tim Burton et Vampira dans **Ed Wood**). Il y a encore Nathalie Portman (fille du Président), Jim Brown (un ancien boxeur), Pam Grier (sa femme), Danny De Vito (un joueur), Tom Jones (lui-même), Michael J. Fox (le journaliste Jason Stone en compétition avec Nathalie West)... De la folie.

CKS !

«*Mais les vraies vedettes de* ***Mars Attacks !****, ce sont évidemment les martiens*» annonce Tim Burton, un peu chagriné que ceux-ci sortent des ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*. Lui, il aurait aimé des effets spéciaux à l'ancienne, de l'animation image par image. Trop long, trop cher lui répondent les patrons de *Warner*. Tim Burton s'incline. Il n'a pas à le regretter. Non seulement les envahisseurs ressemblent comme des jumeaux à ceux des vignettes, mais, de plus, leur présence vole la vedette à toutes les autres stars. Toutes y compris Jack Nicholson dans un numéro à la **Docteur Folamour**. Faut tout de même assister au «discours» surprenant d'un martien. Il jette le micro que lui tend son hôte, sort son pistolet à neutron et réduit à l'état de squelette la quasi-intégralité de l'assistance ! «*La violence de* ***Mars Attacks !****, c'est une violence de bande dessinée. Il existe plusieurs types de violence à l'écran. Entre toutes, celle du dessin animé Bip-Bip constitue la plus extrême. Mais elle n'est absolument pas sérieuse ! Nous l'avons adoptée, ce qui n'a pas fait plaisir à tous les responsables de* Warner Bros. *Ils s'inquiétaient un peu car nous tournions au lendemain de la très véhémente allocution de Bob Dole contre la violence à Hollywood*» termine Jonathan Gems. Faut-il déceler dans l'extermination des politiciens américains un sardonique clin d'œil à l'avertissement de l'ex-candidat républicain ? Certainement et ce n'est probablement pas le moindre des mérites de **Mars Attacks !**

Marc TOULLEC

preview

MEN IN BLACK

Le saviez-vous ? Depuis le début des sixties, les aliens visitent très discrètement la Terre. Quelques-uns y ont d'ailleurs élu domicile ! A situation spéciale, force spéciale. A savoir les Men in Black, chargés des délicates affaires extraterrestres...

Le fâcheux **Independence Day** ouvre le bal. Suivent **Mars Attacks !**, **Contact**, **Sphere**, **Starship Troopers**... Et **Men in Black**. Inspiré d'une bande dessinée culte, produit par Steven Spielberg et mis en scène par Barry Sonnenfeld (**La Famille Addams**, **Get Shorty**), **Men in Black** part d'une situation originale. Il existe sur Terre un centre d'immigration où, depuis une trentaine d'années, les extraterrestres doivent obligatoirement se présenter. C'est la loi. Là, ils sont enregistrés, reçoivent une identité terrestre. Mais, comme les hommes, les aliens ne sont pas tous des anges. D'où la nécessité de créer une brigade spéciale, les Men in Black aux ordres d'un certain Zed (Rip Torn). Une escouade de super-flics dont Kay compte parmi les vétérans. Fringué comme s'il allait incarner un remake de Reservoir Dogs, Kay (Tommy Lee Jones) connaît tout des mœurs, des langues extraterrestres. Un expert qui recrute, lors d'une enquête de routine, un coriace flic new-yorkais, James Darrel Edward III, alias Jay (Will Smith). Aux duettistes d'empêcher que l'alien-terroriste Edgar (Vincent d'Onofrio), de la race insecte la plus vile de l'univers, n'assassine les ambassadeurs Aquillian et Baltien. S'il y parvenait, la guerre repartirait de plus belle entre les deux planètes. De plus, en plein centre du champ de bataille, la Terre risque fort de s'éparpiller en des milliards de particules à travers le cosmos. Du Docteur Laurel Weaver (Linda Fiorentino), spécialiste en autopsie des aliens, ils se font une solide alliée...

«*Men in Black est une comédie*», prévient d'emblée Barry Sonnenfeld, «*mais la comédie ne peut fonctionner que sur une base bien tangible. Le scénario présente des protagonistes qui discutent aimablement avec des interlocuteurs, ignorant complètement que ce sont des extraterrestres. Cela n'a rien à voir avec les situations habituelles. Je dirais donc que* ***Men in Black*** *est une comédie de science-fiction teintée d'aventure et d'action*». De l'action que le cinéaste promet originale. Pas question qu'elle se résume à une moto traversant une baie vitrée sur fond d'explosion. De l'action qu'il promet également moins sévère, moins dure que celle de la bande dessinée originelle. «*Elle est nettement plus sombre, plus dense que le film. Bien sûr, l'humour y tient une place importante, mais nous allons encore plus loin dans ce sens*». Et Barry Sonnenfeld de décrire cette scène où Tommy Lee Jones demande à l'extraterrestre interrogé de mettre ses mains sur la table, et de n'oublier aucun doigt... «*Autre différence notable avec la bande dessinée ; celle-ci se déroule un peu partout à travers les Etats-Unis, dans le Nevada, à Washington, Philly... Je crois que si les extraterrestres venaient sur Terre, ils s'installeraient à New York. Là, vous pouvez vous cacher tout en montrant qui vous êtes réellement ! Je suis convaincu d'avoir pris des taxis conduits par des aliens ! Ceci pour dire que j'ai adapté l'histoire originale à New York qui présente davantage de possibilités qu'ailleurs*». Sûr de lui Barry Sonnenfeld. Il y a de quoi. Non seulement il se repose sur un scénario frappadingue, un casting haut de gamme, mais également sur des maquillages signés Rick Baker, des effets spéciaux visuels portant la griffe *Industrial Light and Magic*. On ne saurait être mieux servi.

Marc TOULLEC

Jay (Will Smith) et Kay (Tommy Lee Jones) : des Men in Black armés contre l'alien terroriste Edgar !

MANGARAMA

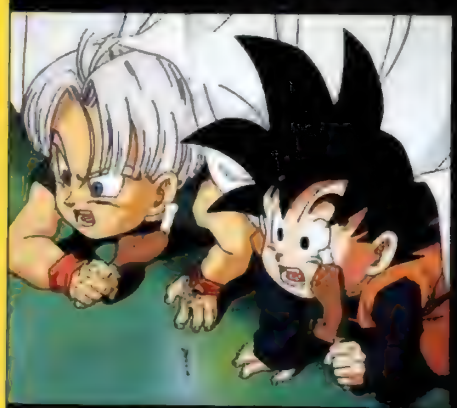
Par Marc TOULLEC

AB censure...
DRAGON BALL Z II

Ne faites confiance à personne... Alors que l'on était en droit d'attendre le nouveau film de **Dragon Ball** réalisé l'année dernière par la *Toei Animation* avec moult effets de synthèse et une animation au-dessus de la moyenne habituelle, *AB Production*, dans son infinie sagesse, sort de ses tiroirs deux OAV (**Le Retour de Broly** et **Bio-Broly**), leur donne les doux noms de **Rivaux Dangereux** et **Attaque Super Warrior** (!?) et vend le tout sous le titre pas moins prometteur de **Dragon Ball Z 2**.

Réalisés bien avant **Fusion** et **L'Attaque du Dragon** (les deux OAV sortis chez nous l'année dernière et baptisés **Dragon Ball Z** en salle), ces deux moyens métrages souffrent des maux inhérents aux animes produits à la chaîne par la *Toei* : animation minimaliste, traits grossiers et manque flagrant d'imagination de la part des scénaristes. Le premier opus (**Rivaux Dangereux**) voit le retour de Broly, guerrier millénaire supposé indestructible, que les cris de SanGoten (fils cadet de SanGoku) ont sorti de son si fragile sommeil. Pas content du tout, il passe l'épisode à essayer de se venger à grands coups de kamehameha et de baffes dans la gueule. On est scié par tant de rebondissements... Fort heureusement, les facéties de SanGoten et de Trunks, son meilleur ami, communiquent une joie infantile rappelant qu'Akira Toriyama est bien le papa de SanGoku et sa bande. Cela même si les ciseaux d'*AB Production* ont encore tranché dans le lard, censurant deux séquences pipi-caca chères à l'auteur de «Docteur Slump» : dans l'une, Trunks montre ses fesses à Broly pour détourner l'attention de SanGoten ; dans l'autre, Trunks, tenu à bout de bras par Broly au-dessus de sa tête, perd le contrôle de sa vessie. Quoi qu'il en soit, Broly finit atomisé par SanGoku (le père) descendu du ciel pour filer un coup de pouce à ses rejetons (SanGohan étant aussi de la partie, mais moins)...

Broly : le guerrier qui revait tous les 1.000 ans...



Trunks et SanGoten : les meilleurs amis du monde...

Trunks et SanGoten : super-guerriers tantis de super-pouvoirs...

Dans **Attaque Super Warrior**, l'originalité est une fois de plus de mise. Lord Jaguar, un milliardaire petit et gros, en vient à la Terre entière et décide de se prendre pour Richard Attenborough dans **Jurassic Park**. Il achète du sang que Broly a négligemment laissé traîner à sa mort, et s'empresse de cloner son ADN pour créer un guerrier encore plus puissant que Broly, pourtant déjà invulnérable et indestructible... Mais c'était sans compter sur la présence dans le labo de Goten et Trunks, qui font évidemment échouer l'expérience. Naît donc un monstre verdâtre et dégoulinant, proche parent de l'Incredible Melting Man du film du même nom. A partir de là fusent les kamehameha et les mandales, et tout se termine dans un happy-end général, laissant perplexe même le fan inconditionnel des super sayans.

Il est regrettable que Toriyama n'ait pas signé les scénarii de ces deux nouvelles aventures qui ne sont, ni plus ni moins, que de purs produits marketing destinés à rentabiliser un filon qui semble inépuisable, puisque cela fait bientôt 13 ans que la série existe. L'auteur lui-même semble s'être désintéressé de sa création, et les derniers mangas parus ont tout de la commande pour grossir les stocks de l'éditeur. D'ailleurs, depuis l'arrêt de la série (au numéro 42), Toriyama s'est exclu des projets mettant en scène ses héros. Ainsi, la nouvelle série télé qui a vu le jour au Japon au début de l'année (***Dragon Ball GT***) se fait sans son concours. On murmure pourtant qu'elle serait de qualité, ce dont nous pourrons très prochainement juger puisqu'*AB* a décidé de programmer les épisodes pour la fin de l'année.

Quant à **Dragon Ball Z 2**, il va permettre à tous les détracteurs du manga de s'en donner à cœur joie en montrant du doigt ces produits débilitants pour nos chérubins, venant du pays où l'on vend des excréments d'écolières en flacon. Pour nous, pauvres amateurs, les larmes sont amères en pensant aux 31 salles accordées au film lors de sa sortie contre 3 seulement pour **Le Tombeau des Lucioles**, un pur chef-d'œuvre !

Pascal GOUBEREAU

Japon, 1994. Réal.: Shigenasa Yamauchi (Rivaux Dangereux) et Yoshihiro Ueda (Attaque Super Warrior). Scén.: Takao Koyama d'après les personnages créés par Akira Toriyama. Prod.: Tan Takaiwa, Tsutomu Tomari et Tomio Aizai pour Toei Animation. Dur.: 1 h 40. Dist.: AB Films Distribution. Sorti en salles le 16 octobre 1996.

l'apocalypse selon Saint Toshio

UROTSUKIDOJI III, LE RETOUR DU DÉMON

Toshio Maeda ne pouvait en rester là, à sa bande dessinée, à une paire d'**Urotsukidoji**, à ces deux films destinés aux écrans de cinéma. Risqué d'en produire un troisième. Pourquoi pas, tout simplement, une série destinée au marché vidéo ? Les Japonais sont tellement friands de ces OAV. Et la vidéo, permissive, ne connaît aucune censure. C'est justement ce qu'il faut à ce troisième volet d'une saga furieuse, une absence totale de limite dans les excès. Animateurs et scénaristes s'en donnent à cœur joie, laissant libre cours à tous leurs fantasmes, y compris les plus déviants, en matière de fornication. Des phallus-pédoncules jaillissent de partout et explosent volontiers de l'intérieur quelques malheureuses prises à la hussarde. La caméra prend parfois position dans l'orifice, le gang-bang dans ce qu'il possède de plus bestial est de règle et le kama-sutra s'enrichit de quelques positions de contorsionniste. Des tableaux dantesques, ultra-vicelards et qui, paradoxalement, expriment parfois des sentiments poussés dans leurs derniers retranchements. César, par exemple, régnant sans partage sur le monde à partir de Tokyo, vingt ans après l'apocalypse de Nagumo, après que les Trois Mondes ont fondu en un seul. Inspiré du roi Hérode, de Benito Mussolini et du Baron Harknonnen de **Dune**, cet être maléfique vissé à un trône aérien voue un amour infini à sa fille Alecto. Alecto, un simulacre cybernétique de sa fille, androïde qu'il viole sauvagement. Une punition parce que la belle tombe amoureuse de Chuju, un être inférieur, mi-homme mi-animal touché par la grâce et le repenti. Captif de César, Chuju s'évade grâce à Alecto. Leur marché : il lui sert de guide dans la visite de l'autre monde en échange de ses faveurs. L'hybride, solidement membré, en profite dès que possible...

Il ne s'agit là que d'une modeste portion de l'intrigue d'**Urotsukidoji III**. Une intrigue foisonnante articulée autour de la naissance du Chojin des entrailles d'Akemi dans un temple d'Osaka. Une naissance du nouveau Messie que César et son lieutenant, Faust (sous l'identité duquel se cache le suppôt de Satan Munihausen), doivent faire avorter par tous les moyens, même par le feu nucléaire d'une dizaine de missiles sol-air. Contre la lumière, l'espoir d'une humanité nouvelle : Fabrille, à la fois concentré de mal sous forme de lave et hydre (copie conforme de Ghidorah, l'un des monstres du bestiaire Godzilla), Himi, le double négatif du Chojin, celui qui deviendra le Kyo-O. L'Antéchrist en quelque sorte. Et aussi une de ces créatures à facettes multiples que le manga affectionne tout particulièrement, une peu farouche qui allume Chuju avant de se métamorphoser en cyclopéenne mante religieuse... Interviennent aussi Amano, protecteur de l'humanité, le cyber-héros D-900, des légions d'esclaves révoltés à l'assaut du palais de César... Un scénario à s'y perdre parce que ses auteurs l'ont désiré ainsi, pour mieux associer le bien et le mal. Pour faire cette démonstration : même un être aussi décadent, aussi sanguinaire que César peut éprouver des sentiments humains. Que le Chojin porte en lui l'espoir d'un monde meilleur mais aussi la semence d'une nouvelle fin du monde. Une alternative au Saint Graal, à la mystique du Roi Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde.

Le Chojin abuse Megumi, absorbe ses pouvoirs. Un viol tant psychique que physique.

Urotsukidoji III, manga animé à dimension philosophique ? Certainement, en dépit des formes peu avenantes du discours. Déferlement d'orgies, de tripailles, de destructions à grande échelle, d'empoignades saignantes... On nage en d'autres eaux, plus tumultueuses, que le paisible débat universitaire, théologique, sur le sens de la vie. D'évidentes réminiscences bibliques, la merveilleuse utilisation de «La symphonie du nouveau monde» de Dvorak contribuent également à la richesse thématique de cette œuvre qu'on ne saurait réduire à une fresque barbare, à l'action d'une forêt de sexes tentaculaires en rut. La saga **Urotsukidoji** ne s'arrête pas à ce **Retour du Démon** puisque Toshio Maeda la prolonge, deux ans plus tard, d'**Urotsukidoji IV** en trois volumes de 40 minutes chacun.

***Urotsukidoji III : Return of the Overfiend 1-4**, épisodes **The Birth of the True Chojin/La Renaissance du Démon, The Secret of Caesar's Palace/Le Palais de César, The Fall of Caesar's Palace/La Chute du Palais de César, Passage into the Unknown/Passage vers l'Inconnu**. Japon. 1993. Réal.: Hideki Takayama. Scén.: Noboru Aikawa, Hideki Takayama & Genzo Sasakusa d'après la bande dessinée de Toshio Maeda. Character design : Rikizo Sekimae & Shiro Kazami. Monster design : Sumito Ioi. Dir. Phot.: Yoshiaki Yasuhara. Mus.: Masamichi Amano. Prod.: Yasuhito Yamaki pour Toshio Maeda/West Cape Corp. Dur. : 50 mn X 4 K7. Dist.: Eva/Animé Virtual. Actuellement disponible à la vente en version française.*

les dessous des warriors

BURN-UP W

Des jambes kilométriques, des seins gonflés comme des pastèques, des minois charmants... Voilà les quatre membres des Warriors, commando de charme que les autorités n'appellent qu'en dernier recours. Ce sont Rio (une coquine), Maya (qui tire avant de parlementer), Yuji et Lillica. Elles qui n'arrêtent pas de gémir sur la modicité de leur solde se sont fait une spécialité de l'arrestation des criminels endurcis. Ceux qu'elles rencontrent dans **Le Grand Saut** sont d'un calibre loufoque. Ravisseurs de plusieurs chefs d'Etat réunis pour une conférence de la paix à Tokyo, les quatre lascars expriment des revendications totalement farfelues liées au base-ball, à l'intitulé d'un jeu vidéo... Ils servent en fait de façade aux agissements plus substantiels du Syndicat du Crime dont l'émissaire présente une nouvelle drogue virtuelle aux grands de ce monde. Au moment donné, ceux-ci s'en souviendront pour aider à sa commercialisation. Cette affaire n'est pas encore classée que les Warriors se chargent de retrouver Maria, cyberstar dont le programme disparaît dans les mains du même Syndicat du Crime. Maria, désireuse de découvrir le monde réel, fausse compagnie à son opérateur. Pour se donner la valeur d'une personne de chair et d'os, elle exige une rançon pour son propre kidnapping...

Manifestement, ce qui intéresse le réalisateur Hiroshi Negishi (**Judge**) ne s'élève jamais plus haut que la petite culotte ou le corsage. Les cadrages suggestifs, savants et affriolants, il les multiplie, surtout au cœur de l'action, car les Warriors portent la jupe courte et l'étage supérieur largement échancré. Un peu de cybernétique, un androïde de combat usant de belles griffes d'acier et un robot géant façon **Patlabor** interviennent entre deux prises de vues gentiment cochonnes, destinées à émoustiller les adolescents auxquels **Burn-Up W** s'adressent en priorité. L'érotisme du manga animé est effectivement un piment très couru au Japon, pays où l'on commercialise les dessous déjà portés. Hiroshi Negishi s'empresse de le rapporter dans une scène où Rio essaie de négocier ses dettes auprès de son supérieur. L'animation de ce produit typiquement vidéo se classe dans l'acceptable moyenne industrielle du genre, sans plus.

*Maya, la flingueuse sexy de **Burn-Up W**.*

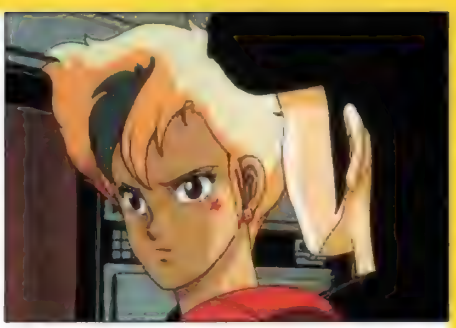
Japon. 1995. Réal.: Hiroshi Negishi. Scén.: Katsuhiko Chiba & Sumio Uetake d'après la bande-dessinée de Yasunori Ide & Jun Kanzaki. Character design & animation : Toshinari Yamashito. Mecha-design : Tetsumi Minegishi Mus.: Hiruyoki Namba Prod.: AIC. Dist.: Chinkel Productions/AD Vision. Dur.: 50 mn. Actuellement disponible à la vente en version française.

contre toutes les guerres

GALL FORCE 2 : DESTRUCTION

La suite directe de **Gall Force : Eternal Story**. La guerre entre Solnoïdes et Planoïdes continue de faire rage dans le cosmos. Une guerre stérile qui menace d'anéantir les deux civilisations, surtout que les canons stellaires détruisent totalement leur planète natale. Aujourd'hui, le champ de bataille se déplace dangereusement vers le neuvième système solaire. Dans la ligne de mire des belligérants : la Terre où une vie hybride, combinaison des deux races, s'installe. Mais les deux commandements, ignorant tout de la naissance de cette espèce nouvelle, ordonnent à leur flotte de se lancer dans une ultime bataille des étoiles. L'équipage féminin du Lorelei, à 80 % constitué d'androïdes, n'accepte que difficilement les ordres et met sa farouche détermination au service de la sauvegarde de la Terre. A son bord, entre Shildy et Spea, survient Lufy, survivante du Starleaf, le vaisseau vedette de Gall Force : Eternal Story. Lufy, une pilote de chasse surdouée qui dérive longtemps dans l'espace à l'intérieur de la carcasse de son robot. Réticente d'abord, elle se range auprès des autres guerrières afin d'éviter que la Terre ne connaisse le triste sort de la lune...

Des extraterrestres à la **Star Trek**, des planètes-forteresses façon Etoile Noire de **La Guerre des Etoiles**, des machines de combat à la James Cameron, quelques traces de Moebius... Les auteurs de **Gall Force 2** connaissent leurs classiques et en étalent la preuve. Doués pour la récupération, ils assemblent les influences US dans un ensemble cohérent, donnant tout de même aux vaisseaux planoïdes un look original, baroque, proche des délires de Philippe Druillet. Mais l'intérêt de cette séquelle réside principalement dans la formulation de son message pacifique. Dans une guerre, il n'y a ni vainqueur ni vaincu. Surtout dans le cas de Solnoïdes et Planoïdes acharnés à anéantir les planètes où ils pourraient s'abriter. Paranoïaques, les états majors voient partout des forteresses d'acier sous maquillage anodin. Un sentiment qui justifie l'emploi d'un canon stellaire lui aussi emprunté à **La Guerre des Etoiles**.



Lufy : nouvelle à bord du Lorelei.

Japon. 1986. Réal.: Katsuhito Akiyama. Scén. & histoire originale : Hideki Kakinuma. Character design.: Kenichi Sonoda. Mecha design : Mikitoshi Yamane Animation : Nobuyuki Kitajima & Murifumi Naka Mus.: Ichezo Seo Prod.: Eiji Kishi & Yutaka Takahashi pour Artmic/AIC Dist.: Tonkam Vidéo. Dur.: 50 mn. Disponible à la vente dès le 20 novembre en version originale sous-titrée.

vices et délices d'un ananas rose

IMMA YOJO 1 & 2 & STAINLESS NIGHT

Au Japon, il existe un type de manga pour chaque tranche d'âge, pour chaque catégorie professionnelle, pour tous les goûts. Autant les ménagères que les adolescentes en fleur ont leur bande dessinée, et très souvent leur dérivé animé. Que donner en pâture aux employés de bureau atteints de surmenage ? Du cul voyeuriste, fortement teinté de gore et d'anticipation. La firme *Pink Pineapple* (traduction : ananas rose !) pourvoie à la demande, se faisant même une spécialité des programmes pour adultes vicelards, post-ados en émoi adeptes du culte de la petite culotte et peu regardants sur la qualité de la marchandise. Du studio sortent ainsi **Dragon Pink**, **New Angel** et autre **Magical Twilight**. Ses dessinateurs, parmi les moins talentueux du marché, en donnent plus, quitte à se vautrer dans le mauvais goût, les excès et la bêtise. Exemple : **Imma Yojo**, un OAV au carrefour de la science-fiction cyberpunk et de la démonologie tentaculaire façon **Urotsukidoji**.

Située dans une société future, **Imma Yojo** prend pour héroïne Maia, nouvelle en ville. Victime d'un viol en règle commis par une bande de punks, elle intègre la Tour de la Luxure de Massous, une créature cybernétique dont les appendices génitaux se montrent à ce point actifs que ses pensionnaires doivent se mettre à une dizaine pour le satisfaire. Même son majordome-souteneur, le distingué Aranda, se prête à ses désirs. Et pour cause : de ses sécrétions, il extrait une drogue très rentable. Kaos, l'homme par qui Maia croupit dans ce bordel, découvre le pot aux roses. La situation dégénère d'autant plus que Massous, Aranda et Kaos portent un très vif intérêt aux faveurs de Maia devenue en peu de temps une grande experte en sexe...
D'une rare complaisance dans la pornographie, d'une misogynie sans borne, **Imma Yojo 1** n'atteint pourtant pas le niveau des autres sous-**Urotsukidoji** que sont **Twin Dolls** et **Ange des Ténèbres**. Il serait plus proche du regrettable **Fobia**. Visiblement peu concernés par la qualité de l'animation, statique, du trait, grossier, ses responsables n'ont pour objectif que d'enfiler les scènes hard, pénétrations multiples par tous les orifices, cum shots et cie. Outrageusement machiste, **Imma Yojo** se plaît à avilir la femme qui, guère consentante au début, trouve rapidement matière à prendre son pied, puis en redemande. Quant aux dialogues, d'une vulgarité sidérante, ils indisposeraient les plus salaces queutards du hard live...

Imma Yojo : Maïa livrée aux fresques de Massous...

Stainless Night : quand fièvre et profession s'aiment tendrement...

Imma Yojo 2, sous-titré **Maya**, se hisse à un niveau légèrement supérieur. Dans une cité à la **Blade Runner**, le Professeur Ichiro fignole de pulpeuses androïdes destinées à alimenter le marché de la prostitution tenu par la Mafia. Avec Maya, il pense avoir atteint la perfection, une femme plus vraie que nature. A la campagne, il file le parfait amour, teint le mariage et batifole au coin du feu. Mais les hommes de main de la pègre viennent interrompre l'idylle. Ils effacent la mémoire du robot, l'enlèvent pour la livrer à leur clientèle insatiable. Un vieux milliardaire en représentant de cette machine à baiser. Au septième ciel, celui-ci meurt d'un infarctus lors d'une séance de triolisme particulièrement corsée... Au fil des passes, la mémoire finit par revenir à Maya, toujours amoureuse de son papa désespéré.
Pour être corsé, **Imma Yojo 2** l'est. Aussi hard qu'un porno live, bourré de détails morphologiques fort salaces et, paradoxalement, aussi gnangnan qu'un épisode d'*Heidi* lorsque flirtent Ichiro et Maya.

Comparé aux **Imma Yojo**, **Stainless Night** ressemble à une bluette. Faut dire que le public visé par les commerciaux de *Pink Pineapple* réclame une plus grande délicatesse puisqu'il s'agit des lesbiennes. Logique donc que l'étudiante timorée Sayako cède illico aux avances de sa maîtresse Misuzu. Parties se documenter dans un centre de recherches universitaire, elles recueillent un androïde-femme abandonnée dans la forêt. Modèle unique vieillie de dix ans, livrée à elle-même après la disparition de son concepteur, Linea tombe amoureuse de Sayako qu'elle ne tarde pas à honorer. Quelle surprise pour l'étudiante de découvrir, en pleine étreinte, que sa compagne possède l'équipement masculin nécessaire à la procréation. Pendant ce temps, depuis la forêt toute proche, une mystérieuse inconnue épie leurs faits et gestes...
Les auteurs de **Stainless Night** ont au moins le mérite de soigner le produit. Même si tout se pose ici en prétexte à de langoureux ébats saphiques, le réalisateur multiplie les cadrages malins, s'attache à une multitude de détails qui confèrent une véritable authenticité aux séquences entre ces dames. Des moments parfois assez excitants, même si Sayako, Misuzu et Linea ne se distinguent guère, par leur apparence, de Lady Oscar, Heidi et autres gamines aux grands yeux innocents du manga animé.

Imma Yojo. Japon. 1994. Réal.: Masaki Ishiin. Scén.: Makino Kayoe. Dir. phot.: Yanagida Hisajiro. Character Design : Iwakura Kazue. Prod.: Kusaka Zhro pour Pink Pineapple. Dist.: Katsumi Vidéo. Dur.: 45 mn. Actuellement disponible à la vente en version française.

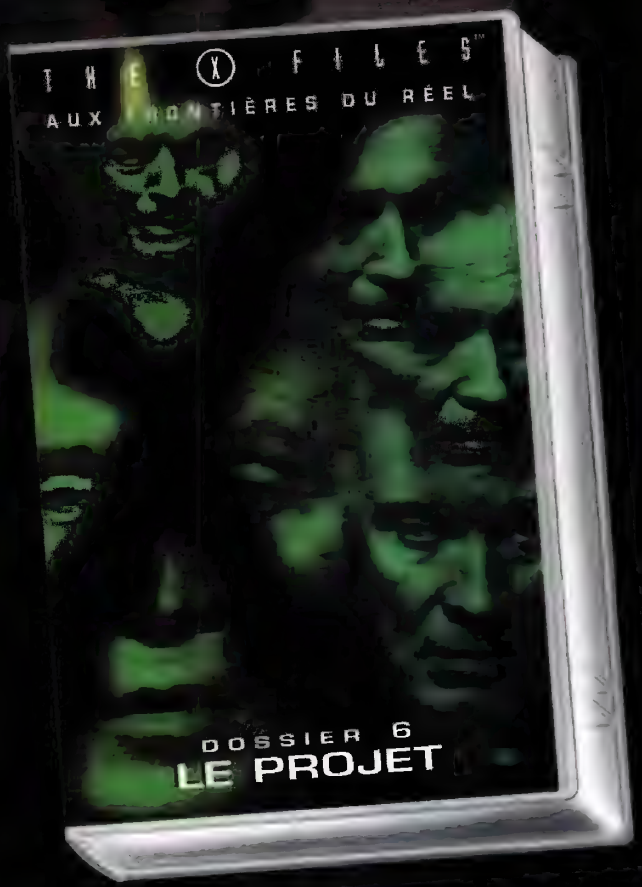
Imma Yojo 2 – Maya. Japon. 1994. Réal.: Hanmiya Shigeru. Scén.: Tomoi Taiyo. Animation : Arashi Kotaro. Makino Yukiko & Haramaki. Character design : Ikeda Yuji. Prod.: Omiya Satoru. Dist.: Katsumi Vidéo. Dur.: 45 mn. Actuellement disponible à la vente.

Stainless Night. Japon. 1995. Réal.: Amaki. Character design : Otonashi Llamosuke. Prod.: Okuno pour Kaz Amagi/Fujimi Shuppan & Pink Pineapple. Dist.: Katsumi Vidéo. Dur.: 30 mn. Actuellement disponible à la vente en version française.

L'événement vidéo :

DOSSIER 6
LE PROJET

LA FIN ENCORE JAMAIS DIFFUSÉE EN TV*
DU PLUS EFFRAYANT DES X-FILES !



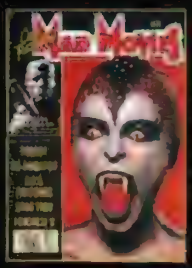
Mulder et Scully découvrent la preuve d'une vérité effrayante :
l'ensemble de la race humaine est catalogué afin de mener
à bien une opération connue seulement sous le nom de "Projet"...

"LE PROJET" EN VENTE EN VIDÉO DANS TOUTES LES GRANDES SURFACES, MAGASINS SPÉCIALISÉS ET VIDÉOCLUBS.

*inclus le dernier épisode de la 3ème saison et le 1er épisode de la 4ème saison : diffusion attendue sur M6 pour septembre 1997

THE X FILES™

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

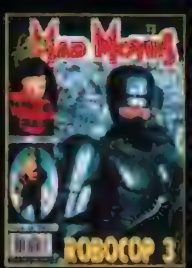


MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 L Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Totsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ere saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 X-Files 3e saison, «Nos 100 meilleurs films Fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 X-Files (dossier + poster) , Crash, Barbwire, previews

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1988
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, The Rock, Twister, Fargo



ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants fous, Envahisseurs, Yétis, Cousins Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Broché de luxe couverture cartonnée 240 F (port compris)

Egalement disponible, la réédition du premier tome :

LE CRAIGNOS MONSTERS 240 F (port compris)

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 35 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

VIDEO ET DEBATS

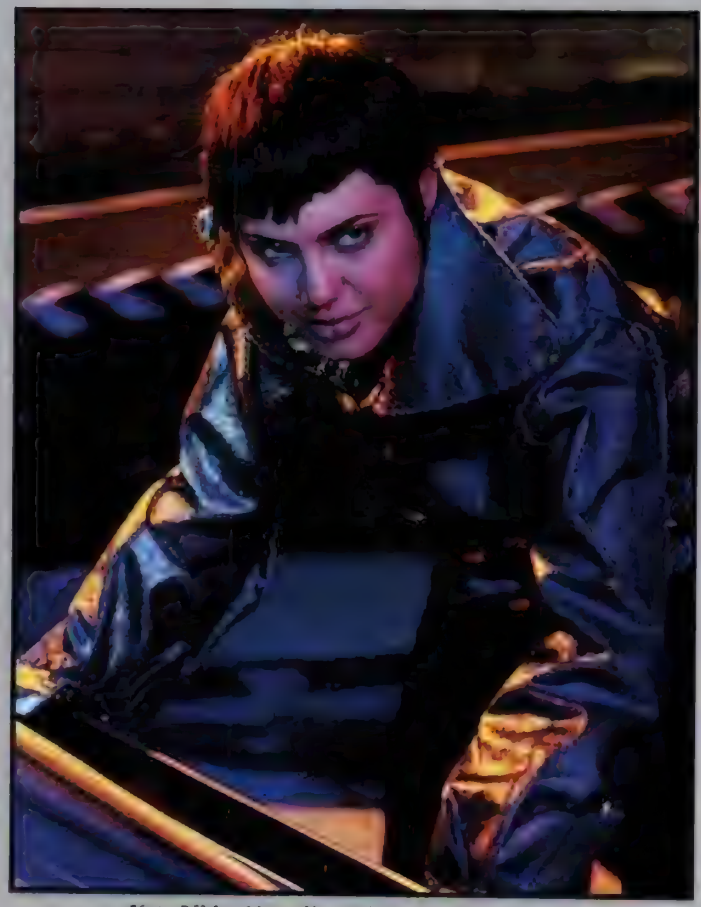
par Marc TOULLEC

Le fantastique, la science fiction et l'imaginaire sous toutes ses formes envahissent les vidéo-clubs. Amateurs de nanars, PHŒNIX et FINAL EQUINOX vont étancher votre soif. De l'érotisme ? Il y en a dans la chaude POSSÉDÉE. De la baston ? Gary Daniels, teint en brun, l'assume de manière violente et taciturne dans NORTH STAR. Dans le genre, LE POUVOIR DE VAINCRE envoie quelques coups de tatane mais ne lève pas trop haut la jambe. Des ordinateurs et du piratage informatique ? La fille de Jon Voight joue les HACKERS dans un thriller aux frontières de la science-fiction... Les reptiles post-JURASSIC PARK, ils grouillent dans LES DINOSAURES ENCHANTÉS AU GOLF (oui, vous avez bien lu), dans ESPÈCE MUTANTE (plus portés sur la fermeture brutale de leurs mâchoires que sur les clubs ceux-ci). Un virus extraterrestre ? En voici un, vicieux, dans un CONTAGION 2009 sans le sou. Le meilleur du bimestre : sept cassettes pour fêter le retour d'un Spider-Man en grande forme sur sa toile et trois heures pour adapter le plus fidèlement possible le roman de Jonathan Swift, «Les Aventures de Gulliver» dans un téléfilm mémorable...

HACKERS, LES PIRATES DU CYBERSPACE

La science-fiction au quotidien. Version années 90 de **WarGames**, **Hackers** traite de pirates informatiques. «Hackers», un terme qui désigne ces petits génies du clavier, pénétrant par pure sportivité les réseaux les plus protégés de la planète, ceux du Ministère de la Défense, des banques, de la police... Une nouvelle forme de criminalité que traque désormais un service spécial du FBI. Dale Murphy figure dans son fichier. A 18 ans, il s'est racheté une conduite mais son passé de «hacker» le catalogue. A 12 ans, sous le nom de passe de Zéro Cool, il lance simultanément un virus dans 1507 réseaux. Un bel exploit technique qui vaut à ses parents une lourde condamnation pécuniaire. Interdit d'ordinateur et de téléphone cellulaire jusqu'à sa majorité, Dale intègre un nouveau bahut où pullulent les hackers. Des têtes brûlées qui rivalisent d'ingéniosité pour se lancer des défis. Ils répondent aux noms de Cereal Killer, Lord Nikon, Phantom Phreak, Acid Burn... Le plus impétueux d'entre eux viole la barrière informatique de la société EMC et copie le disque dur sur une disquette ordinaire. Réaction immédiate de l'agent Gill du FBI, ennemi juré des hackers. Mais autant les fédéraux que les pirates ignorent tout du contenu véritable de la disquette, preuve que la femme d'affaires Margo Wallace et son complice, «La Peste», détournent de grosses sommes en picorant des centimes sur des millions de transactions. Sous couvert du virus «De Vinci» qui pourrait provoquer le naufrage de cinq supertankers, «La Peste» et sa maîtresse font passer l'ex-Zéro Cool, la farouche Kate Libby et leurs amis pour de dangereux malfrats...

Son **Hackers**, le Britannique Iain Softley (**Backbeat**, l'histoire officieuse du cinquième Beatles) le perçoit comme un western moderne, à la pointure de l'an 2000, un film de «cow-boy» où le computer aurait remplacé les antiques colts,



Kate Libby (Angelina Jolie), alias Acid Burn : pirate de charme du cyberspace.

où la techno, la dance auraient viré harmonica et banjo. «*C'est vrai que la situation mise en scène dans* ***Hackers*** *ressemble par de nombreux aspects à ce qui pouvait se dérouler au Far West. Les réseaux informatiques, Internet, constituent un moyen de se faire fortune pour les uns et un espace de liberté extraordinaire pour les autres. Les lois y demeurent encore floues, incertaines, car cet univers évolue à une telle vitesse qu'il devient extrêmement difficile de le cerner, de le gérer. A l'instar du Vieil Ouest, tout s'y trouve en pleine expansion*». Idéal pour les renégats, les révoltés, les sales gosses qui rentrent là où c'est interdit uniquement parce que c'est interdit. Des sales gosses qui utilisent, dans **Hackers**, l'ordinateur pour empoisonner la vie de l'agent du FBI qui les harcèle. Une source d'humour, de suspense autrement plus efficace que le message grabataire de **Traque sur Internet**, film passéiste militant pour un retour au boulier. Pas le cas de **Hackers** dont les logiciels, les réseaux informatiques et Internet font partie du paysage naturel. «***Hackers*** *n'est pas vraiment un film de science-fiction ; il montre d'abord le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. L'une des idées principales du script le dit explicitement : la révolution multimédia ne se passe pas en ce moment. Elle s'est déjà passée*» affirme le scénariste Rafael Moreu pas content du tout qu'on l'assimile à un disciple de William Gibson, pape du mouvement cyberpunk. «***Hackers*** *marque la naissance d'un genre. Avant que les routes ne soient construites, avant que les voitures existent, vous ne pouviez avoir de road-movie*». Maintenant que les réseaux de communication s'étendent à toute la planète, y compris dans les contrées les plus reculées, le «computer-movie» peut prendre son envol. Envol peu acclamé aux Etats-Unis où **Hackers** n'a pas rencontré un public à priori plus réceptif aux peurs très Big Brother de **Traque sur Internet**. Une injustice d'autant plus frappante que le film de Iain Softley colle étroitement à son époque, sans effet de mode superflu. Sans complaisance graphique dans la description du cyberspace et même avec un certain goût plastique lorsque les pirates s'introduisent dans la poubelle d'EMC. Autre atout plastique de **Hackers** : la présence de la très féline Angelina Jolie, fille de Jon Voight, dont le regard fixé à l'écran de l'ordinateur vaut bien des œillades incendiaires.

Hackers. USA. 1994. Réal.: Iain Softley. Int.: Johnny Lee Miller, Angelina Jolie, Fisher Stevens, Lorraine Bracco, Alberta Watson... Dist.: MGM/UA Home Vidéo. Sortie à la location mi-novembre (format original cinéma recadré plein écran).

L'actualité vidéo exceptionnellement abondante nous contraint à reporter certaines chroniques dans le prochain numéro de *Mad Movies*. Ce sont les titres **Naked Souls** de Lyndon Chubbuck avec Pamela Anderson (chez *Caumont Columbia TriStar Home Video*), **Flashback / Walker - Texas Ranger** de Tony Mordente (*Polygram Vidéo*), **Storybook** de Lorenzo Doumani (*Salomis Productions/IMATIM*), **Chasseur d'Ombres** de I.S Cardone avec Scott Glenn (*ISV/IMATIM*), **Time Demon** de Richard J. Thomson (*Metaluna*), **Forest Warrior** de Aaron Norris avec Chuck Norris (*FIP/Caumont Columbia TriStar Home Vidéo*) et **Exorsister 3** de Takao Nakano (**Haxan Films**)

Lemuel Gulliver (Ted Danson) à Lilliput. Classique, mais totalement rénové...

LES VOYAGES DE GULLIVER

Jusqu'à aujourd'hui, le légendaire roman de Jonathan Swift «Les aventures de Gulliver», alias «Travels into several remote nations of the world by Lemuel Gulliver» en version originale, n'a écopé que d'adaptations partielles. Que ce soit le dessin animé de Dave Fleischer en 1939, le long métrage de 1960 dont Ray Harryhausen signe les effets spéciaux ou l'inédit «musical» **Gulliver's Travels** (1977), mélange d'animation et de prises de vues réelles, les scénaristes ne retiennent de l'aventure du mythique chirurgien de bord que les épisodes les plus spectaculaires. Ce sont Lilliput et son contraire Brobdingnang, la terre des géants. Largement de quoi nourrir une histoire. Mais le producteur Duncan Kenworthy (**Quatre Mariages et un Enterrement**), sensible aux contes pour adultes (on lui doit la superbe et éphémère série ***Monstres et Merveilles*** dans le cadre des studios Jim Henson), et le scénariste Simon Moore (**Mort ou Vif** de Sam Raimi), n'envisagent pas les choses sous cet angle réducteur. Le livre de Jonathan Swift, publié en 1726, ils veulent le raconter dans sa totalité. C'est justement cette volonté commune qui réunit par hasard les hommes. Interviewé à propos de **Quatre Mariages et un Enterrement** dans *Broadcast Magazine*, Duncan Kenworthy repond à la question : «Quel est votre plus grand regret ?» par : «Ne pas pouvoir produire une nouvelle version des "Voyages de Gulliver"». A peine a-t-il lu ces lignes que Simon Moore se précipite sur le téléphone. Voilà six ans qu'il planche par intermittence sur le manuscrit. *«Au départ, je craignais un peu que Duncan ne voie là qu'une possibilité à un spectacle un peu pingre. Je me suis cependant rapidement rendu à l'évidence. Il tenait autant que moi à ce que nous nous éloignions des précédents films concernant Gulliver, en nous montrant aussi réaliste que possible. Contrairement à ce que beaucoup de gens imaginent, «Les Voyages de Gulliver» ne constitue pas un conte de fées. Il s'agit d'une satire intelligente, d'une polémique savante doublée d'une approche philosophique de la vie. Duncan et moi voulions rendre justice à cela à travers notre récit. Ce n'est pas l'attaquer par le versant le plus aisé. Durant les six années que j'ai consacrées à l'écriture du scénario, les propositions n'ont pas manqué, mais tous les producteurs intéressés redoutaient que le projet soit excessivement lourd à mettre en route. On revenait à peu de choses près à un Gulliver visitant simplement Lilliput et Brobdingnang».* A un simple remake des précédentes versions du livre de Jonathan Swift en quelque sorte. Vrai que l'entreprise pèse des tonnes d'oseille et de pellicule. Il faudrait nettement plus que les deux heures réglementaires de métrage pour narrer de A à Z les déboires de Lemuel Gulliver.

Quoi de mieux, dans ce cas, que d'en faire un téléfilm de prestige ? En deux époques d'une heure trente chacune. Bien sûr, cela signifie qu'aucune star internationale n'embarquera à bord du navire. Adieu Daniel Day Lewis un moment envisagé dans une hypothétique production David Puttman. Adieu Arnold Schwarzenegger sollicité pour une tout aussi virtuelle production *Disney* ! Et bonjour Ted Danson, comédien connu pour la série ***Cheers*** et le remake hollywoodien de **Trois Hommes et un Couffin**. Un choix qui n'a, à première vue, rien de judicieux car Ted Danson paraît plus taillé pour les personnages de rustre yankee, porté sur la *Budweiser* et la drague en boîte de nuit, que pour les voyages initiatiques aux quatre points cardinaux de l'imaginaire. Contre toute attente, le comédien s'avère remarquable, littéralement habité par le tragi-comique héros de Jonathan Swift. *«Honnêtement, je dois confesser que je n'ai d'abord pas compris pourquoi les producteurs m'ont demandé d'incarner Lemuel Gulliver. Pourquoi un Anglais du 18ème siècle parlerait-il avec un fort accent américain de la fin du vingtième siècle ? Cela me désolait un peu, mais je n'y pouvais rien. Les quatre premières semaines de tournage ont ainsi été les plus dures, surtout que passaient sur le plateau, pour des rôles qui n'excédaient pas les trois ou quatre jours de travail, des comédiens de prestigieuse stature. Petit à petit, j'ai réalisé les motivations des producteurs et du réalisateur. Ils ont suivi la logique de Sam Malone, mon personnage dans* **Cheers**, *un type qui présente les clients hauts en couleurs du bar de la série. De même, Gulliver est le guide d'incroyables voyages. Il est le témoin privilégié d'événements stupéfiants et le public les observe à travers lui. Un équilibre particulièrement délicat que j'ai tenté de ne pas fausser, que j'ai essayé d'adapter de mon mieux à ma personne. Il était impératif que se marie un humour contemporain, le mien, au sérieux d'un homme de l'époque de Jonathan Swift, un type qui ne réagissait pas par le rire aux épreuves traversées. Je ne pouvais pas m'engager trop en avant dans une direction ou dans une autre. Tout tenait au dosage des effets».*

Opération effectivement kamikaze dans la mesure où le comique disparaît souvent sous l'épaisseur du drame vécu par le chirurgien. Revenu dans le village de son Angleterre natale au terme d'une odyssée de six ans, il passe pour un démen auprès de sa femme et de son soupirant, un docteur dont elle est désormais la servante. Rusé, son rival s'arrange pour le faire enfermer dans un établissement plus proche de la prison que de l'hôpital psychiatrique. En dépit des quolibets des médecins, Lemuel Gulliver continue à raconter son histoire. A Lilliput où, gigantesque, il assiste à une guerre séculaire déclenchée parce que certains décidèrent de manger l'œuf par le petit bout et non par le grand. A Brobdingnang où, haut de quelques centimètres, il remplace le bouffon à la cour royale et choque la reine par des préceptes politiques belliqueux. Naufragé volontaire, Gulliver est ensuite recueilli sur l'île volante de Laputa.

Ted Danson & Mary Steenburgen : des retrouvailles agitées...

Là, il rencontre des intellectuels exclusivement occupés à disserter sur l'espace et le temps. Etapes suivantes du périple : un pays où l'oisiveté est de mise, où les cerveaux fonctionnent à vide dans une sorte d'université-grenier, les vaines tentatives de séduction d'une pseudo-Vénus accro de beauté immortelle, un séjour chez un aristocrate occupé à étudier l'histoire en arrachant Alexandre le Grand, Socrate et autre Cléopâtre à leur époque... **Les Voyages de Gulliver** se boucle par l'intrusion accidentelle dans une contrée où des chevaux intelligents, les Houyrhnhms, dominent une race humaine, les Yahoos, encore à l'âge pré-néandertalien...

«Jamais, dans son livre, Jonathan Swift n'aborde les voyages de Gulliver sous l'angle du fantastique, de l'imaginaire débridé. Il attaque plutôt les notables de son temps, les travers de la cour de la Reine Anne avec une telle profusion de détails, de minutie que le récit ne ressemble à aucun autre. Il se montre si précis dans la description des mondes visités qu'il transmet une impression unique de réalité, d'authenticité. Traduire fidèlement le roman à l'écran accentue encore ce sentiment de vérité. Tout le drame, toutes les émotions dépendent de la manière dont Gulliver raconte son histoire. Revendiquer la réalité afin de prouver qu'il est sain

Après Lilliput, Gulliver goûte l'expérience contraire... sur un plateau !

d'esprit constitue pour lui un comportement vital. Moi aussi, je cherchais une certaine vérité à travers mes images et pas les artifices du conte de fées et de la littérature enfantine qui se sont abusivement appropriés "Les Voyages de Gulliver" » soutient à son tour le réalisateur Charles Sturridge, responsable de quelques épisodes de ***Monstres et Merveilles***. Une position qui l'honore et qui vaut à sa version des «Voyages de Gulliver» de s'écarter des sentiers battus.

Quelque part entre «L'Odyssée» d'Homère et «Alice aux Pays des Merveilles» de Lewis Carroll, **Les Voyages de Gulliver** s'adonne volontiers à des péripéties rabelaisiennes, principalement durant l'escale à Lilliput. Faut tout de même oser montrer le géant vidant sa vessie pour éteindre l'incendie qui menace le palais, et arrosant du même coup généreusement la reine ! Souveraine secouée par la contemplation du pantalon troué de Gulliver, à l'entre-jambe. Vulgaire ? Charles Sturridge et Simon Moore prennent le risque, mais contournent l'obstacle. Leur **Gulliver**, ils en font un récit adulte, décapant, moderne, osant révéler l'amour qu'une adolescente immense porte à un tout petit bonhomme. Osant tirer à boulets rouges sur la sottise criminelle des conflits, sur la décadence dorée des monarchies, sur le verbiage des scientifiques coupés de toute réalité, sur l'armée et les institutions... D'une surprenante richesse thématique pour un film de télévision, **Les Voyages de Gulliver** s'octroie également des effets spéciaux de haut standing, signés du londonien Tim Webber, formé à l'école de la publicité. Que ce soit dans l'attaque de Gulliver par des guêpes libérées par un nain jaloux, les effets de perspective ou le vol de Laputa, Tim Webber atteint une perfection jusque là réservée aux informaticiens d'*Industrial Light and Magic*. Un 20/20 technique qui assure aux **Voyages de Gulliver** une réussite quasi-totale. D'ailleurs, le public américain ne s'y est pas trompé ; à l'audimat US, le film compte parmi les taux d'audience les plus forts depuis l'invention de la télévision. A tel point que le coproducteur Robert Halmi, sur le même modèle, lance la production de **Voyage au Centre de la Terre**, du **Tour du Monde en 80 Jours**, du **Meilleur des Mondes**, tous scrupuleusement fidèles aux romans originaux. Nicholas Meyer écrit même pour le petit écran une version de trois heures de «L'Odyssée» d'Homère... Oui, **Les Voyages de Gulliver** est une date dans l'histoire de la télévision.

Gulliver's Travels. *USA/Grande-Bretagne. 1995. Réal.: Charles Sturridge Int.: Ted Danson, Mary Steenburgen, James Fox, Edward Fox, Peter O'Toole, Edward Woodward, Géraldine Chaplin, Ned Beatty, Omar Sharif, Kristin Scott Thomas, Sir John Gielgud, Shashi Kapoor, Alfre Woodard... Dist.: 20th Century Fox Home Entertainment. Actuellement disponible à la location.*

Kenn (Julian Sands), androïde vierge, puis fils de pub !

L'HOMME DU FUTUR

Il n'existe rien de mieux, à la télévision américaine, que de tester une série en programmant son pilote, généralement un long métrage d'une heure trente. Si l'audimat atteint une moyenne honorable, la série peut démarrer. Dans le cas contraire, le projet tombe immédiatement dans l'oubli. Producteur de ***Sledge Hammer***, une parodie des «detectives stories», Alan Spencer place ainsi de grands espoirs dans **L'Homme du Futur** après l'arrêt du loufoque **Galaxy Beat**, mettant en scène un extraterrestre batracien.
Inspirés par le classique **Le Jour où la Terre s'Arrêta**, Alan Spencer et le réalisateur Bill d'Elia (quelques épisodes de ***Loïs & Clark***) illustrent une histoire dont le préambule renvoie curieusement à Superman bébé expédié de Krypton. Dans **L'Homme du Futur**, c'est un androïde sans visage que les derniers scientifiques d'une planète à quelques instants de la destruction envoient dans l'espace. Plutôt dans le temps, afin que celui-ci, dûment programmé, influe sur le cours de l'histoire et empêche la catastrophe. Il commence par prendre apparence humaine en volant un visage placardé sur un panneau publicitaire. Pourchassé par le Dr. Simon Galloway, un savant au service du FBI, l'androïde, Kenn, croise violemment le chemin d'un pionnier de l'intelligence artificielle en disgrâce, Jonathan Driscoll. Un pur hasard ? Pas du tout. Pour éviter qu'un astéroïde géant percute la Terre en l'an de grâce 2633, Kenn et Driscoll doivent mettre à jour le gigantesque détournement de fonds d'un programme spatial. De celui-ci dépend la détection de la comète de l'apocalypse...
Terminator sur un mode pacifiste et plutôt pépère avec de gros morceaux de **Fugitif** dedans, **L'Homme du Futur** carbure selon des références bien établies. Bien établis aussi les effets spéciaux numériques, ringards lorsque Kenn mute, dans des morphings déjà datés, se métamorphose en chien, chat et même chouette. En résumé, l'originalité n'est pas le point fort de ce téléfilm dont les emprunts à **Terminator 2** devraient embarrasser Alan Spencer et Bill d'Elia. Merci à James Cameron de suggérer à un Kenn très T-1000 une main-carte bancaire. Merci encore à James Cameron pour la réparation dorsale de l'androïde défectueux. Quant à Velodyne, la compagnie d'aérospatiale coupable de comptabilité tronquée, comment ne pas y reconnaître des accents de Cyberdyne, le fabricant de logiciels des **Terminator** ? En picorant dans l'assiette des autres, les compères ne prennent guère de risques. Ils auraient cependant dû car le thème abordé offre d'autres possibilités que la contrefaçon. Regrettable que les sujets propices à tous les délires de l'imaginaire se restreignent finalement au service minimum.

Tomorrow Man. *USA. 1995. Réal.: Bill d'Elia. Int.: Julian Sands, Giancarlo Esposito, Craig Wasson, Obba Babatunde, Ray Baker, Tom Knowles... Dist.: 20th Century Fox Home Entertainment/ PFC Vidéo. Sortie à la location mi-novembre.*

POSSÉDÉE

Quand le magazine *Playboy* ne produit pas de gentils thrillers cochons (**Pulsions Fatales, Le Jeu du Vice & Le Piège de Verre**), il s'essaie au fantastique. Un fantastique orienté cul évidemment car le petit lapin d'Hugh Heffner aime que ces dames se déshabillent. Le prétexte aux effeuillages de rigueur ? L'influence maléfique de la déesse Kali Yug, divinité indienne aux bras très nombreux et aux sévices frappant au-dessous de la ceinture. A la suite d'un voyage en Inde et d'une cérémonie d'intronisation qu'elle a oubliée, la photographe Karin Swann tombe sous sa coupe. Il ne lui faut pas longtemps pour la métamorphoser en véritable bête de sexe au grand dam de son amant, l'architecte Matt Christianson épuisé par les initiatives brutales de sa partenaire. Chaude à l'excès, Karen provoque la mort «accidentelle» d'un soupirant ivre, puis d'un collègue de son tendre et cher très entreprenant. Ultime recours contre la Kali qui se réincarne en elle : le Dr. Samadaya, suppôt de Shiva, du Dieu des dieux de la mythologie indienne. Expressément initié à ce culte, Matt Christianson s'en va délivrer Karin du mal libidineux qui l'habite...
Cahier des charges oblige, le réalisateur, Lawrence Lanoff, filme les séquences de charme de rigueur, pas plus osées qu'une pub pour déodorant. Visiblement, elles l'ennuient, en dépit de l'agréable plastique de Kim Delaney. Frustré, Lawrence Lanoff s'adonne tant qu'il peut à l'illustration du surnaturel. Flashes de sacrifice humain, du faciès cornu de Kali, musique exotique, fumigène, tension croissante, présence d'une inquiétante statue de bronze dans le loft de l'héroïne... Les clichés ne manquent pas et Lawrence Lanoff semble y croire, guidé par **L'Echelle de Jacob** et quelques savantes références cinéphiliques dont une baignade en piscine façon **La Féline** de Jacques Tourneur. Malheureusement pour sa bonne volonté, les moyens ne permettent que des effets spéciaux pingres et un brasier final qui consiste à faire flamber quelques planches. Bref, le petit lapin de *Playboy* mise à fond sur les formes de miss Delaney et n'accorde qu'un intérêt réduit au reste, à l'accessoire «fantastique» de cette **Emprise** aux fortes senteurs d'encens.

Karin Swann (Kim Delaney) : une danse lascive pour séduire.

Temptress. *USA. 1995. Réal.: Lawrence Lanoff Int.: Kim Delaney, Chris Sarandon, Dee Wallace Stone, Ben Cross, Corbin Bernsen, Jessica Walter, Katrina McNeal... Dist.: 20th Century Fox Home Entertainment. Sortie à la location mi-novembre.*

Darkman (Arnold Vosloo) : une vilaine peau qui s'auto-détruit au terme d'un compte à rebours d'une heure trente.

DARKMAN 3

Tourné parallèlement à **Darkman 2** avec la même équipe technique pour un budget groupé de 7 millions de dollars, **Darkman 3** exploite le filon du personnage créé à l'écran par Sam Raimi. Raimi d'ailleurs présent au générique de cette suite derrière le sceau de sa compagnie de production, *Renaissance Films*. Plutôt que de reprendre lui-même les rênes de la mise en scène, il l'offre à Bradford May, téléaste compétent d'abord contacté pour *Les Aventures d'Hercule*, une série produite par *Renaissance Films*. Incapable de se séparer de sa famille pour un tournage de plusieurs mois en Nouvelle-Zélande, Bradford May opte pour les deux **Darkman** commandités par *Universal* à destination directe du marché video. Une pratique de plus en plus répandue à Hollywood. Formule très rentable d'ailleurs. Faute d'un Liam Neeson naviguant désormais dans d'autres sphères, le rôle titre revient à Arnold Vosloo, surtout connu pour avoir été le lieutenant du méchant Lance Henriksen dans **Chasse à l'Homme**. Par contre, Larry Drake, machiavélique Durant des deux premiers **Darkman**, disparaît de la circulation. Au profit de Jeff Fahey, alias Peter Rooker, un gangster respectable qui n'apprécie guère que le justicier de l'ombre ruine son trafic de drogue. Jaloux de sa force physique, il lui tend un piège odieux. Sous couvert de fabrication d'un épiderme synthétique qui résiste à l'épreuve du temps, sa maîtresse, le Dr Bridget Thorne, parvient à convaincre Darkman, de son vrai nom Peyton Westlake, de se prêter à l'expérience. Ce n'est là qu'un prétexte pour lui arracher le secret de sa puissance surhumaine, d'aboutir à la confection d'une drogue multipliant les capacités d'un être ordinaire. Le complot de Rooker tourne court lorsque Darkman, virtuose du masque, s'évade, puis lui ravit son identité durant sa propre soirée d'anniversaire. Le temps de constater que le malfrat, dans le collimateur d'un homme politique à abattre, rend son épouse et sa fillette malheureuses...

« Je crois que la meilleure chose que nous ayons apportée à Darkman dans ce film et le précédent se résume à sa présence dans la société. Il est en parfaite interaction avec un monde extérieur à son repaire souterrain. Il est désormais parmi les gens, il peut rentrer dans un bureau de poste, s'asseoir près d'un SDF... Nous avons essayé de le sortir un peu plus, à la fois en tant que Peyton Westlake et en tant que Darkman » soutient Bradford May, soucieux que son funeste héros se montre un nen plus humain que chez Sam Raimi. D'accord, il met un peu plus le nez au grand air, mais pas plus d'une heure trente sous son visage. Après quoi, sa peau synthétique se désintègre dans un bouillon peu ragoûtant...

Bradford May tient beaucoup à l'humanisation de Darkman dans cette seconde suite. Le grand brûlé n'y nourrit-il pas une amorce de relation père-fille avec l'héritière de son ennemi juré ? De là à ce que **Darkman 3** sombre dans la mièvrerie, il n'y a qu'un pas. Le téléaste ne le franchit heureusement pas, préférant s'adonner aux changements d'identité, aux quelques quiproquos qui en résultent, à la perfidie blonde de Bridget Thorne, aux cascades et explosions de rigueur. Aux effets spéciaux de maquillage, relativement soft à l'exception de l'extraction gore d'un module métallique qui réduit le Darkman à l'état de cobaye docile. Impersonnelle mais nerveuse, la mise en images de Bradford May assure à l'ensemble une honorable tenue. Même si Arnold Vosloo déclare que *« du premier Darkman, je préfère nettement le concept du personnage à l'usage qui en est fait »* et de suggérer que ses deux suites l'honorent bien mieux, l'original de Sam Raimi les surpasse par son ampleur et les coups de folie de sa réalisation. Si Peyton Westlake a effectivement gagné en humanité dans **Darkman 2 & 3**, les fastes du grand écran lui font cruellement défaut.

Darkman III : Die, Darkman, Die. *USA. 1994. Réal.: Bradford May. Int.: Arnold Vosloo, Jeff Fahey, Darlanne Fluegel, Roxanne Biggs-Dawson, Nigel Bennett, Alicia Panetta... Dist.: Universal/CIC Vidéo. Actuellement disponible à la location.*

Un Jagger qui ne ressemble pas à Mick !

LES DINOSAURES ENCHANTÉS AU GOLF

Troisième chapitre des aventures d'un quinté de dinosaures miniatures et farceurs. Ce sont le tyrannosaure Elvis, le ptérodactyle Madonna, le brachiosaure Paula, Jagger le stégosaure et le chasmosaure Hammer. Amateurs de raisins secs, ils échappent à la vigilance de leur vieux protecteur et pénètrent à l'intérieur d'un golf tenu par le très cupide Hal McGregor. Evidemment, les gentils monstres lilliputiens commettent bêtise sur bêtise. Il se rallient à la cause d'Ella McGregor, nièce brimée du propriétaire des lieux. Ce dernier, flanqué d'un trio d'assistants aussi idiots que les 3 Stooges, manœuvre de manière à faire expulser son frère Thomas et sa famille du mini-golf attenant à sa propriété. Une belle occasion de gagner des parts de terrain et de convaincre un homme d'affaire japonais d'investir. Très fière de ses racines écossaises, l'adolescente Ella McGregor lui tient la dragée haute et le défie dans une compétition sur le parcours de mini-golf thématique, devenu le Dino-Putt sous l'influence d'Elvis & cie.

S'il existe deux titres à peu près honorables dans la collection *Moonbeam* (**Le Château du Petit Dragon** et **Les Lutins Sauteurs**), les autres appartiennent à l'espèce des nanars, une catégorie où se range également **Les Dinosaures Enchantés au Golf**. Des gags éculés jusqu'à la corde, des vilains qui grimacent, des bruitages de cartoon pour renforcer les effets prétendus comiques, un aparté anti-nippon (*«froid comme un sushi»* pour désigner le Japonais de service)... Les auteurs de cette suite se vautrent dans la démagogie et assimilent vraiment les kids à une vaste bande de niais lobotomisés. Et si encore les effets spéciaux se hissaient à un acceptable niveau. Ben non, les dinosaures ne sont que de grossières marionnettes manœuvrées par des opérateurs visiblement exténués par la bêtise abyssale du scénario !

Prehysteria 3. *USA. 1995. Réal.: Julian Green. Int.: Whitney Anderson, Dave Buzzota, Fred Willard, Pam Matteson, Bruce Weitz, Owen Bush, John Fujioka, Bill Moseley... Dist.: CIC/Paramount Vidéo. Actuellement disponible à la vente.*

Reiger (Brad Dourif) et l'hologramme de Miro (William Sanderson), l'androïde à déconnecter de *Phœnix*.

PHŒNIX & FINAL EQUINOX : LA «TRIAD» DU NANAR !

Si Ed Wood était toujours de ce monde, il trouverait probablement une bonne place à *Triad Studios*, nouveau producteur sur le marché de la science-fiction de catégorie B. Pas d'argent dans les caisses ? Qu'importe après tout. Quelques vieux dépôts, une chaufferie industrielle, quelques coursives et locaux aménagés à la hâte font l'affaire dans **Phœnix**. Et quand il s'agit d'embarquer dans une navette spatiale, une paroi métallique où pendent quelques ceintures de sécurité suffisent. La misère en somme, jamais compensée par le moindre échantillon de talent ni par une légère injection de délire. Troy Cook prend effectivement très au sérieux le scénario écrit par ses soins. Un scénario qui, à l'image d'une cargaison de séries Z, démarque **Blade Runner** et **Aliens**. Il se situe d'abord sur Titus 4, planète minière où des androïdes extraient le durinium, une matière nécessaire à la fabrication de leur intelligence artificielle. La découverte d'une bactérie à l'intérieur du minerai bouleverse la donne. Capable de développer à l'extrême le potentiel des «artificiels», cette matière dicte à Kilgore, l'un des pontes de la Rydell Corporation, un sombre complot. Il ordonne à Miro, androïde de haut de gamme, de prendre Titus 4 d'assaut, suite à quoi il y expédie un commando mené par Tyler McClain fraîchement sorti de prison et son pire ennemi, le Lieutenant Reiger...

Excepté quelques rares maquettes de vaisseaux spatiaux sortis des ateliers de *Stargate Films* (!!!), **Phœnix** répond à toutes les caractéristiques de la série Z. A l'ordre du jour : de la contrefaçon, des dialogues abondants très platement filmés qui feraient presque regretter de maigres fusillades, des comédiens connus qui raflent 90 % du budget... Seul le nanarphile vigilant pourra se satisfaire de la présence de William Sanderson dans le rôle d'un Artificiel ; il était J.F. Sebastian, fabriquant d'automates et amoureux de Darryl Hannah dans **Blade Runner** ! En résumé, **Phœnix** ne laisse pas espérer de la part de *Triad Studios* une contribution substantielle dans le domaine de la science-fiction.

Son deuxième rejeton, **Final Equinox**, aurait même tendance à aggraver son cas. Mis en images par un certain Serge Rodnunsky qui devrait changer de profession, **Final Equinox** ressemble à s'y méprendre à du cinéma amateur, à la différence que le 35 mm remplace la caméra Super 8. Des faux raccords à profusion, des images qui se succèdent maladroitement, des interprètes ringards, des séquences d'action atroces, des décors minables et des effets spéciaux pathétiques issus des laboratoires de *Stargate Films*... Bilan accablant. Pour raconter quoi ? Serge Rodnunsky et ses complices bavardent une histoire aux confins de l'imbécilité. Elle se passe dans un avenir proche. Son enjeu : un objet extraterrestre en forme de quille. Sa fonction s'il se trouve immergé : recouvrir la moindre parcelle de la Terre d'une épaisse végétation, la première étape d'une invasion possible... En possession du gangster Jack Torman, il est convoité par les services secrets américains. Incapable de le récupérer, leur chef, le fourbe Dreg, contraint le flic Lugar, une vieille connaissance de Torman, à jouer les intermédiaires dans la transaction...

Quel navet ce **Final Equinox**, vrai crépuscule du cinéma de goût ! Mal fichu, passablement atteint de prétention dans les scènes intimistes entre le héros et son épouse, **Final Equinox** atteint les sommets de la ringardise lorsque le pauvre David Warner, promu scientifique ripoux, tente de prendre la clef des champs dans un hélicoptère de fortune. Un engin artisanal notamment composé d'un banc de jardin public et d'un loufoque enchevêtrement de ferrailles ! Une des très rares occasions de rire à la vision de ce lamentable spectacle. C'est dire si l'on attend très patiemment les prochaines productions *Triad Studios*, le polar **The Asphalt Quartet** et **Marauder**, un autre film de science-fiction.

***Phoenix**. USA. 1995. Réal.: Troy Cook. Int.: Stephen Nichols, Billy Drago, Brad Dourif, William Sanderson, Denice Duff, Peter Muamik... Dist.: ISV/AMATIM. Actuellement disponible à la location.*

***Final Equinox**. USA. 1995. Réal.: Serge Rodnunsky. Int.: Joe Lara, Martin Kove, David Warner, Vincent Klyn, Tina May Simpson, Wolf Muser... Dist.: ISV/AMATIM. Sorti à la location mi-octobre.*

Le savant (David Warner) et Lugar (Joe Lara) : avant que les plantes vertes n'envahissent le monde dans *Final Equinox*.

Kenshiro (Gary Daniels) : guerrier meurtri et messie violent.

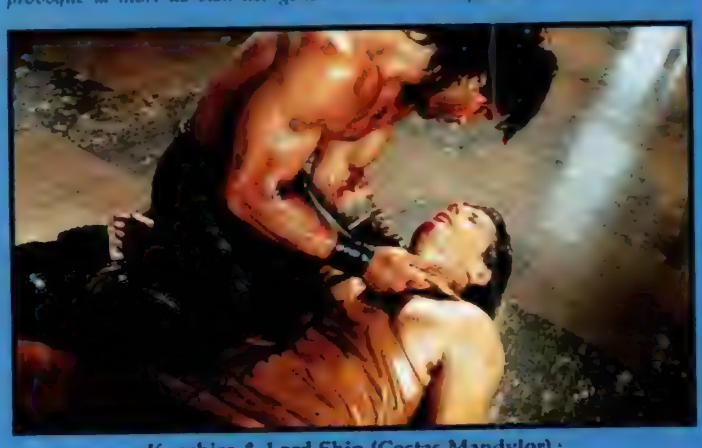
NORTH STAR, LA LEGENDE DE KEN LE SURVIVANT

Peu avant que **Crying Freeman** ne devienne le film live que l'on connaît, les duettistes de **Hellraiser II**, le cinéaste Tony Randell et le scénariste Peter Atkins, s'essaient à l'adaptation d'un manga. Très modestement d'ailleurs car leurs producteurs ne leur débloquent que la somme de cinq millions de dollars. Peu pour reconstituer une terre future, ravagée par nombre de plaies. Malin, Tony Randell choisit, pour éviter le côté cheap tant redouté, l'enfermement dans un studio. Son objectif : retrouver la texture des films américains des années 30 et 40. «*Nous y avons créé un monde à part entière. Les peintures sur verre, les toiles peintes qui servent de fond aux décors renvoient directement aux* ***Raisins de la Colère*** *de John Ford, aux deux* ***Frankenstein*** *de James Whale*» annonce d'emblée Tony Randell. «*Pour moi,* ***North Star*** *est avant tout un film en noir et blanc. Il n'est en couleurs qu'en apparence seulement*». Rarement, effectivement, aura-t-on vu film aussi gris, baignant dans une ambiance très **Quai des Brumes**. Le chef opérateur Jacques Haitkin (**Les Griffes de la Nuit**) gomme ainsi les couleurs vives, vaporise des nuages de poussière sur le plateau. Sentiment dominant : la claustrophobie, la négation des vastes horizons d'un **Mad Max 2** auquel **North Star** pourrait ressembler si ces auteurs n'avaient pas opté pour la description d'un univers clos, voisin de la mégalopole de **The Crow**. Un monde à l'image de son sauveur, le taciturne Kenshiro. «*C'est un personnage sombre, introverti, qui renferme beaucoup de tristesse, de rancune en lui. Il ne sourit jamais. Son refus, par le passé, d'utiliser ses pouvoirs a provoqué la mort de bien des gens*» commente Cary Daniels, figure familière du cinéma de baston catégorie B et grand amateur de cinéma asiatique. Grand lecteur de mangas aussi. Pas question qu'il trahisse le personnage imaginé en 1983 par Tetsuo Hara, qu'il l'adoucisse. Très méchant ce Kenshiro, surtout lorsqu'il cogne. Ses coups défoncent les mâchoires, provoquent la compression sanguinolente d'un cerveau. Violent jusqu'au sadisme.

Chevalier de Vega, fils du gourou Ryuken, Kenshiro, au terme d'années d'errance, prend parti pour les citoyens de la Vallée du Paradis, malmenés par la terrible milice de Lord Shin. Un tyran sanguinaire, porteur de l'étendard de la Croix du Sud, caste dont la puissance réside dans la pratique partisane des arts martiaux. Shin rêve de bâtir un empire. Peu importe les moyens, les génocides sur ce sol où tombent des pluies acides, où l'eau pure est la denrée la plus précieuse. Véritable messie, capable de miracles (il rend la vue à une jeune aveugle), Kenshiro défie Lord Shin, longtemps après que celui-ci l'a battu et enlevé Julia, sa fiancée..

Si la volonté de Tony Randell de croiser **The Crow** à **Mad Max 2** paraît par trop évidente, **North Star** surprend par un ton résolument pessimiste, la lourdeur de son climat, son sens du tragique, le déferlement de gueules patibulaires et la barbarie de quelques séquences. Des composantes qui sont également les ingrédients de la bande dessinée originale, très différente de la série animée ***Ken le Survivant***. En s'approvisionnant à la source de ce qui constitue un mythe au Japon, l'équivalent de Batman pour les Etats-Unis, Tony Randell aboutit à un film certes imparfait, privé de moyens conséquents, mais solennel, attachant. Tetsuo Hara n'a d'ailleurs pas crié à la trahison.

Fist of the North Star. *USA/Japon. 1994. Réal.: Tony Randell. Int.: Gary Daniels, Costas Mandylor, Isako Washio, Downtown Julie Brown, Malcolm McDowell, Naloma Herron, Christopher Penn, Melvin Van Peebles. Dist.: Delta Vidéo/IMATIM/ Polygram Vidéo. Sortie à la location mi-novembre.* (Lire également preview in *Impact* 54).



Kenshiro & Lord Shin (Costas Mandylor) : un combat aussi cérébral que physique.

La brute (Irwin Keyes) et la girlfriend du héros (Karen Valentine).

LE POUVOIR DE VAINCRE

Quand la firme *PM Entertainment* donne dans le mysticisme asiatique, il ne faut pas s'attendre à un exercice de haute volée intellectuelle. Rien qu'à une distribution de baffes et de coquards, malgré les évidents efforts d'Art Camacho, un réalisateur novice, jusque là chorégraphe des arts martiaux et second couteau. Dans des productions *PM* justement.

Sur un prétexte proche de **Karaté Kid**, **Le Pouvoir de Vaincre** suit Stan Dreyer, un adolescent dont les notes vacillent. Sa seule préoccupation : la jolie Sandy avec qui il aimerait danser un slow langoureux lors de la fête de fin de promotion scolaire. Dommage que la belle soit monopolisée par un ex-copain agressif, le petit caïd du collègue. La paisible existence du teen-ager connaît un sérieux coup de fouet lorsqu'un vieux Chinois, Maître Yung, le choisit comme porteur d'une bague mystique. Après la mort de son mentor, Stan acquiert, grâce au bijou, bonnes notes, force physique et les faveurs de la douce Sandy. Mais sa bague suscite la convoitise d'un envieux, le gangster Vonn qui porte au doigt sa sœur jumelle. Propriétaire des deux bagues, il sera l'homme le plus puissant de ce monde. Formidable pour envoyer des rayons foudroyer des voitures. On est comme ça chez *PM* ; on aime tellement la tôle froissée qu'on ne peut s'en passer. Ce n'est cependant pas ce qui frappe dans **Le Pouvoir de Vaincre**. Probablement tenu par un sombre contrat de sponsoring, le film prend le temps d'une longue visite amoureuse au parc d'attractions d'*Universal Studios*. «*Un endroit où l'on amuse*» soulignent les tourtereaux. De la pub en échange d'un décor spectaculaire et gratuit. A moins d'apprécier les balades guidées dans les hauts lieux touristiques de Los Angeles, cette série B ne présente qu'un médiocre intérêt.

The Power Within. *USA. 1994. Réal.: Art Camacho. Int.: Ted Jan Roberts, William Zabka, Gerald Okamura, Karen Valentine, Ed O'Ross, Keith Coogan, Jacob Parker, Irwin Keyes, Don «The Dragon» Wilson... Dist.: Sidonis Productions/IMATIM. Actuellement disponible à la vente.*

CONTAGION 2009

De la science-fiction de série B un rien plus ambitieuse que la moyenne. Non pas que le producteur s'est saigné aux quatre veines pour assurer un budget décent au réalisateur. Non pas que la mise en scène révèle un authentique génie. Il y a néanmoins dans **Contagion 2009** un scénario plus élaboré que la moyenne. Un scénario dérivé de **Panique dans la Rue** qu'Elia Kazan réalise en 1950, un récit construit autour de la fuite d'un homme (Jack Palance) atteint de la peste bubonique, un fléau qui pourrait s'étendre au pays. Autre temps, autre maladie. Dans **Contagion 2009**, l'action se situe donc en 2009, à Boston principalement, après un petit aparté sur la lune, dans un pénitencier où l'ex-flic Adrian Dunn purge une longue peine. Infecté par un virus extraterrestre, son cadavre est rapatrié sur Terre. Vraiment mort le détenu ? Il devrait mais son hôte ne tarde pas à le réanimer. Et voilà Dunn qui erre dans les bas-fonds sordides de Boston. Se lance sur ses traces le flic Cameron Grayser, un dur qui connaît bien le fugitif car celui-ci fut son meilleur ami avant de violer et tuer sa femme. Toujours obsédé par son image, Dunn recherche désespérément cette Kitty tandis que les risques d'infection se multiplient. Une prostituée et un biologiste en sont les premières victimes. Flanqué de la jolie Dr. Kirble Younger, Grayser traque le «porteur»...

En fan ardent de **Blade Runner**, Peter Svatek s'ingénie à retrouver le feeling du chef-d'œuvre de Ridley Scott. Même mégalopole écrasante, même atmosphère lourde et nocturne, même population hétéroclite dans les rues, même volonté d'accentuer la détresse du méchant au détriment de l'héroïsme du gentil... Les points communs grouillent. Jusqu'à une séquence finale située sur les toits, Grayson suspendu, comme Harrison Ford, au-dessus du vide. Aux limites du plagiat. Mais **Contagion 2009** n'affiche pas les mêmes fastes que son modèle. En guise du Boston futuriste, le cinéaste bricole de son mieux avec le Montréal hivernal de 1995. Une difficile entreprise de maquillage urbain. Maquillage aussi pour le «monstre» incarné par un Billy Drago visiblement très concerné par le désespoir d'un personnage moins manichéen que les vilains habituellement sous emprise extraterrestre. «*Nous ne voulions surtout pas qu'il soit l'une de ses hideuses créatures que l'on trouve généralement dans le cinéma d'horreur. Nous voulions que les gens puissent se dire en le croisant de loin : «Je ne sais de quoi il souffre exactement, mais mieux vaut ne pas l'approcher de trop près». Voilà pourquoi nous nous sommes inspirés de clichés montrant des gens très malades ou gravement accidentés afin d'établir le look d'Adrian Dunn*» soutient le responsable des effets spéciaux, Adrien Morot (**Planète Hurlante**). Lequel Morot s'offre tout de même une séquence gore dans laquelle les entrailles d'une contaminée explosent pour libérer de mini-poulpes particulièrement collants. Une scène très saignante dans un film soft que son réalisateur s'efforce de sortir de l'ornière de la série B ordinaire. Parfois ça marche, parfois pas.

Adrian Dunn (Billy Drago), ex-flic possédé par un virus extraterrestre.

***Sci-Fighter**. Canada. 1995. Réal.: Peter Svatek. Int.: Roddy Piper, Billy Drago, Jayne Heitmeyer, Tyrone Benskin, Richard Raybourne...Dist.: Free Dolphin/IMATIM. Sortie à la location mi-décembre.*

Monte-charge contre T-Rex : la figure imposée de tout *Carnosaur* qui se respecte.

ESPECE MUTANTE

Fidèle à lui-même, Roger Corman exploite les filons rentables jusqu'à la dernière pépite. La sortie de **Jurassic Park** justifie un modeste **Carnosaur** qui remplit les caisses de son opportuniste producteur. Pas question toutefois de laisser les marionnettes reptiliennes du maquilleur John Buechler moisir dans leur remise. Elles peuvent encore servir. Roger Corman commande donc leur retour pour une suite plus fun qu'un original jugé trop sérieux. Très prétentieux pour une série B. **Carnosaur II**, alias **Espèce Mutante**, prend moins de risques. Le scénario prend place dans une installation souterraine pseudo-militaire dont les occupants ne donnent brutalement plus signe de vie. Qu'est-il arrivé ? C'est ce que doit découvrir le commando appelé par Tom McQuade. Dirigé par le vétéran Jack Reed, il quadrille le terrain et découvre un adolescent en état de choc. Les raptors et le tyrannosaure tardent, le scénario piétine, les engueulades fusent, à peine tempérées par la présence de deux jolies dames en treillis... Bref, la tension monte. Lorsque les monstres passent enfin à l'offensive, ce n'est pas pour faire étalage d'effets spéciaux à la **Jurassic Park**. Roublard et bricoleur, John Buechler adopte la méthode japonaise. Un figurant dans une combinaison caoutchouteuse fait parfaitement l'affaire, surtout que la caméra ne s'attarde guère sur la morphologie des créatures préhistoriques que des manipulations génétiques arrachent miraculeusement d'une totale extinction. L'armée aimerait bien en faire une arme fatale, mais voilà, les dinosaures ne sont pas les plus dociles des animaux...

Emballé par Louis Morneau, poulain de l'écurie Corman, **Espèce Mutante** place des monstres à la **Jurassic Park** dans une situation à la **Aliens**. Une combinaison sûre. Si cette série B n'est pas de pointure à rivaliser avec ses fortunés modèles, elle tient cahin-caha la route. Le réalisateur sait tirer le meilleur parti d'effets spéciaux rustiques et d'un décor ordinaire de coursives vides. Un peu de gore dégueu lorsque un raptor arrache un bras et dévore le ventre d'une jolie brune. Encore un peu d'**Aliens** lorsque l'ado survivant attaque le tyrannosaure aux commandes d'un gros monte-charge. Un peu d'humour quand l'un des membres du commando met la cassette de la «Chevauchée des Walkyries» en plein vol vers l'enfer. Un léger sourire en attendant **Carnosaur III - Primal Species** et probablement quelques autres qui ne manqueront pas de profiter du prochain **The Lost World**.

***Carnosaur II**. USA. 1994. Réal.: Louis Morneau. Int.: John Savage, Cliff DeYoung, Don Stroud, Rick Dean, Ryan Thomas Johnson, Arabella Holzbog, Rodman Flender... Dist.: Free Dolphin/IMATIM. Sortie à la location mi-novembre.*

Spider-Man étend sa toile : une image classique pour un dépoussiérage réussi.

SPIDER-MAN

L'homme-araignée est de retour dans une série animée pour la télévision. Le responsable de ce come-back brutal ? Le récent et très comics *Batman*, animé et en série lui aussi. Détenant les droits du super-héros de Stan Lee, *New World Entertainment* et *Marvel Comics*, parallèlement aux *Quatre Fantastiques* et à *Iron Man*, veillent au grain. Leur ambition : que ce cartoon fasse oublier l'approximatif dessin animé produit entre 1967 et 1969, et deux tentatives d'exhumation dans les années 80, sous la même forme.

Sous la tutelle du père-créateur Stan Lee, ce *Spider-Man* colle au plus près de la bande dessinée originelle, veillant néanmoins à moderniser ce qui doit l'être. Veillant aussi à un certain humour, une auto-dérision bienvenue : «*Mon cher Jameson, si je continue à vous prendre dans mes bras, ça va faire jaser !*» , «*Dans les films, c'est toujours le bouton rouge*» pour désigner la touche à presser ; «*Vous auriez dû frapper avant d'entrer*» après avoir jeté une lourde porte blindée sur des vigiles... Ce Spider-Man a toujours le dernier mot... pour rire !

Tenu par des travaux ménagers, Peter Parker répare lui-même la panoplie déchirée à l'aide d'une machine à coudre. Ironique, le même regrette de ne pas posséder les pouvoirs extraordinaires de Superman quand il s'agit de descendre dans les égouts insalubres de New York. Survient même deux Spider-Man de contrefaçon. Le premier issu des tours de magie du redoutable Mysterio, le second s'en prenant directement à Peter Parker pour lui faire passer l'envie de flirter avec l'objet de sa convoitise.

De bonnes idées, souvent originales, comme l'intervention des X-Men un peu bruts de décoffrage et de Nick Fury, autres piliers de la bande dessinée US.

Les bonnes idées, elles ne manquent pas dans ce nouveau *Spider-Man*, même si les figures imposées se manifestent en temps et en heure. Tante May (la grand-mère poule du héros), Jonah Jameson (le patron gueulard de la gazette locale)... Des protagonistes obligatoires, qui n'évoluent guère au fil des années, depuis la naissance de Spider-Man en 1962. Mais Peter Parker, justicier depuis l'assassinat de son oncle et la morsure d'une araignée radioactive, n'est plus exactement le même. Hier timide avec les femmes, il adopte aujourd'hui un comportement contraire, séduisant tour à tour une allumeuse aux yeux de chatte (l'étudiante Mary-Jane Watson) et une richissime aristocrate (la blonde Felicia Harding), deux partenaires en puissance qui n'attendent qu'un geste de sa part pour se jeter dans ses bras. Peter Parker ne se fait guère prier lorsque la brune Alicia Silverman lui suggère un dîner. Problème : la belle est fille d'un magnat du crime...

Il est loin le garçon coincé, photographe attitré d'un Homme-Araignée variablement apprécié par ses contemporains. Faut dire qu'il arrive au personnage de Stan Lee de douter, de se poser des questions sur ce que serait sa vie sans Spider-Man. Il n'aurait déjà pas à subir, toutes les 24 heures, les bombardements de rayons du Dr. Connors histoire d'endiguer sa mutation, laquelle le rend particulièrement vulnérable, surtout au moment où tous les méchants, aux ordres de Mr. Fisk, se liguent pour débarrasser New York de sa présence...

Volontiers agacé par les servitudes que lui impose le statut de super-héros, Peter Parker en découd, comme il se doit, avec une meute de super-méchants. Des vilains par accident, souvent pathétiques : le Dr. Octopus et le Dr. Connors, devenu lézard humanoïde, deux anciens professeurs de Peter Parker ; Kraven, ex-guide de safari, qu'un sérum miracle transforme en véritable fauve ; le pathétique Scorpion, à l'origine un truand minable que Jameson engage pour pister Peter Parker. Plus perfides dans l'âme : le magma extraterrestre issu du Prometeum X, le Caméléon, Rhino, l'illusionniste Mysterio et le Bouffon Vert armé de citrouilles explosives... Des affreux qui se mettent occasionnellement au service des caïds de ce New York imaginaire, l'industriel Osborn, l'ex-catcheur Mr. Fisk et le vieux Silvermane en quête de l'immortalité des Tables du Temps des indiens Toltec.

Ces donneurs d'ordre s'associent, se tirent dans les pattes et débauchent des scientifiques pour se construire des robots genre la Veuve Noire. Quand le fils infirme de ce savant, Spencer Smythe, vient à pleurer la disparition de papa, ils envoient une armée d'araignées géantes métalliques à l'assaut de l'usine du malfrat. D'où une gigantesque bataille. L'un des morceaux de bravoure très «mangaesque» de ce nouveau *Spider-Man* où se pointe également un robot géant à la Goldorak. «*Des robots, toujours des robots. Je déteste les robots*» gémit d'ailleurs un Spider-Man lassé.

Dans ce *Spider-Man*, scénaristes et dessinateurs ne lésinent pas sur des péripéties qui s'enchaînent à vive allure. Pas un instant à perdre. Tout va très vite, ordonné par un montage clair, percutant, calibré à la fraction de seconde près. Idem pour l'animation, bien enlevée, techniquement souple et indiscutablement sous influence de l'école Manga. Est-ce un hasard si un fort pourcentage technique de ce *Spider-Man* a été sous-traité au Japon ? Petite gâterie : des images de synthèse dynamisantes pour, la plupart du temps, donner corps à la jungle urbaine new-yorkaise. Une initiative heureuse très bien intégrée à l'animation traditionnelle.

Conclusion : peut-on affirmer que ce *Spider-Man* millésimé années 90 constitue une réussite ? Oui.

USA. 1995. Concepteur-producteur-scénariste : John Semper. Producteurs exécutif : Stan Lee & Avi Arad. Producteur superviseur : Bob Richardson. Directeur artistique : Dennis Venizelos. Réalisateur superviseur : Bob Shellhorn.

*Actuellement disponibles à la location : **Spider-Man s'Affaiblit** (épisodes **Les Six Affreux, Une Bataille sans Merci, Une Eau Malsaine**), **Spider-Man contre le Bouffon Vert** (**Le Bouffon Vert 1 & 2, Le Jour du Caméléon**), **Spider-Man contre Mysterio** (**La Menace de Mysterio, La Science Mène à tout, Kraven le Chasseur**), **Spider-Man et les Araignées Robots** (**La Nuit du Lézard, Les Araignées Robots**).*

*Actuellement disponible à la vente : **La Piqûre du Scorpion** (**La Table du Temps, Les Ravages du Temps, La Piqûre du Scorpion**), **Spider-Man et les Extraterrestres** (**La Combinaison Extra-Terrestre 1, 2 & 3**), **Spider-Man et les X-Men** (**Une potion Dangereuse, La Revanche des Mutants, La Menace de Mysterio**).*

Dist.: TF1 Vidéo. Dur.: 1h.

Peter Parker en tenue de travail. Une vocation exigeante...

LES MONSTRES

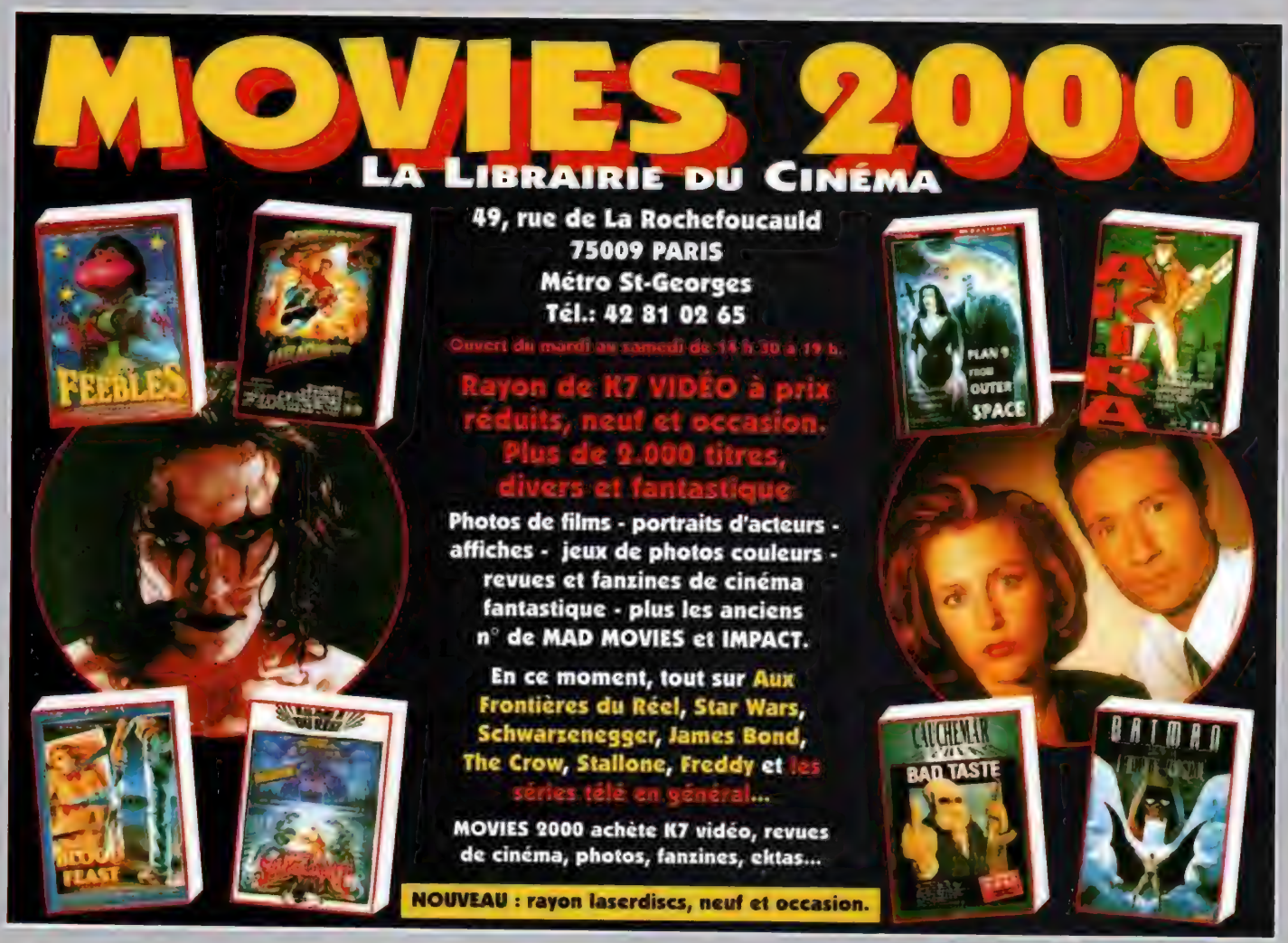
Lorsque *La Famille Addams* voit le jour sous forme de série télévisée en 1966, sa popularité entraîne l'apparition immédiate d'une communauté jumelle, les Munsters, héros de *Munsters, Go Home*. Eux aussi composent un tableau mixant des figures familières du fantastique traditionnel, eux aussi jouent à se faire peur entre deux calembours saignants, eux aussi affectionnent la poussière et les toiles d'araignée d'une vieille bicoque propice à l'élevage d'une colonie de fantômes... Bref, Munsters et Addams se ressemblent tellement qu'ils se confondent souvent. Aux postes de Morticia et Gomez Addams, nous avons la vampire Lily mariée au monstre de Frankenstein Herman, parents du lycanthrope Eddie. Un espiègle Comte Dracula en guise de grand-père et le presque invisible dragon Spot complètent la galerie.

Restés à leur série originelle, puis à un revival couleur en 1988, Les Monstres réapparaissent aujourd'hui dans un film spécialement conçu pour le marché vidéo. Drôle de film d'ailleurs. D'abord parce que son metteur en scène se nomme Robert Ginty, dont la pseudo gloire cinématographique remonte au **Droit de Tuer** où il bat Charles Bronson au jeu de l'auto-justice en passant les truands au hachoir industriel. Depuis, Robert Ginty s'est produit dans une kyrielle de séries Z, dont l'inénarrable **Chevalier du Monde Perdu**. Il s'aventure dans le domaine de la réalisation avec les déplorables **Bounty Hunters** et **Vietnam, Texas**. Que vaut l'ex-justicier dans un pastiche du fantastique gothique ? Certainement moins que le Barry Sonnenfeld de **La Famille Adams**. S'il ouvre **Les Monstres** sur de séduisantes images noir et blanc décrivant une émeute populaire, délicieux clin d'œil aux **Frankenstein** de James Whale, il sombre presque aussitôt dans la parodie pachydermique dont les jeux de mot ne dépassent jamais le cadre des vannes à base de «*mordus*» et autre «*mourir d'envie*». En dépit de deux ou trois situations assez amusantes (le faux Herman Munster doté d'un cerveau de chien jouant à la baballe avec une bande de flics, la lune gonflable que le jeune Eddie utilise pour se transformer en loup-garou), l'humour plafonne bas. D'autant plus dommageable que les prétentions du scénariste donnent dans le satirique. Exilés aux Etats-Unis après que la populace superstitieuse de leur village de Transylvanie a incendié leur château, les Munsters au grand complet s'installent dans une masure quelque part dans les faubourgs de Los Angeles. Là, ils retrouvent la cousine Marilyn Jekyll aussi jolie qu'ils sont laids. Une aimable jeune femme désespérée que son père Norman se soit métamorphosé en politicien d'extrême droite prônant la fermeture des frontières et le renvoi manu-militari des illégaux chez eux. Une situation qui fend le cœur de sa compagne Elsa (comme Elsa Lanchester, la Fiancée de Frankenstein) au point de la plonger dans un profond coma. En pleine campagne électorale, Grant Hyde, une sorte de Le Pen avec trente ans de moins, fustige les étrangers en général et les Munsters en particulier, sommés de rentrer en Transylvanie. Seul le recours à une célèbre potion permettrait à Norman Hyde de retrouver son visage initial et d'oublier le populisme réactionnaire de son double maléfique au profit de la gaudriole d'outre-tombe.

Produit par John Landis, **Les Monstres** se voudrait autant un hommage aux vieux monstres noir & blanc d'*Universal* qu'une charge contre le programme du républicain Dob Dole. De bonnes intentions. Malgré le côté craquant des protagonistes et l'apparition surprise des Monstres originaux (Al Lewis, Yvonne de Carlo, Butch Patrick et Pat Priest) rassemblés dans une pizzeria, le film échoue lamentablement Plombée et maladroite, la mise en scène de Robert Ginty porte toute la responsabilité de ce regrettable bide. Faute de rivaux, les Addams peuvent dormir sur leurs deux oreilles.

Lily, Herman et papy Munster : une famille jumelle des Addams.

Here Come the Munsters. USA 1995. Réal.: Robert Gintu. Int.: Edward Herrmann, Veronica Hamel, Robert Morse, Christine Taylor, Mathew Botuchis, Troy Evans, Mary Woronov... Dist.: Universal/CIC Vidéo. Sortie à la location mi-octobre.



RAYON

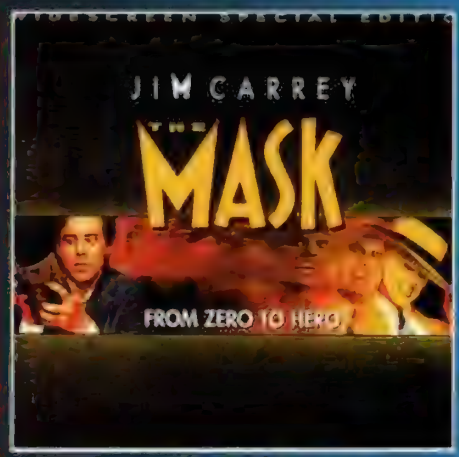
Sam Lowry (Jonathan Pryce) et l'un de ses tortionnaires en très mauvaise santé

BRAZIL

Il aura fallu presque trois ans de patience aux fans endurcis du film de Terry Gilliam avant de voir ce coffret atterrir dans les bacs. Un objet de qualité qui commence par présenter la version définitivement intégrale du film pour laquelle Terry Gilliam s'est tant battu. Une version qui n'apporte rien de plus au spectateur français, puisqu'il s'agit des 142mns déjà exploitées en Europe. Mais les Américains n'y avaient pas eu droit, suite au refus catégorique d'*Universal* de sortir le film sous cette forme. Un combat s'était alors engagé entre le réalisateur et les dirigeants d'*Universal*, qui lui demandaient de remonter **Brazil** pour aboutir à une version de 94mns, destinée avant tout à la télévision américaine. Terry Gilliam refusa et c'est donc le studio qui fit le travail. Un vrai massacre : le prologue est changé, les quelques séquences un peu violentes sont sucrées, le samouraï disparaît de l'histoire, les rêves de Sam sont abrégés et la nouvelle fin oublie le côté sombre et sans espoir du film au profit d'un optimisme quelque peu déplacé. Cette version d'*Universal*, sous-titrée «**Love conquers all**», est présentée dans son intégralité sur les deux dernières faces du coffret, précédée d'un reportage d'une heure illustrant le conflit Gilliam/*Universal*, doublant ainsi l'intérêt jusque là uniquement comparatif de cette version expurgée.

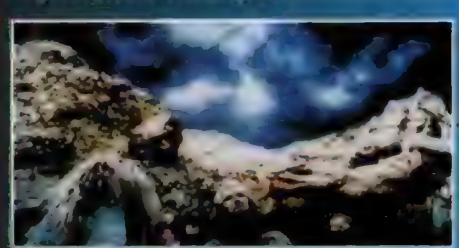
Le **Brazil** de Terry Gilliam est présenté dans son format d'origine (1.85:1), intégralement en CAV et dans une copie superbe bien qu'un peu granuleuse. La version télé *Universal* est quant à elle présentée en plein écran avec une image de bonne qualité mais parfois floue. Des commentaires très riches de Terry Gilliam viennent nous éclairer sur ce film à la symbolique parfois difficilement abordable, comme celle de ce docteur arborant un masque de bambin : «*C'est ce qui représente ce que nous avons appelé les Forces des Ténèbres*» se rappelle Gilliam. «*Je voulais arriver à créer un personnage démoniaque qui aurait cette apparence de bébé, mais serait pourri de l'intérieur. C'est une manière de symboliser le commencement et la fin de la vie. J'aime que les choses restent simples, que le spectateur puisse s'identifier à tout. C'est pour cette raison que je m'inspire très souvent d'images existantes, que je puise dans des livres, des affiches publicitaires, puis que je retravaille pour qu'elles s'insèrent parfaitement dans mon univers*» explique Terry Gilliam dans le chapitre consacré à la production de **Brazil**, qui s'étend sur le design du film (l'aspect futuriste, les couleurs utilisées, les plateaux). Les séquences de rêve, qui participent activement à rendre **Brazil** unique sont elles aussi étudiées et expliquées sous la forme d'un storyboard commenté. Ce coffret nous permet également d'être les témoins de l'évolution du scénario, de l'écriture du premier jet à la version définitive. Sept années évoquées par les différents intervenants sur l'histoire, avec des extraits de script, des storyboards, des notes, des interviews vidéo. Vraiment la partie la plus captivante de ce coffret, qui serait incomplet sans un «making of» datant de l'époque de la sortie du film, la bande annonce et des centaines de photos de tournage. Un petit bijou de très bonne qualité, avec un Dolby Stéréo Surround du plus bel effet, qui vient conforter la première place de *Criterion* sur le podium des éditeurs de laser.

Le Samouraï, disparu de la version expurgée d'Universal



THE MASK

Très médiocre adaptation d'un comics *Dark Horse*, **The Mask** aura eu suffisamment de succès auprès du public pour qu'un nouveau pressage laser, sous forme d'édition spéciale cette fois, voit le jour. Toujours en THX mais désormais enrichi du codage AC-3, le film de Charles Russell est présenté dans son format d'origine (1.85:1) et dans une copie somptueuse, un chouia plus soignée que la précédente. Le son est excellent et dynamique et les coupures de fin de face parfaitement choisies. Le film est intégralement présenté en CAV, ce qui n'est pas négligeable pour un produit comme celui-ci dont l'unique intérêt réside dans ses excellents effets spéciaux. Les mordus de cette comédie d'inspiration Tex Avery pourront donc désormais jouer de l'arrêt sur image. Mais une édition spéciale ne serait pas digne de ce nom sans la ribambelle de suppléments devenus de rigueur, dont ces incontournables scènes manquantes dans la version cinéma. L'une d'entre elles sert de complément à l'ouverture du film. Située en prologue, elle met en scène un groupe de vikings qui, ayant découvert les terribles pouvoirs du masque, tentent de s'en débarrasser. Apeurés par le déferlement des forces du Mal que celui-ci déchaîne, ils l'abandonnent sur une plage et regagnent leur navire. Une scène-gadget amusante mais bien trop ringarde pour être réintégrée à la version finale.



Des vikings découvrent les pouvoirs terribles du «masque» dans une scène coupée au montage.

Autre séquence supplémentaire : la mort de la reporter Peggy, se retrouvant coincée entre d'énormes rouleaux d'imprimerie d'où ressort la page de journal annonçant son mystérieux décès ! Des scènes de qualité visuelle médiocre et dont l'intérêt, relatif, réside surtout dans leur côté collector. Complètent cette édition la bande annonce, un «making of» court mais efficace, et quelque 200 photos de tournage et de promotion. Quant aux commentaires du réalisateur, ils concernent sa manière de travailler, ses ambitions vis-à-vis du film et sa vision du personnage. Un beau pressage signé *Image Entertainment* pour un film qui n'en méritait pas tant, et qui s'adresse en priorité aux inconditionnels.

LASER

STARGATE

Deux ans avant **Independence Day**, Roland Emmerich et Dean Devlin s'étaient déjà portés coupables d'une autre arnaque cinématographique, **Stargate**. Arnaque qui continue à se perpétrer via une édition laser de luxe qui n'en possède que l'apparence. Seule nouveauté, neuf scènes supplémentaires si courtes et inintéressantes qu'il est difficile de les repérer si on ne connait pas le film sur le bout des doigts. La durée de cette version, plus longue de neuf minutes, témoigne pourtant de la présence d'ajouts qui ont l'ambition d'en apprendre plus sur l'origine de Râ et son terrible dessein. Mais il n'en est rien, toutes ces séquences étant des redites par rapport à la version sortie en salles, à l'exception de la découverte d'un fossile qui annonce le danger lors du prologue, ou encore quelques éclaircissements sur les points faibles de Râ.

Emmerich et son scénariste-producteur Devlin se sont associés à *Pioneer* pour restaurer ces ajouts tant au niveau de la qualité d'image que du son. Un procédé qui semble tomber à point pour masquer la supercherie et permettre à l'équipe du film de garder un minimum de crédibilité. Mais peu sont ceux qui seront dupes surtout qu'ils devront se contenter de ce maigre supplément, unique innovation de cette édition. Pas de bande annonce, pas de commentaires. Rien, si ce n'est une face 3 en CAV qui vient agrémenter un pressage honnête, quoique scintillant et saturant encore un peu sur les couleurs vives. Un film riche en effets sonores que les codages THX et AC-3 viennent amplifier. Reste à déplorer la coupure de première face, mal placée, qui ne vient pas redorer le blason de cette édition aux allures de plaisanterie.

Pour quelques plans de plus... Râ (Jaye Davidson), le Dieu transformiste de ***Stargate***

actuellement disponibles en NTSC

- **Dawn of the Dead / Zombie**. *Elite Entertainment*. 3 faces. CLV. Format 1.85:1 respecté. Mono. Supplément : bande annonce. La version de 122mns de George Romero ! Un coffret collector à paraître (chronique dans un prochain numéro).

- **The Fly / La Mouche Noire**. *Fox Video*. 2 faces. CLV. Close captionned. Format 2.35:1 respecté. Stéréo-Dolby Digital AC-3. Supplément : bande annonce. Le classique de 1958, qui inspira le film de David Cronenberg, à redécouvrir dans une copie superbe.

- **The Texas Chainsaw Massacre 2 / Massacre à la Tronçonneuse 2**. *Elite Entertainment*. 2 faces. CLV. Format 1.85:1 respecté. Stéréo. Suppléments : bande annonce + scènes additionnelles.

- **Leatherface : The Texas Chainsaw Massacre 3 / Massacre à la Tronçonneuse 3**. *Image Entertainment*. 2 faces. CLV. Close captionned. Format 1.85:1 respecté. Stéréo-Dolby surround. Suppléments : bande annonce + commentaires de Jeff Burr (réalisateur), Jeff Butler et R.A. Mihailoff (acteurs), David J. Schow (scénariste) et Greg Nicotero (SPFX) + photos de production + reportage sur le personnage de Leatherface + storyboard + scènes coupées + fin originale.

- **Dellamorte Dellamore**. *Image Entertainment / Fox Video*. 2 faces. CLV. Close captionned. Plein écran. Stéréo. Un pressage bien plus beau que celui du laser japonais mais malheureusement recadré en plein écran (format d'origine : 1.66:1). Certaines sources indiquent que le film a été amputé de six minutes.

- **Flesh for Frankenstein / Chair pour Frankenstein**. *Criterion*. 2 faces. CLV. Format 2.35:1 respecté. Mono. Suppléments : photos de production + commentaires de Paul Morrissey (réalisateur) et Udo Kier (acteur). **Blood for Dracula / Du Sang pour Dracula**. *Criterion*. 2 faces. CLV. Format 1.85:1 respecté. Mono. Suppléments : photos de production + commentaires de Paul Morrissey et Udo Kier. Copies superbement restaurées et son très détaché pour ces deux classiques trash à (re)découvrir de toute urgence.

Damien GRANGER

(remerciements à Le Forestier Allison et à Marisol Colombier)

THE X FILES STORE

T-SHIRTS :
PRIX UNITAIRE = 120 FF
Lot de 2 t-shirts = 220 FF
Lot de 3 t-shirts = 320 FF

69 FF
CASQUETTE :
Noire. Modèle U.S
Taille réglable.
Brodée face & dos.
Réf. CP2

ABONNEMENT AU FAN-CLUB OFFICIEL : 150 FF/an
• Magazine couleur trimestriel (infos exclusives, reportages, interviews, etc.)
• Invitations à des manifestations organisées par le fan-club
• Accès au tarif préférentiel adhérent du X-FILES STORE

Réf. TSAL4
Réf. TSAI6
Réf. TSMD5

35 FF
Réf. PX1
PIN'S
40 FF
Réf. PX03

120 FF l'un
Réf. MO2
70FF

40FF l'un
Réf. CV
Réf. CT
PORTE-CLÉS LUMINEUX

BON DE COMMANDE à découper ou à recopier et à retourner à : "DEMANDEZ LE PROGRAMME" 93 av du Gal LECLERC 75014 Paris.

Réf.	Désignation	Taille M ou XL	Quantité	Prix unitaire / ou du lot	Total

Frais de port : +30FF
TOTAL A PAYER :

OUI, JE DÉSIRE M'ABONNER AU FAN-CLUB POUR 150 FF (VALABLE UN AN !)

Je joins mon règlement à l'ordre de "DEMANDEZ LE PROGRAMME"
Nom ..... Prénom .....
Adresse .....
.....
Chèque (titulaire du compte chèque .....)
Mandat
Signature (pour les mineurs, signature obligatoire d'un parent)
Date .....

ZE MAD RUBRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

MEDIA PARADE

● *L'Echo des Savanes* a encore fait très fort. Au détour de sujets provoc' comme à l'ordinaire, dont certains assez bien troussés d'ailleurs (cf.: *Ces nanas qui haïssent les mecs*, avec une explication du pourquoi qui fait très mâle (!), *Sortir avec une star, mode d'emploi*, ou encore *Les hommes les moins sexy de la planète*. Ah la vache, les tronches à Walesa et Mandela, c'est trop fun...), le mensuel s'applique à nous dévoiler le final de chacune de nos séries préférées (?). Passent ainsi à la moulinette démystificatrice ***Beverly Hills***, ***Urgences***, et jusqu'à ***X-Files***, bien sûr, dont l'*Echo* ose en couverture un photomontage assez étourdissant visant à remettre en question les rapports entre nos deux agents.
Mais le succès de la série aidant, l'image «***X-Files***» est devenue hors de prix et une pareille impertinence pourrait se payer cher si elle parvenait aux yeux d'un quelconque ayant droit. Dommage, Mulder avait une façon bien sympathique de mettre la main à la pâte !

● Malgré des sujets immédiatement perceptibles et démagogiquement ciblés (le plus gros bébé du monde, les fétichistes du pied, pourquoi Douchka a-t-elle disparu (!), l'émission de Jean-Marc Morandini *Tout est Possible* piétine à l'Audimat. Comme quoi «tout est possible», même une certaine lucidité chez le téléspectateur.
Pas désarmé, le beau Jean-Marc, au sourire de VRP tentant de vous placer une Fiat Uno, nous préparait sa botte secrète : une interview spéciale de Madame Soleil pour son livre «Mon testament pour l'an 2000». Plus que trois ans de prédictions frelatées, donc (va-t-on tenir la distance ? pensions-nous) et voilà qu'on apprend aujourd'hui son décès dans sa 83ème année ! Encore un voyante qui n'a rien vu venir, dites donc.
Courage, Jean-Marc, il te reste Elizabeth Teissier.

● Attention, voici une citation de Jean-Claude Van Damme dans l'excellent (rires...) *Paris-Match* du 4/7/97 : «*Je ne vais pas bouleverser le 7ème art. Le cinéma a existé avant moi, et me survivra !*» Eh oui, le silence qui suit est toujours de Simplet. Finalement, on aime bien ces gars qui laissent les lieux dans l'état où ils souhaiteraient les trouver en entrant.
A peine le temps de nous remettre et le Belge frappeur frappe à nouveau dans un *Ciné-Télé-Revue* du mois de septembre (accrochez-vous, c'est très fort !) : «*Je suis naturellement circoncis, parce que je me suis beaucoup servi de mon zizi !*» Textuel... Comme disent les Britanniques, on préférerait parfois un Sir plus concis !

Mel Brooks, Francis Coppola, Tom Cruise... Les vampires suscitent des vocations aussi hétéroclites que dissemblables dans le traitement du mythe.
Celle d'Eddie Murphy n'en constitue pas la moindre.
Là ou l'on attend un Dracula pour rire, Eddie Murphy prend très au sérieux son personnage en quête de procréation.

● Heureusement, le journalisme ne réclame pas toujours des compétences surhumaines. Témoin cette page tirée de la *Dépêche Dimanche*, hebdo des Dom Tom qui, outre le fait de recopier un papier publié dans *Mad Movies* n° 101, page 31, se permet d'en reprendre texto l'introduction. Bravo, ma chère Anne Walk, qui trouve quand même le courage de signer son article à défaut de citer ses sources.
Et sinon, pour les droits d'auteur, comment on fait alors, on t'envoie la petite note à la *Dépêche Dimanche* ou tu préfères nous écrire ?
Non, allez, on plaisante, que nos textes te profitent, ma chérie, on ne connaît pas le copyright à *Mad Movies*.

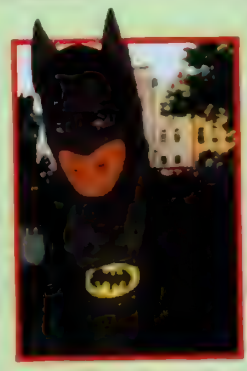
● Danger ! Ardisson planche actuellement sur le projet d'un hebdo satirique, *Télé-Zap*, dont l'esprit balancerait entre *Voici* et le *Canard Enchaîné*. Mais de quel côté penchera la balance ? c'est ça l'angoisse.

● A l'Université d'Eté de la Communication, le Syndicat du Livre a piqué la grosse colère : «*L'allègement des écrans publicitaires accordé à* TF1 *représente une prime exorbitante à la médiocrité. Le président du CSA est l'assassin de la presse écrite !*». Ah d'accord, tu nous as fait peur, hé ! En clair, ce n'est pas l'argent-roi réducteur qui gêne le monde, mais le fait d'en recevoir moins que les autres. En clair, pour les syndicats, la presse ne connaît pas de problème d'éthique, de lectorat, de crédibilité, de qualité éditoriale ou d'honnêteté intellectuelle, mais juste un déficit d'espace publicitaire. Comme tout paraît simple quand on nous explique...

● En ces temps incertains, le paranormal atteint les foyers ordinaires et interpelle désormais les ménagères. *France Dimanche* ne s'y trompe pas qui lui consacre carrément deux pages à chaque numéro. Dernièrement, évoquant l'hibernation humaine, ce journal (oui, je sais, le mot est un peu fort) cite un épisode de ***X-Files*** et rappelle qu'il s'inspire de faits réels, ceci avant de nous resservir l'ineffable lieu commun du corps de Walt Disney soit-disant conservé dans la glace, comme le prétend la rumeur. Ça fait sûrement bien dans un papier, mais hélas le célèbre dessinateur repose dans une tombe tel le commun des mortels (justement), et comme le précise un de ses amis intimes dans un livre qui va jusqu'à nous montrer plusieurs photos de sa tombe. Décidément, avec *France Dimanche* aussi, «La Vérité est Ailleurs».

EN AVOIR OU PAS, TELLE EST LA QUESTION

Le magagazine *Voici*... (c'est terrible, je dis *Voici* et déjà tout le monde se tire, attendez quoi !), *Voici*, disais-je, ose l'info qui tue au sujet du prochain **Batman**. Oui, parce que Val Kilmer abandonne le rôle au profit de George Clooney comme chacun sait. George Clooney, c'est **Une Nuit en Enfer**, bien sûr (une composition magistrale), mais aussi **Return to Horror High** et même **Le Retour des Tomates Tueuses**. Un brave, quoi !
A chaque passation de pouvoirs, le démissionnaire laisse donc sa panoplie au suivant sur la liste. On se refile le matos : la cape, la batmobile (fais gaffe coco, la cinquième est capricieuse), les jolies oreilles bien droites, le badge, les pompes, enfin tout quoi. Et c'est là où *Voici* intervient comme une folle : «*Pour que George Clooney puisse enfiler le costume de* ***Batman IV****, on a dû refaire la coque de l'entrejambe, pas assez grande. C'est Val Kilmer (****Batman III****, précise le mag') qui va être jaloux*». Fin de citation ! Ça c'est de l'info ciblée, cher confrère. Et alors moi, si j'étais quelque chose dans le cinéma, je verrais bien le scénar d'enfer :
Imaginez l'héroïne attaquée par quatre mastars au sortir de son club de fitness. A peine le temps de gémir «oh my God !» et voilà que surgit le beau Batman (je dis Batman, mais je peux faire aussi bien Superman, le Fantôme, Monsieur Propre ou Bison Futé, hein, c'est jamais qu'une histoire d'argent...). Donc, après une bagarre dont les détails importent finalement très peu, les méchants mordent la poussière comme d'habitude et Batman (bon d'accord, Don Camillo, si vous voulez) s'esquive avec sa discrétion coutumière. Imaginez le dépit de Drew Barrymore (oui, j'ai placé là Drew Barrymore, mais si vous préférez Sharon Stone, pas de blèmepro...). En effet, comment le retrouver pour lui signifier sa grosse reconnaissance ? Ah mais, que voit-elle soudain sur l'asphalte luisante dans un de ces éclairages bleu nuit comme les réussit si bien le cinéma américain ? La coquille de son beau héros masqué perdue vraisemblablement dans l'alcarade ! Une belle pièce du genre XXXXL, peut-être même avec deux L étant donné la nature de l'objet. Du coup, comme dans les jolies contes de notre enfance, la belle se jure de n'épouser que l'heureux propriétaire d'un ustensile aussi prometteur, et vous feriez tout pareil à sa place.



Fidèle à son habitude, Mad Movies a le plaisir de vous offrir la première photo de George Clooney en Batman. Comme on le voit, les oreilles ne rentrent pas dans le cadre. Comment ? l'entrejambe non plus, oui...

Elle court le cock(!)tails, hante les symposiums, fréquente les boîtes de nuit à la mode, multiplie les essayages, jamais lassée de sa besogne. Hélas c'est toujours trop grand et la malheureuse connaît souvent le doute dans sa quête impossible : «*ah je viens de me faire Ice-T, Burt Reynolds et Schwarzie, demain je me tape le club de hockey de Portland et les Chœurs de l'Armée Rouge, j'en peux plus...*»
Et puis un jour enfin, paf ! ça y est : elle déniche le spécimen alors que tout espoir semblait perdu. Pas croyable, ça rentre tout juste (dans la coquille, je veux dire...), c'est lui, quel bonheur, même les oreilles correspondent !
Et c'est ainsi qu'au final elle repartira main dans la main avec le dromadaire du zoo d'Atlanta, le regard fixé sur l'horizon lointain des lendemains américains qui enchantent, et ceci sous les applaudissements frénétiques d'un public littéralement bouleversé. Rideau !
Je sens que je tiens là l'histoire du siècle, les mecs, dès demain je tape ça en dix exemplaires et je l'envoie aux principaux majors studios.
Pour le budget, j'ai l'idée bestiale : j'annonce Stallone sous l'habit de Batman et je le fais jouer par un Tartempion quelconque, vous imaginez la thune qu'on peut se faire avec un plan pareil. C'est quand même beau le cinéma, non ?

● Scientologie pas morte ! L'actualité qui la place sous le feu des projecteurs, éclairant du même coup ses techniques de manipulation, ses actions publicitaires et ses approches pseudo-spirituelles, voire mystiques, n'empêche pas la secte de continuer à opérer sous le masque désormais connu du Centre de Dianétique. Dianétique sur Internet, dans les journaux qui ne redoutent pas la compromission (on se rappelle que la Dianétique nous avait récemment fait des offres), et surtout distribution massive d'un test gratuit visant à rameuter les citoyens crédules. Ce test leur soumet 200 questions (ah oui, ça, faut du temps à perdre...) dont les résultats sont analysés ultérieurement lors d'un rendez-vous à prendre avec un consultant du Centre. En première page du test, évidemment, quelques témoignages enthousiastes font rien qu'à encourager le bon peuple. Du genre (textuel !) : «*Je crois que c'est la première fois de ma vie que quelqu'un parlait de moi en sachant vraiment de quoi il parlait*». Hé, ballot, tu réponds à 200 questions et tu t'étonnes après que l'interlocuteur te connaisse ? Ah t'es pas mal, toi !
En fait, c'est assez simple les miracles, parfois.

● Toujours dans *Voici*, l'image forte de la semaine : un sosie (une sosie, en fait, puisqu'il s'agit d'une femme) de Michael Jackson. Oui, évidemment, je sais... ceci dit le costume est assez ressemblant, quand même. Mais pourquoi cela nous rappelle-t-il ce fameux sketche, dans *Palace*, du meeting annuel, présidé par l'irréductible Valérie Lemercier, de celles qui ne ressemblent pas du tout à Madona ?

● L'Audimat n'est pas une science exacte, ça on le savait déjà, mais que penser de cette brève dans le *Figaro* du 4/9/96 annonçant que l'émission *Ça se Discute* venait d'obtenir un score médiocre de 17% de parts de marché la veille au soir ? A priori, rien, car tout le monde s'en tamponne, sauf si l'on sait que l'émission en question passait, non pas la veille, comme prétendu, mais le soir-même ! Alors, chiffres truqués, anticipation spéculative, paradoxe temporel ? on se perd en conjectures...

● Face à la crédulité du monde et à l'attrait de l'argent facile, certaines transactions supposées impensables autrefois se démocratisent de nos jours. La célèbre compagnie britannique Lloyd's qui couvre souvent les sinistres les plus invraisemblables, inaugure ainsi une assurance contre les risques d'enlèvement par des extraterrestres. Saugrenu, pensez-vous ? Pas du tout, les contrats se placent très bien aux Etats-Unis où le *vulgum pecus*, sans doute sensibilisé après la vision d'**Independence Day**, commence à développer une psychose de l'alien dont il serait dommage de ne pas profiter toute affaire cessante. Imaginez chez nous Germaine et ses Lustucru, le blé qu'elle pourrait se faire... Qui prétendait que l'Amérique filait directement de la préhistoire à la décadence sans passer par la case civilisation ?

● Dès le 15 novembre, les chaînes de télé inaugureront le code crypto-boum-boum-Schlikaschlika visant à réglementer la violence au petit écran (patience, sur les stades, rien n'est encore prévu...). Dès le 23 octobre au journal du soir, les principaux responsables de chaînes s'auto-congratulaient de l'opération commune sans évoquer aucunement *Canal +* qui les grillait pourtant au poteau en installant avant eux son propre code différent du leur. Ça va être commode, tiens. Bon alors, le ❖ c'est quoi déjà, Simone ? Je sais plus, mais dans le doute, retourne le bocal du poisson rouge !

DÉLOYALE PURSUIT

Avez-vous déjà connu la honte, la vraie, doublée d'un incroyable sentiment d'injustice ? Non, alors vous n'êtes jamais tombé sur une question piège au Trivial Pursuit. Le Trivial, ça vous prend par surprise au détour d'une soirée de visite en famille, quand la petite cousine sort fièrement sa boîte et que, tout sourire héroïque dehors, vous évaluez déjà votre retour à domicile, non plus vers les 23 heures/minuit comme prévu, mais bien plutôt du côté des deux/trois heures du mat' et qu'il y a encore toute la *Mad Rubrik* à se taper si l'on veut boucler dans les temps, zut alors...

Côté pile ?...

...ou côté farce ?

(la deuxième question n'est pas mal non plus !)

Bref, après quelques coups de dés, où déjà on vous accuse de jouer les ventilateurs et de ne pas en en laisser assez aux autres, arrive l'instant fatal et la question insidieuse :
- Qui était la créature de Frankenstein des films de Terence Fisher ?
Sous le sourire placide des adversaires, trouvant quand même que vous avez un pot arrogant, étant donné vos activités professionnelles, vous répondez alors :
- Ben, ça dépend, hein, j'en connais plusieurs. Christopher Lee, déjà...
- Nan, c'est pas ça !
- Et puis Michael Gwynn dans ***La Revanche****, ou bien Freddie Jones... Susan Denberg, peut-être...*
- Nan c'est pas ça non plus !
A ce moment, changement à vue, car tout le monde commence évidemment à vous regarder d'un air gêné. Comment ? le grand spécialiste du fantastique, se planter à ce point !
- Ah mais oui, le dernier c'était Dave Prowse, qui d'ailleurs, c'est marrant, interprétait Darth Vador dans la série des ***Guerre des Etoiles****, et justement figurez-vous que...*
- Nan ! c'est pas ça non plus, de toute façon on n'a droit qu'à une réponse. La créature de Frankenstein dans les Terence Fisher, c'était Boris Karloff, na ! Allez, au suivant...
Le pauvre pécheur qui voit la basilique s'effondrer sur sa tête alors qu'il implore le Seigneur ne doit pas trouver la vie plus injuste à cet instant. Et vous pouvez toujours protester, plaider le vice de forme, tenter d'expliquer qu'en fait Boris Karloff intervenait trente ans plus tôt, et cela dans les films de James Whale, rien n'y fait. Comment lutter quand c'est écrit là, en toutes lettres au dos de la carte : Boris Karloff ?
Alors, je dis à Mr. Trivial Pursuit qu'en plus de nous faire coucher à des heures pas chrétiennes, il pourrait éviter de nous rendre ridicule en famille. Je ne vous salue pas, moi monsieur !

THE CRAIGNOS ATMOSPHERE, par Gil

Reconduire à la frontière, oui, mais à la Frontière du Réel, c'est autrement plus humaniste...

ARRIVAGE HEBDOMADAIRE IMPORT USA/GB/JAP

Album

ACHAT ET VENTE DE LASERDISCS D'OCCASION

NOUVEAUTÉS

PLUS DE 10 000 LASERDISCS ET VIDÉOS.

CATALOGUE VPC DISPONIBLE CONTRE 3 TIMBRES À 3 F.

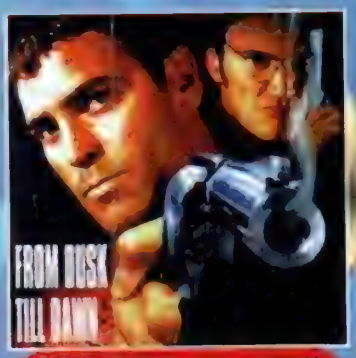
Mise à jour mensuelle.

Album c'est aussi :
- Tout sur les «X-Files» : guide officiel, vidéos, T-Shirts, etc...
- Tout sur «Star Wars» : art of, script, movie books, etc...

TOY STORY
NTSC - LTBX - THX - AC.3 180 F
Jusqu'au 20/11/96

ERASER
NTSC - LTBX 200 F
Jusqu'au 20/11/96

MISSION IMPOSSIBLE
NTSC - LTBX - AC.3 260 F
Jusqu'au 03/12/96



FROM DUSK TILL DAWN
NTSC - LTBX 230 F
Jusqu'au 17/12/96

THE CRAFT
NTSC - LTBX 200 F
Jusqu'au 20/11/96

THE PHANTOM
NTSC - LTBX - AC.3 260 F
Jusqu'au 17/12/96

Sans oublier...

CROSSING GUARD
LD - LTBX - THX - AC.3 : 230 F

ABYSS
LD - LTBX - THX - AC.3 : 380 F

POCAHONTAS
LD - LTBX - THX - AC.3 : 180 F

GHOST IN THE SHELL
LD - LTBX - SUBT. : 200 F

KING OF NEW YORK
LD - LTBX : 230 F

LAST DANCE
LD - LTBX - AC.3 : 230 F

SPY HARD
LD - LTBX - AC.3 : 230 F

Album

7, rue Dante
75005 Paris

Tél.: 01 43 25 54 76
Fax : 01 43 25 82 70

Du mardi au samedi de 10 heures à 20 heures.

LE SEUL MAGASIN «TOUT CINÉMA» DE LA RIVE GAUCHE.

LES PRIX ET DÉLAIS INDIQUÉS SUR CETTE PAGE NE SONT PAS CONTRACTUELS ET SONT SUSCEPTIBLES DE CHANGER SANS PRÉAVIS.

MAD'GAZINE

par Damien GRANGER

SANG D'ENCRE

DEADLY CHINA DOLLS

Rick Baker & Toby Russell
Eastern Heroes Publications

Trois ans après leur bible sur le cinéma de Hong Kong, «The essential guide to Hong Kong movies», les deux responsables de la revue *Eastern Heroes* font un comeback et publient le très attendu «Deadly china dolls», nouvelle œuvre de référence qui fait le tour d'horizon des actrices figurant dans les productions les plus déjantées de la planète. Quelque 150 actrices y sont recensées et regroupées sous forme de classement thématique. On les y retrouve toutes, des plus connues (Anita **Heroic Trio** Mui, Maggie **Police Story 3** Cheung...) aux plus ésothériques (Pang **New Mr Vampire** Dang, Monica **God of Gamblers 2** Chan...),

présentées sous forme de portraits très informatifs accompagnés de filmographies détaillées. Les actrices les moins connues, plutôt que d'être recensées sous forme d'abécédaire, font l'objet d'encadrés, ce qui donne un charme supplémentaire à cet ouvrage soigné et exhaustif de 260 pages, vivement recommandé. (Disponible chez *Album*. 210 F)

THE PSYCHOTRONIC VIDEO GUIDE

Michael J. Weldon
St Martin's Griffin

Sans cesse reporté pour des problèmes d'éditeurs, cette suite très attendue de la «Psychotronic encyclopedia» continue son exploration du territoire des films bis et trash. Si vous rêvez d'en apprendre plus sur les films les plus obscurs de l'histoire du cinéma, comme **Invasion of the Girl-Snatchers**, ce livre est pour vous. Véritable annuaire de la série B, il comprend quelques 8.000 films accompagnés d'un index des réalisateurs très pratique. A regretter cependant, un mélange des genres parfois déconcertant puisqu'y sont recensés des titres aussi variés que **Always**, **Beverly Hills Vamp**, **Piège en Haute Mer** ou **Monstrosity**. Dommage aussi que chaque film soit chroniqué sous forme de notule très courte et non pas accompagné d'une critique informative plus développée. Comme dans le premier tome, les illustrations sont rares mais majoritairement inédites. La typo donne un coup de jeune à cette suite bénéficiant cette fois d'un format A4. (Disponible chez *Album*. 240 F)

ZINOSCOPE

CINÉ ZINE ZONE 104

Véteran incontesté des publications amateurs, *Ciné Zine Zone* sort déjà son numero 104. Au sommaire de celui-ci, la première partie d'un dossier sur le cinéma d'épouvante italien, allant de 1956 à 1960. Une étude très précise d'abord par thèmes, suivie d'analyses détaillées des films phares de cette époque. La maquette reste fidèle à elle-même, c'est-à-dire sobre mais soignée, richement illustrée. Les textes sont très informatifs et empreints d'un côté nostalgique non négligeable. A venir, la deuxième partie du dossier et un numéro spécial consacré à Jess. 140 pages, format A4. On le commande pour la somme de 100 F à Pierre Charles, 16 av. Emile Zola, 94100 Saint Maur.

TALES FROM THE B-MOVIES 3

Cette publication récente propose des dossiers sur **Los Angeles 2013**, Brian Yuzna, le marché du film de Cannes 96, les films de la rentrée, les nouvelles séries télé qui ont la cote et des previews. Un sommaire riche et varié pour un fanzine bien écrit et bien présenté. On regrettera juste que les promesses du titre ne soient pas entièrement tenues. 68 pages, format A4. 25 F + 5 F de port à Benjamin Rozovas, 43 rue de Fontenay, 94130 Nogent.

THE CREW 2

Dossier **Freddy**, articles sur **L'Antre de la Folie**, **Mort ou Vif**, **Seven**, **Une Journée en Enfer**, **Speed**... Les responsables de ce nouveau fanzine aux textes très détaillés ont décidé de parler avant tout des films qu'ils aiment. Une manière de faire partager ses passions. L'ensemble est sympa et se lit facilement. 72 pages, format A4. 20 F + 5 F de port à Alexandre Poncet, 15 place du Château, 89560 Courson les Carrières.

ATOMOVISION 4

Très luxueux, *Atomovision* se fait le représentant du cinéma fantastique des sixties. Des interviews de Robert Wise et H.G. Lewis, un dossier récapitulatif intitulé «Ils ont marché sur la lune» et des articles sur Jacques Tourneur, Fu-Manchu et Jack l'éventreur au cinéma forment le sommaire de ce nouveau numéro à se procurer d'urgence. Les textes sont clairs, les illustrations bien choisies. 68 pages, format A4. Couverture couleur. 35 F à Fabrice Lambot, 73 bis rue René Richard, 60150 Janville.

DISQUES

CRASH

Howard Shore
Milan-BMG

Howard Shore n'est peut-être pas le plus talentueux d'entre tous mais il aime terriblement son métier, et ça s'entend. Toujours attentif au sujet qu'il travaille, toujours à la recherche d'une sonorité efficiente, il a contribué à donner un cachet unique à des productions déjà peu communes (**La Mouche**, **Seven**, **Ed Wood**). Ici, des guitares électriques suspendent de longues notes plaintives au-dessus des percutions et des contrebasses rigides, «straight», tout en ligne droite. Bref, rien moins que la douleur mêlée à l'orgasme filant sur des autoroutes bétonnées. L'idée est toute simple, certes, mais qui a dit que la musique se devait d'être un art compliqué ?

INDEPENDENCE DAY

David Arnold
Milan-BMG

Une fois de plus, David **Stargate** Arnold, en professionnel trop consciencieux, a placé la barre au-dessus du film qu'il illustre : martial en diable, patriote sans chauvinisme, lourdaud juste ce qu'il faut mais jamais inféodé à la crétinisation cosmique d'Emmerich et de son scénariste. Finies les mélopées orientales à la **Lawrence d'Arabie**, place aux ambiances sombres entrecoupées d'une trompette échappée du 17e de cavalerie. Marketing et timing serrés oblige, le disque est pressé alors qu'Arnold est en plein enregistrement.

On ne s'étonnera donc pas que les batailles finales manquent à l'appel. Mais pour se racheter, *BMG-USA* a déjà promis la BO complète pour l'année prochaine (pour la sortie vidéo ?).

Rafik DJOUMI

THE TRUTH AND THE LIGHT : MUSIC FROM THE X-FILES

Mark Snow
WEA

Pour les inconditionnels, voici enfin l'authentique musique de *X-Files*, succédant à une honteuse compilation de morceaux orchestrés par quelques groupes branchos et légèrement inspirés des thèmes récurrents de la série. Mark Snow compose une bande originale assez sombre, voire lugubre, empreinte d'une ambiance très mystique créée à partir de sons variés (cloches, dialogues de la série remixés...) qui participent pleinement au côté irréel de la série. Sieur Chris Carter, qui a toujours son mot à dire, ponctue cette composition riche en accords de violon de petits commentaires inutiles. Une bande originale soignée à écouter seul au milieu d'une pièce vide illuminée par des bougies. On regrettera quelques morceaux au son proche de celui d'Eric Serra. Faute de goût ?

Damien GRANGER

Courrier des LECTEURS

Marc Perrache, Biesheim

Après deux ans d'un succès mérité, voilà que les média jettent leur dévolu sur notre série favorite : ***X Files***. Vous voulez savoir si Gillian Anderson s'est tapée un nain lycanthrope à 13 ans : lisez *Voici* ! (*où ça, à quelle page ?*).
Du coup, devant ce regain d'intérêt de la part de ces torchons, juste utiles à la litière du chat, M6 brade la série. Qui prend plaisir à s'enfiler trois épisodes le samedi soir coupés par cent mille pubs ? Pas moi !
L'audimat a encore frappé. Bref, du coup j'ai décroché. Voilà comment on assassine une série.

C'est vrai que le phénomène de récupération peut énerver, mais mieux vaut diffuser la série dans ces conditions que de ne pas la montrer du tout. Pour ma part, je l'enregistre et la regarde ultérieurement en accélérant sur les pubs (Vitesse x 7 = pénétration dans le cortex divisée par 7...). Y avais-tu songé ?

Antoine Pellissier, Nîmes

Médecin généraliste à Nîmes et toujours fidèle à votre magazine (rappelez-vous, j'avais gagné un abonnement «à vie» suite au prix Gore remporté par mon film **Folies Meurtrières** lors du Festival *Mad Movies* en 1985), je me suis remis au tournage début 95 pour un nouveau film intitulé **Maléficia**. 160 personnes participent à ce projet qui devrait voir le jour début 97. Je l'ai voulu comme un mélange de **La Nuit des Morts-Vivants**, **Evil Dead**, **Dracula**, **L'Exorciste**, **L'Enfer des Zombies** et **Massacre à la Tronçonneuse**. Bref, que des classiques !
Notre spécialité : le méga-gore, on ne fait pas dans le suggéré. Pour la petite histoire, nous tournons avec du vrai sang, de vraies tripes, de vrais os ! Sortis tout droit des abattoirs de Nîmes, et livrés par un patient devenu ami... et comédien ! Les acteurs boivent ou se baignent dans du vrai sang de bêtes tuées la veille. Au moins la couleur en est bien réelle. Le choc, c'est l'acteur qui s'est immergé totalement dans le sang les yeux ouverts (du délire !). Il en avait dans les oreilles, les narines, ça dégoulinait de partout (*arrête, j'ai tout mon quatre heures qui remonte...*)... Voilà, à 36 ans, à quoi on passe ses week-end, et tout ça motivé par *Mad Movies* qui n'a jamais quitté ma table de chevet, au grand désarroi de ma femme, mais pas de mon fils (9 ans), qui va prendre la relève, déjà très passionné par la revue. Ci-joint quelques photos dont vous pouvez faire le meilleur usage.

Jordane Puech, Rodez

Etant fan de **X-Files** depuis le premier épisode, c'est de cette façon que je vous ai découvert. Je m'acharne donc à commander les (trop nombreux) numéros manquant à ma collection. Cependant, je me rends compte que les 25 premiers ont disparu (mais n'oubliez pas «rien ne disparaît sans laisser de traces» !). N'y-a-t-il pas moyen de les remettre en circulation ? Ce serait très «Mad» de votre part. Si ce ne peut-être le cas, pourriez-vous, avec votre gentillesse habituelle, publier mon adresse afin que des chanceux détenteurs puissent éventuellement m'en vendre ?
Je tiens à vous féliciter pour le sérieux de vos articles. Je suis une grosse... euh pardon, une grande bouquiniste et je pense que vous êtes de loin la meilleure revue, ce qui explique sans doute votre longévité. En plus, je crois avoir trouvé mon maître, Didier Allouch, car ses goûts et ses opinions sont étrangement, je dirais même «surnaturellement», identiques aux miens. Tout dernier point, un gros bravo pour votre numéro 80 spécial «Stephen King» que j'adore. Énormes bisous.
Jordane Puech, 45, avenue de Montpellier, 12000 Rodez.

Nous ne rééditerons pas les anciens numéros. L'opération coûterait trop cher, ils n'en valent pas tous la peine, cela n'intéresserait que quelques lecteurs, et puis surtout, nous avons perdu depuis longtemps les éléments originaux nécessaires à ce retirage.
Quant à Rallouch, à la lecture de ta lettre, il s'est enfui aux Etats-Unis, dis donc. Si tu veux, on demande l'extradition. J.P.P.

CORRESPONDANCE DAY

*Alors, **Independence Day**, bon divertissement ou grosse bouse molle ?*
A vous les lecteurs :

✱ Les effets spéciaux tant attendus sont là, mais le principal défaut du film est évidemment son humour. Des millions de gens meurent et les acteurs plaisantent comme si de rien n'était. Pourquoi vouloir plaire au public à tout prix en accumulant les calembours foireux ? **Jérôme Vincent**.

✱ Après tout, le cinéma c'est fait pour s'en prendre plein la tronche, et ressortir le sourire jusqu'aux oreilles. Pour **Independence Day**, ça marche plutôt bien, non ? **Line Kahou-Mudge**.

✱ **Independence Day**. Bonne recette : la série télé *V* que vous arrosez de sauce mégalomanie à l'américaine. Un zeste de ***Rintintin*** pour le sauvetage du chien. Un zeste de ***Santa Barbara*** pour les relations amoureuses. Le final de **La Guerre des Mondes** revisité. Il suffit de remplacer le virus bactériologique par un virus informatique, c'est plus à la mode. Le final de **Star Wars** (pour tout faire péter à partir du noyau). Passer au shaker et secouez. Servez le tout à la sauce patriotique pour un soufflé qui retombe au bout de trente minutes. Et, comme par hasard, ce sont les Yankees qui trouvent la solution et nous, nous sommes comme des crétins sans cervelle attendant que la contre-attaque nous vienne du ciel. Affligeant ! **Didier Quesnee**.

✱ Un total délire qui m'a flanqué le frisson à chaque instant. Une action spectaculaire qui annonce l'apocalypse. Un film manichéen ? Et alors, on s'en fout, on marche comme des gamins et c'est génial. **Emmanuel Bettinger**.

✱ Quel giga-navet ! Quel gâchis de fric ! Ne jetez pas le vôtre par la fenêtre, même pour dire que vous l'avez vu ! Tout ce qu'il y a à savoir se trouve page 19 du n°103 : une critique qui (ouf !) reflète tout à fait mon senti... dégoût. Faudrait quand même pas prendre les spectateurs pour des débiles profonds ! **Sabine Smit**.

✱ Dès les première images j'étais dedans. Ah quel héroïsme ces Américains ! Quel courage le Président, le général et ce bad boy de Will Smith. Et puis, quels vicieux ces E.T. qui attaquent d'abord les Iraniens et les Russes. Toutes ces maquettes, ces dialogues bidonnants, ces situations hilarantes, cette émotion aussi par moments... Non, y'a pas à dire, **Hot Shots 3** c'est vraiment un film poilant.
Comment ça, c'est **Independence Day** que j'ai vu ? Ah bon ! Désolé, les gars, autant pour moi. **Carlos do Moinho**.

✱ Poussé par votre critique élogieuse, je suis allé voir **Independence Day**. Pas de doute c'est bien le digne successeur de **Star Wars** et j'attends avec impatience la suite de la trilogie. La Force a pour héritière les Etats-Unis d'Amérique dont le Jedi n'est autre que le président américain. Ce film, en plus d'être un film d'amour, d'héroïsme, d'action, est un film drôle où l'on jubile à chaque fois, je cite, qu'«un citoyen est mort» ou que «beaucoup de citoyens sont morts dans l'attaque alienne». Hé, pour reprendre notre sérieux : si les Martiens nous attaquent un jour de 4 juillet, qu'ils fassent comme dans **ID4** et exterminent d'abord les Américains. Là, on pourra dire que c'est vraiment notre jour d'indépendance. **Laurent Borgiès**.

✱ C'est vrai, les situations sont invraisemblables, le scénario est simpliste et l'exaltation de ce bon vieux patriotisme américain a de quoi choquer, mais quel spectacle visuel et sonore ! Je conçois fort bien que vous n'aimiez pas le film, mais jugez-le comme un divertissement et non comme une œuvre d'auteur. C'est *Mad Movies*, que diable, pas *Télérama* ! **Grégory Walter**.

✱ Ce film tant attendu m'a sérieusement gonflé. Certes, le début est sympa, merci les effets spéciaux, mais le reste accumule les clichés typiquement américains, les dialogues rasoirs et certaines scènes versent carrément dans le ridicule : le final est simplement grotesque et le patriotisme qui en ressort est gerbant à souhait pour un petit Français comme moi. **Frédéric Gamba**.

✱ L'arrivée en masse des films américains à gros spectacle commence à me gonfler, mais j'ai quand même déboursé trente balles et je confirme vos critiques : patrotisme exacerbé, héroïsme agaçant. Ils trouvent tout les premiers, ce sont les meilleurs, ils montrent l'exemple. On aurait dû vous écouter... **Pascal Marcilly**.

✱ Votre critique sévère me semble à la fois juste et injuste. Il s'agit d'un film grand public, spectaculaire au premier sens du terme. Et, en effet, il s'agit d'un film naïf. Cherchons un peu le second degré, le message... Ah oui, la lutte du bien contre le mal, le mondialisme.
Ce film est complètement dément, on est d'accord. C'est un «mad movies». ce n'est pas un chef-d'œuvre ni un bon film une fois débarrassé de ses stupéfiants effets spéciaux, mais somme toute il plaît à ceux qui ont gardé, comme moi, un cœur d'enfant. **Guillaume Rouy**.

✱ On arrive dans la salle et on s'en prend plein la tronche. Où est le mal ? Votre critique est gratuite et méchante. Vous semblez oublier que le cinéma c'est aussi du grand spectacle. Pas la peine de juger le film raté, si vous n'apportez aucun élément tangible pour le démontrer. **Tony Krebs**.

✱ Ce que j'ai vu ressemblait fort à de la propagande vantant les mérites d'une Amérique triomphante et une nouvelle fois égoïste. Le scénario simpliste n'est qu'un prétexte à faire avaler n'importe quoi et il génère une idéologie aberrante devenue impensable à notre époque. Ce procédé me rappelle l'endoctrinement dont furent victimes les Allemands, avant et durant la Seconde Guerre Mondiale. **Arnaud Fablet**.

✱ Que dire de cette chose navrante, de ce navet immonde, de cette daube pitoyable qu'est **ID4** ? Tout est ringard du début à la fin. Bien sûr, c'est très drôle au second degré, mais était-ce vraiment le but de l'un des films les plus attendus de l'année ? Maintenant il faut prévenir la Terre entière. Un terrible danger la guette. Celui de n'avoir plus que ce genre de films à regarder. Au secours ! (*arrête de crier, ou les Américains vont encore venir te sauver...*) **C. Thyemar**.

PETITES ANNONCES

Charles Zugasti, Pessac

Bonjour à toute l'équipe de ce formidable magazine. A l'occasion de la reprise de la diffusion de ***X-Files*** sur *M6*, j'aimerais me livrer à une réflexion sur le monde créé par Chris Carter.
Le volume 1 du *Guide du Téléfan*, intitulé *La Chute des Anges*, évoque le crash de Roswell et les éléments fondateurs de cette mythologie moderne qu'est l'ufologie. Francis Valery y explique que la réalité alternative dans laquelle évolue la série repose sur une conception fortienne de l'univers. «Fort est un sceptique. Il ne rejette rien a priori, bien au contraire ! Tout l'intéresse, mais il cultive le doute, en particulier à propos de la plupart des théories scientifiques de son temps. Il remarque que les scientifiques ont trop souvent tendance à écarter de leur route les faits qui ne cadrent pas avec leurs propres théories. Il combat à la fois les dogmatiques qui nient tout ce qui ne cadre pas avec le «point de vue officiel» et les paranoïaques qui voient partout des soucoupes volantes et des complots à l'échelle planétaire».
Pour moi, il apparaît que Mulder est une représentation de Charles Fort. C'est vrai qu'à trop vouloir croire, il a tendance à croire un peu vite ce qu'on lui montre et ce qu'on lui dit (voir épisode *Entité Biologique Extraterrestre*, 1ère saison). Mais il sait reconnaître ses erreurs et se montrer sceptique face à des manifestations paranormales semblant évidentes (voir épisode *Le Message* et *Excelsius Dei*). Ce qui renforce ma théorie, c'est qu'il est en contact permanent avec le dogmatisme représentée par Scully (bien qu'au fur et à mesure elle soit bien obligée de croire elle aussi) et les paranoïaques représentés par les Lone Gunmen qui voient des complots partout. Ou alors ils sont extraordinairement (extra)lucides.
Même si certains ne sont pas d'accord, cela prouve néanmoins la richesse et l'intelligence de cette série qui propose plusieurs approches possibles. Ce qui est également remarquable, c'est le fait que les auteurs ancrent la série dans notre réalité en faisant de nombreuses références à des écrivains : Frank Scully, le premier qui dans les années cinquante parle du crash de Roswell dans un livre, ou le poète William Blake (épisode *Parole de Singe*), ou encore ce clin d'œil à Richard Matheson sous la forme de l'ami sénateur de Mulder dans l'épisode *Les Petits Hommes Verts*.
Mais surtout, j'admire la volonté des créateurs à faire coïncider la réalité alternative dans laquelle évolue la série avec la réalité des téléspectateurs américains. Par exemple, les événements de l'épisode *Intra-Terrestre* sont datés du 13 novembre 1994 (diffusion cinq jours après aux U.S.A.), ou encore l'épisode *Un Fantôme dans l'Ordinateur* daté du 24 octobre 1993 et diffusé cinq jours plus tard.
Voilà, en espérant être publié et susciter quelques réactions à mes propos, bonne continuation à toute l'équipe.

Jean Latreille, Lyon

Puisque c'est la saison, je vous écris pour vous parler de vous. J'ai quelques petits avis que je ne peux plus taire :
La maquette de *Mad Movies*, si vous la changez, je m'abonne à *Télérama* ! Non mais quoi, vous avez essayé de les lire, vous, ces revues qui se croient obligées d'utiliser toutes les possibilités de leur logiciel de PAO à chaque nouveau numéro ? *(oui, mais c'est illisible aussi. Donc ils masquent avec la mise en page, c'est pas con !)* ça donne envie d'être aveugle.
N'en déplaise à Jean-Luc, de Nouméa, les termes inconnus des lecteurs de *Voici* sont un atout majeur de *Mad Movies*. Au hasard, dans le n°102, je trouve «asynchrone», ou «anthropocentriste», qui non seulement font joli dans une conversation, mais en plus veulent dire des trucs précis *(des signifiants sémantiques, en quelque sorte. N'ayons pas peur des mots...)*.
Les dessins, c'est pas mon truc, mais je suis épaté du coup de pouce que vous donnez à tous les artistes en herbe. Idem pour le retour du Zinoscope : comment vous faites sans que ça pue la démagogie *(on ouvre la fenêtre et on ferme les parenthèses !)* ?
Enfin, je me suis amusé au n°100 à faire ma liste des 100 meilleurs films fantastiques. Et je me suis dit que si chaque Mad Movien envoyait une liste, on pourrait avoir une idée intéressante du goût des lecteurs. Qu'en pensez-vous ? *(si c'est pas moi qui comptabilise, l'idée est excellente)*.
Je me propose de centraliser tout ça. Il suffirait que chaque lecteur m'envoie directement une liste de 40 films sur une page, et dans l'ordre alphabétique, s'il vous plaît, pour que j'en tire des statistiques et vous les communique ultérieurement à fins de publication. Ça vous dit ?

Eh bien écoute, on roule comme ça. Envoyez vos listes à Jean Latreille, rue des Macchabées (tu leur dis bonjour, vieux !), 69005 Lyon.

Glady Renard, Châtillon/Seine

Ça y est, vous avez gagné, je prends ma plume et comme tous le monde je vous envoie des fleurs *(fallait pas, voyons, tu as fais des folies)*. Mais c'est de votre faute aussi. Si votre style n'était pas aussi humoristique et en même temps lucide, si les photos n'étaient pas aussi bonnes, si la *Mad Rubrik* n'était pas aussi juste et cassante (mais toujours avec raison et retenue pour ne pas être trop méchant avec les simples d'esprit, cf. Morandini), et si surtout il n'y avait pas le courrier avec le célèbre Patrick Giuliano, ufologue, chiffrologue et marrantologue (il en faut de toute manière), vous auriez moins de féloches. Eh oui, on peut pas tout avoir, le succès ou la paix.
Sinon, de lectrice à lecteurs, je tiens à féliciter ceux qui envoient des photos de leurs œuvres. Vraiment géniales ! En particulier celles de Grégoire Massonneau dans le 102 et de Gilles Francescano dans le 101. Allez, à plus, marrez-vous bien et bonjour à Patrick Giuliano *(arrête, tu vas le faire revenir)*.

Carlos Rivolta, Buenos Aires

Je suis un lecteur argentin qui aime beaucoup votre magazine. A Buenos Aires on trouve quelques numéros de *Mad Movies*, et c'est la plus belle revue sur le cinéma fantastique qui existe dans le monde *(arrête, t'en fais trop...)*.
Je me permets de vous envoyer certaines de mes œuvres de la série Crucifixiones que j'ai peintes l'année dernière. Ce sont des tableaux monochromes que j'ai exposés à Buenos Aires. Je suis très influencé par le fantastique, le sexe et la politique. Si des lecteurs veulent me contacter, ils peuvent m'écrire à C. Rivolta, Mosconi 2866, Saenz Pena 1674, Provincia de Buenos Aires, Argentine.

Vds *In Nomine Satanis* + écran et *Wraith* VF. Parfait état. Eric au 03 27 80 72 22.

Vds 2.800 affiches années 1955/1980, au détail (à partir de 15 F) ou en lot (200 affiches : 1.200 F). Liste complète contre 5 F en timbres à C. Blavet, 43 rue des Mouettes, 85340 Ile d'Olonne.

Vds ou éch. revues de cinéma et affiches, liste contre enveloppe timbrée. Ch. VHS de **Alone in the Dark**, **Le Choix des Seigneurs**, **La Forteresse Noire** et **Shlock**. B. Malitte, Le Roi des Oiseaux, 58170 Luzy.

Vds tout sur ***X-Files*** (presse étrangère et autres rareté). Liste contre 1 timbre. Rech. cérémonie des Oscars 1991. Christophe Belva, 65 rue de Flers, 59800 Lille.

Vds nbreux comics US et trading cards en sets complets ou à l'unité. Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Vds M.M. du 26 au 81 (sauf 27 et 28) : 600 F, *Impact* 1 à 51 (sauf 2) : 350 F, et lot de 46 cartes postales d'affiches de films : 150 F. Fabrice Berriet, 3 rue Corneille, 59147 Gondecourt.

Rech. épisodes 3, 4, 6 et 7 de ***X-Files*** première saison, M.M. 1 à 15, 17, 19, 20 et 22, et *E.T.* 4 à 6, 8, 133 et 143. Stéphane au 01 69 31 04 09.

Vds 75 F pièce VHS de **Captain America**, **Androïde** et **Re-animator 2**. Tél. : 01 42 29 04 05.

Ach. cher anciens catalogues du Festival d'Avoriaz (du 1er au 8. + les 11, 13 et 15, ainsi que d'anciens fanzines sur le fantastique. Jean-Pierre, 01 64 88 02 93, à partir de 19 heures.

Ch. vieux films horreur/fantastique, 50/60, dont **Crack in the World** (1965) de Andrew Marton. Envoyer listes à Serge Cariou, 9 rue Georges Bonnac, 33000 Bordeaux.

Vds diverses choses (*oui, on est nombreux dans ce cas-là !*) (*Cinéfex*, *Vampirella*, illustrateurs). Carlos Da Cruz, 42 rue des Menuts, 33000 Bordeaux.

Vds de 40 à 60 F pièce VHS de **Scanners**, **X-Tro**, **Nightwish**, **The Kindred**, **RoboCop 3**, **Le Fantôme de l'Opéra** (Englund), **La Nuit des Morts-Vivants** (Romero), **La Colline a des Yeux 2**, **Supernatural**. Tél. : 04 72 37 19 51.

Collectionneur propose 600 VHS de classiques SF/fantastique : **Le Fantastique Homme-Colosse**, **Robinson Crusoe sur Mars**, **Silent Running**, **Galactica**... Liste contre 4 timbres à Daniel Vanlaerne, 10 rue Rossini, 57120 Rombas.

Vds planches originales américaines (*Marvel*, cellulos ***DBZ***, BD «Tales from the crypt», «Akira»... Grégory au 01 30 74 27 66.

Vds affiches de cinéma, synopsis, jeux de photos et chemises cartonnées sur cinéma. Sébastien Roiseaux, 4 rue de Moscou, 91300 Massy.

Vds ou éch. collection de VHS originales de films chinois 1958/1985 (sabre, kung-fu, théâtre). Souhaite rencontrer Européens ainsi que Thaïlandais, Laotiens, Chinois, Coréens aimant ce cinéma. Jan Chang, Rés. La Bléchade n°6, 108 rue de la Bléchade, 33000 Bordeaux.

Rech. *Première* 208 + articles sur **Le Hussard sur le Toit**. Emmanuelle Roy, 35 allée des Frondaisons, 91370 Verrières-le-Buisson.

Rech. trading card ***X-Files*** 1ère saison n°65. Vds ou éch. roman ***X-Files*** «Les gobelins». Guillaume Leprévost, 1344 route de Bretagne, 14790 Mouen.

Vds merchandising **Star Wars** (jouets, docs), revue de presse et photos de **Batman**, merchandising de **Terminator 2** et **RoboCop**. Liste contre enveloppe timbrée à Raphaël Zamochnikoff, rue de la Croix d'Or, Buvilly, 39800 Poligny.

Vds collection 142 pin's. Téléphonez au 01.42.54.65.28. entre 12 et 14 heures, les jours ouvrables seulement.

Ach., vd, éch. VHS de Hong Kong et ch. **Once a Thief**, **The Executioners**, **Naked Killer**, **Shaolin Temple 1, 2 et 3**, **Drunken Taï Chi**, **Just Heroes**... I.M. Bigeard, 22 quai de la Fosse, 44000 Nantes.

Rech. trading cards ***X-Files*** + épisodes **Dod Kalm**, **Humbug**, **The Calusaris** et **Ice**. Nicolas Bourseul, 1 ch. de la Terrasse, 31500 Toulouse.

Vds 119 F «La 3ème dimension», 60 pages sur les techniques de prises de vues et de restitution des images en relief. Stéphane Stelitano, 643 rue Leon Gambetta, 59970 Fresnes/Escaut.

Rech. jaquettes de films inédits en salles sortis ces 5 dernières années et chroniqués dans «Vidéo et débats». Patrick Montnau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Vds nbreuses BD super-héros. Vds, ach., éch. tout sur Johnny Halliday. Hervé Kouskot, Orvilliers St Julien, 19 rue de la Libération, 10170 Méry sur Seine.

Ach. BO de **2 Garçons, 1 Fille, 3 Possibilités** (*à mon avis, y'en a au moins quatre, mais moi ce que j'en dis...*). Vds affiches de ciné, liste sur demande à Laure Daligaux, 73 rue Curial, 75935 Paris cédex 19.

Vds ou éch. jaquettes tous genres, posters ciné et acteurs, photos, pin's, pogs, trading cards... Benoît Hollebecq, 56 rue Rubens, 59118 Wambrechies.

Vds VHS de **Poltergeist** (80 F), **Patrick** (50 F) et CD «Berlin-Unwrapped» (The Love Parade) (115 F). Olivier Mattei, 1 rue Louis Munet, 13220 La Mède.

Ach. 80 F maximum VHS de **Urotsukidoji**. S. Husson, 86 rue de Chevrières, 60680 Grandfresnoy.

Vds trading cards ***X-Files***, ***Hercules***, ***Hammer***... + nombreuses affiches de films fantastiques numérotées sur disquette. Alain Dailly, 672 av. Jules Bianco, 73400 Ugine.

Ch. épis. ***X-Files*** **La Main de l'Enfer** et **Une Petite Ville Tranquille** + comics «X-Files» 2 à 8 et 12 à 16. Thomas Callendret, 17 traverse des Iles, 38000 Grenoble.

Fans de John Woo, Jackie Chan, Chow Yun Fat, Tsui Hark... Vous avez le choix entre 400 titres différents dans le catalogue de OVS. P.O. BOX 173 Walsall, West Midlands, WS2 7YZ, G-B. Joindre coupon réponse.

Ch. VHS du **Festin Nu**. Vds 35 à 50 F pièce plus de 200 films fantastiques. Liste contre 1 timbre à Denis Reynaud, 16 rue Hoc-Paris, 64000 Pau.

Vds et éch. collection cartes ***X-Files*** + cartes à l'unité. Ch. correspondants pour échanges. Nathalie Lepoudre, 15 rue Albert Duchaussoy, 93700 Drancy.

Vds VHS et BO à bon prix. Rech. VHS de **SFW**, de films rares et de Russ Meyer. Tél. : 02 81 86 73 59.

Rech. à prix sympas romans de Stephen King et Richard Bachman en 1ère édition chez *Albin Michel*, *J'ai Lu* et *JC Lattès*. Olivier Chesneau, 30 rue de l'Ardoise, 41120 Cellettes.

Vds, ach., éch. VHS bis, gore, horreurs, raretés... Liste contre 1 timbre. Vds vynils HC et ch. revue *Sex Star System*. Nicolas Felgerolles, 18 rue de la Poste, 69100 Villeurbanne.

Rech. BO de **Christine** (*Christine a perdu sa BO ?*). Dominique Pagot, 23 rue Giraud, 57158 Montigny-les-Metz.

Rech. VHS de **La Septième Prophétie**, tout sur Pierre Desproges, les groupes The Cult et Korn + le CD solo de Mike Patton, chanteur de FNM. Thomas Vanderberghe, 8 rue Haute, 37420 Beaumont-en-Véron.

Ach., vds, éch. cartes postales d'affiches de films. Vds VHS, cartes postales ***X-Files***, **Star Wars** + 19 VHS et fascicules «Les grands crimes du XXème siècle» (800 F). Liste contre 1 timbre à Aldo Dunyach, 25 rue Paul Langevin, 66270 Le Soler.

Ch. pour collection privée photos de Brandon Lee prises pendant ses visites en France par journalistes, photographes, amateurs. Inge Plas, Dendermondsestw. 127, 9300 Aalst, Belgique.

Vds nbreux films rares en VF ou VOST : **Le Dernier Rivage**, **L'Oasis des Tempêtes**, **La Femme Reptile**, **Atomic Submarine**... Benchicha Tayeb, 93 quai Gudefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Ach. épis. ***X-Files*** **Voyance par Procuration**. Yvan Le Bras, 9 rue du Vieux Pont, 44640 St Jean de Boiseau.

Vds VHS films et séries fantastiques, docs sur ***X-Files***, ***Urgences***, **Dracula**. Liste contre 2 timbres à M. Janick, 27 av. Monthou, 16340 Isle d'Espérance.

Rech. originaux ou photocopies de M.M. 12 et *Impact* 10 et 28. Bernard au 02 20 55 94 36.

Vds «Loups-garous, vampires et autres monstres» (120 F) + BO en CD (90 F pièce) de **Near Dark**, **Basic Instinct**, **Psychose 2**, **Hellraiser 3**, **Haunted Summer** et **Dracula** (Coppola). Joo Imbault, 11 rue de Solia, 75018 Paris.

Rech. docs sur ***Urgences*** : épisodes en VF et VO, Emmy Awards 96 diffusés sur *Canal Jimmy*, docs sur George Clooney. Vds docs sur ***X-Files*** et VHS. Nathalie Legrain, Cité du Grand Cerf, Bt 1, 95870 Bezons.

Vds nbreux comics anciens/nouveaux (*Next Men*/*X-Men*), traductions françaises et set ***X-Files*** 2ème saison. Liste contre enveloppe timbrée à Frédéric Fontès, 6 rue Denis Roy, 93100 Argenteuil.

Vds, éch. nbreux livres de fantastique/anticipation : «Rayon fantastique», «Masque fantastique», «Aventures fantastiques»... Liste sur demande à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Vds 70 F pièce grand choix de VHS + magazines ciné et livres. José au 01 48 20 55 34.

Vds, ach., éch. BD SF *Arthur et Arédit*. Envoyer liste de recherche (*bien oui, justement, j'ai perdu mes clés, dis donc !*), à Didier Decroix, BP 77, 42 rue Carnot, 59393 Wattrelos Cédex.

Vds comics «X-Files» (*Topps*) éditions limitées, très rares en France. Liste sur demande à Cathy Loiseau, 235 rue S. Allende, 92700 Colombes.

Vds *Vidéo 7* 88 à 159, *Première* 127 à 200, *Best* 223 à 310. David Lotion, 37 cours de Bilbao, 35200 Rennes.

Rech. VHS de **Mutations**. Vds 65 F pièce VHS de **Jason et les Argonautes**, **Frayeurs**... Liste contre 1 timbre à Victor Carvalho, 10 route de Montfort, 78490 Galluis.

Vds affiches, photos, synopsis, press books. Envoyer liste de sech. à Daniel Thiery, 14 rue Bouret, 75019 Paris.

Rech. tout sur Dean Cain : interviews, reportages divers, films... Elisabeth Larrandaburre, 46 rue Thiers, 65300 Lannemezan.

Vds, ach., éch. tout sur ***X-Files***. Elodie Guivarch, 4 allée des Corvettes, 78130 Les Mureaux.

Vds set complet ***X-Files*** 3ème saison + divers mags anglais et US. Jean-Louis au 01 48 39 22 12.

Vds sets complets ***X-Files*** 1ère et 2ème saison. Ch. correspondant(e)s région Franche-Comté ou Bourgogne. Michaël Guyon, 23 rue de Champdivers, 39500 Molay.

Vous avez des K7 en NTSC et vous voudriez bien les avoir en PAL ou SECAM... Si c'est le cas: contactez-moi. Phil Roger, 64 rue de Charonne, 75011 Paris.

Vds magazines anglais et US : *Sci-fi Universe*, *Scary Monsters*, *Monstricine*, *Psychotronic Video*, *Scarlet Street*, etc. Ecrire en anglais si possible, avec un coupon réponse, à Melvyn Green, 8 Castlefield avenue, Salford M7 4GQ, Angleterre.

Ach. VHS de **La Maison près du Cimetière**, **Frayeurs**, **L'Au-delà** + set complet ***X-Files*** 3ème saison. David Caumartin, 8 rue Marx Dormoy, 92260 Fontenay aux Roses.

Ach. VHS du **Chat à Neuf Queues** (*y va s'en prendre une dans la porte, tu vas voir...*). **Cinq Jours de Révolution**, **L'Enterré Vivant**, **La Tombe de Ligeia**, **Un Baquet de Sang**, **Mafia Salad** (De Palma) + premiers films de Romero/De Palma. Jean-Paul Lançon, 169 rue Joliot Curie, 69005 Lyon.

Vds M.M. 23 à 85, *E.T.* 20 à 90, affiches de films. Ach. M.M. 10 à 22, 28 et 37HS. Frédéric Metais, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Ech. cartes Magic. Ach. figurines *Citadel*, *Games Workshop* pour *Warhammer Battle*. Jean-Charles Le Drezen, 3 rue Pierru de la Touche, 35000 Rennes.

Rech. VHS de **Ultimate Fighting 4**, **5**, **6** et **7** et **Ultimate of the Ultimate** diffusés sur *Multivision*. Christian Gasser, 8 rue Louis Pasteur, 25600 Sochaux.

Ech. tout doc sur ***X-Files*** contre docs sur ***Beverly Hills***, ***Ace of Base***, ***Code Quantum***... Erika Guillot, 22 rue Cauchy, 75015 Paris.

Ch. VHS de **La Maison du Diable** de R. Wise. Hannelore Paulet, 9 place des Etudiants, 67000 Strasbourg.

Rech. les parties 3 et 4 du téléfilm **Le Baron** diffusé sur *France 3*, ainsi que la vidéo **Dynastie, la Réunion**. Nathalie Godde, 13 ch. du Parc, 10300 Ste Savine.

Vds trading cards **Independence Day**, ***DBZ***, ***X-Files*** 2 et 3... Rech. toutes promos cards. Liste sur demande à David Agresti, 09 allée Vivaldi, 26000 Valence.

Ch. tout objet touchant à **L'Etrange Noël de Mr Jack**. Marie Marmiédo, 57 rue Pierre Corneille, 69006 Lyon.

Rech. docs sur ***X-Files*** + épis. **Insomnies**, **Mauvais Sang**, **Anasazi** et **L'Hôte**. Correspondance et échanges possibles. Mathieu Nowacki, 30 rue Jules Virique, 62131 Verquin.

Vds anciens n° de M.M. + VHS rares : **La Forteresse Noire**, **Le Jour des Morts-Vivants**... Frédéric Kusa, 28 rue de Weppes, Appt 16, 59800 Lille.

Vds 10 à 55 F pièce VHS horreur/fantastique, livres. Cadeau pour tout achat. Liste contre enveloppe timbrée à Benjamin Charoensume, route des Richards, 63780 St Georges de Mons.

Rech. cards ***X-Files*** 1ère saison en VF n° 7 à 10. Nicolas Munoz, 27 rue Eugène d'Hautpoul, 31400 Toulouse.

Rech. VHS de **Dernier Stade** (**Last Even**) de Christian Zerbib. Tél. : 01 43 72 65 69.

Jérôme Muslewski, Thionville

C'est avec toujours plus de joie que je découvre un nouveau numéro de *Mad* ou d'*Impact*. Cela ne fait que trois ans que je les achète, mais depuis j'ai acquis la quasi-totalité des anciens numéros, soit chez vous, soit chez des bouquinistes. J'ai pu apprécier ainsi l'évolution à vitesse grand V. Beaucoup de lecteurs se plaignent de voir le fantastique et le ciné U.S. devenir de plus en plus creux. Ce constat est valable en 1996, 1995... mais aussi en 1982, 1981 ! Dans chaque *Courriers des Lecteurs* il y a des mécontents. Aussi, je ne vois pas pourquoi ils s'en prennent à vous. Je n'ai pas encore trouvé un mauvais numéro de *Mad* ou d'*Impact* ! Même lorsque vous parlez d'un navet, l'article n'est pas gratuit, il reste instructif. Et puis, les articles sur les navets, il faut les prendre comme la rubrique des *Craignos* (au fait, à quand la suite ? Et, surtout, à quand un tome 3 ?).
Je voudrais aussi vous féliciter pour les qualités humaines dont vous faites preuve. Parce que *Mad* et *Impact* c'est aussi un état d'esprit, une idée précise de la définition de cinéma de genre, un bol de liberté mensuel, un mur qui s'élève contre la connerie ambiante en général. Ce n'est pas un «catalogue de films pour moutons», comme vous le disait Stéphanie Meyer (ma fiancée) dans un précédent numéro (*bon dis voir, je sucre quelques compliments, parce que c'est trop, là...*).
Je vous écris aussi pour vous dire que Roland Emmerich me rend fou. Je n'ai pas encore vu **ID4**, ni même sa bande annonce plus de cinq fois, mais déjà j'en ai marre. Même s'il est vrai que l'on ne discute pas les goûts et les couleurs, il faut bien avouer que les films de Herr Emmerich sont empiriquement nuls. En effet, il passe son temps à repomper ses idoles : Spielberg, Cameron, et Lucas. Dans **Joey**, le jeune héros du film semble tout droit sorti d'une production *Amblin*. A la fin du film, on a même droit à l'envol du Millenium Falcon et le lit du bambin est recouvert de draps estampillés **Le Retour du Jedi**. Dans **Moon 44**, on trouve la même cité futuriste que dans **Blade Runner**. Dans **Stargate**, James Spader donne des conférences tel un certain Dr. Jones, sans compter les combats dans le désert comme sur une certaine planète Tattoine, des militaires cousins des marines de **Aliens** et Kurt Russel porte un béret comme mon voisin, mais là, je crois que ce n'est pas intentionnel.
Ah oui, j'oubliais **Universal Soldier** que *TF1* a eu la bonne idée de nous diffuser en pan & scan. Que des navets, je vous dis...

Jérome Birker, Marseille

Mad Movies 103 paraît et que vois-je en couv' ? le fameux **Independence Day**. Que vois-je à l'intérieur ? Une critique incendiaire. Alors là, chapeau, 12 pages sur un film qui, d'après vous, ne vaut même pas un coup d'œil. Pourquoi la couverture ? Pour attirer les gogos amateurs de grosses merdes hollywoodiennes. Lucio Fulci est mort, et combien de pages lui avez vous consacrées ? *Mad Movies* se barre en c... (*je place des petits points pour éviter d'écrire couille, ça te dérange pas ? Oui, je sais, t'es en colère !*). Qu'est devenu le fanzine des débuts ? Un magazine qui s'intéressait à tous les films, tous les genres. Vous ne publierez pas ma lettre parce qu'elle critique votre beau magazine. Il ne faut surtout pas entacher votre réputation de journal bien propre, bien BCBG. Signé : un lecteur de moins.

Pour Lucio Fulci, nous sommes navrés de sa disparition, voilà. Mais ce que nous avions à dire sur lui, nous l'avons publié de son vivant, n'est-ce point là l'essentiel ? Si nous pratiquions à l'égard des disparus la même politique que TF1 *pour les chanteurs morts, tu viendrais encore te plaindre.*
Quant à **Independence Day**, *on ne peut occulter une production qui rassemble 418.000 spectateurs Paris, et près de deux millions sur le territoire national dès sa première semaine. Ou alors nous faisons un autre métier, plus proche du fanzinat, en effet. Lorsque sortit* **E.T.**, *en 1982, nous lui consacrions très précisément deux tiers de page. Pas plus. Mais l'époque a changé, le tirage a augmenté, notre audience s'est élargie et nous nous adressons à tout le monde. Or, si «tout le monde» juge un certain film important, notre travail consiste à lui accorder une place suffisante dans le journal (hé ! 12 pages oui, mais sur 68 au total où tu trouveras aussi Tsui Hark - qui n'est encore mort, excuse-le -,* **Re-Animator**, **Dracula Vs. Frankenstein**, **Dark Breed**, **Cybertracker 2**, **Proteus** *et même* **Dar l'Invincible 3** *pour les masos irréductibles). J.P.P.*

Adèle Wudtavee, Marnaz

Je suis une récente lectrice qui vous a découvert grâce au n°100. La couverture m'a d'abord attirée, mais depuis, j'ai apprécié «l'esprit *Mad*». Révélation.
Je suis une passionnée de fantastique et autres phénomènes paranormaux, et j'aimerais vous demander votre opinions sur les tables tournantes. Vous savez, les tarés qui veulent contacter les esprits, c'est un truc que je rêve de faire, mais j'ai trop la frousse.

Ecoute, moi pour les tables tournantes, j'ai un truc terrible : les cales. Et ne me demande pas où les cales sont parce qu'on n'est pas là pour rire mais pour éduquer les lecteurs.

Olivier Strecker, Marseille

Tu trouveras ci-joint quelques photos de mes derniers travaux de maquillage que j'aimerais bien voir publier dans le Courrier des Lecteurs. L'une d'elles représente une des plus fidèles et des plus diaboliques lectrices de *Mad Movies*? Rares sont celles qui disposent du *Mad Movies* n°22, n'est-ce pas ?
J'aimerais aussi lancer un appel. Je recherche des lieux d'expo photos, car je dispose de très nombreux travaux récents et inédits du même genre.
Par ailleurs, je recherche un éditeur pour un livre de photos à effets spéciaux. Je reste donc à l'écoute de toutes propositions sérieuses, (références souhaitées). Bons cauchemars à tous, et à bientôt.
Olivier Strecker, Rés. Le Bosquet, Bât. A, trav. de la Granière, 13011 Marseille.

Ah oui, dis donc, ça on peut dire qu'on avait fait un joli n°22. Si t'as d'autres photos, je collectionne les belles couvertures. J.P.P.

LE TITRE MYSTERIEUX

N*on, c'est pas cool la vie de vampire, les copains. Déjà que je perdais mes dents, mais en plus San Helving vient de me taxer ma perruque. Vous direz ce que vous voudrez, c'est pas sport...*
Eh oui, ça rend toujours triste, la preuve, quand il retrouve ses poils l'homme-chauve sourit, mais là n'est pas le propos puisqu'il s'agit simplement d'identifier le film (assez connu) où intervient notre personnage et recevoir ainsi, pour les 5 premiers, le prochain n° de *Mad Movies*.
Notre photo précédente provenait du film de George Pal **The Seven Faces of Dr. Lao**, ce qui n'a pas échappé à Audrey Levasseur, Laurent Langzais, Matthieu Monnier, J.P. Lehmann, Christian Marine, Stéphane Sanchez, Christian Krouch, Sylvain Roum, Gérard Brouillou, Claude Duty, Florence Jacquenot, Jérôme Birker, Paul Chevalier, Marc Marin, Alain Pradel, Nadège Thouvenin, David Beauvineau, Frans Vermeire, Vincent Cerutti et Denis Jolibert.

Ach. à petits prix les jouets *Maîtres de l'Univers*, *Blackstar*, *Comics* et autres... Christophe au 01 64 35 58 85.

Rech. épis. *X-Files* **Nous ne Sommes pas seuls**, **Gorge Profonde**, **Les Vampires** + tout doc sur *X-Files*, *Code Quantum*, les vampires et les phénomènes paranormaux. Zoé Gendrot, 14 rue Jules Guesde, 92120 Montrouge.

Rech. tout sur *Gunsmoke-Police des Plaines*, James Arness, *Walker Texas Ranger*, Chuck Norris + correspondant(e)s 28-45 ans tous pays, aimant ciné, musique, photo, voyages. Damien Espinosa, 8 rue du Palais, 34200 Sète.

Rech. tout sur **Phantom of the Paradise**. Marie-Laure Cabot, 15 allée Paul Sabatier, 31000 Toulouse.

Vds 90 F pièce 2 t-shirts *X-Files* «Trust no one». Sandy Trotter, 1 rue Raymond Delmotte, 31400 Toulouse.

Vds VHS de l'intégrale des *Chevaliers du Zodiaque* et des *Mystérieuses Cités d'Or*. Caroline au 01 47 41 62 98.

Rech. trading cards **Retour du Jedi** *Widevision*, *X-Files* 1 et 2. Henry Desirançois, 56 rue d'Auteuil, 75016 Paris.

Ch. épis. de *Twin Peaks*, *4ème Dimension*, *Dream On* (VO) et *X-Files* (**Renaissance**, **Faux Frères Siamois**) + **Le Dernier Combat** + corres. en RP. Dominique Montay, 8 allée Olivier de Serres, 91230 Montgeron.

Vds 40 F pièce VHS de **Chromosome 3**, **Inseminoïd**, **L'Invasion des Cocons**, **Le Miel du Diable**. Olivier au 01 42 57 93 09.

Rech. tout sur *X-Files* et *Code Quantum*. Emmanuelle Quévédo, 40 av. de la Chataigneraie, Appt 01, Rés. La Chataigneraie, 33600 Pessac.

Vds VHS **X-Files : Dossier 1, 2 et 3**, livres «Les grandes séries américaines» 1 et 2, «Les grandes séries britanniques». Ech. possible contre M.M. antérieurs au 24. Nathalie Ballet, Esc 9 bis, Le Tilleul Argenté, 54100 Nancy.

Vds BO en CD de **We're no Angels**, **Le Dragon du Lac de Feu**, «Laurence Rosenthal : Music for TV», **Extreme Prejudice**. Olivier Soudé, 370 chaussée Jules Ferry, 80090 Amiens.

Ech ou Vds articles **Star Wars** (maquette, jouet Kenner, etc.), X-Files et **Independence Day** (série complète carte topps Widevision). Rech Stage ou travail dans le domaine du maquettisme de Science-Fiction (*ça serait dans le domaine du balayage de locaux 4 rue Maniart, j'aurais bien une petite idée, mais là...*). Olivier Herman, 99A rue général Fauconnet, 21000 Dijon.

Rech. tout doc sur Ilsa/Dyanne Thorne. Hervé Colombier, 6 rue des Hortensias, 59210 Coudekerque-Branche.

Vds nbreux jouets **Star Wars** dans leur boîte. Michaël Wincq, 62 rue Pierre-Taillee, 7603 Bonsecours, Belgique.

Ac. les trois premiers épis. de la série *Cadfael* (?) diffusée sur *Canal +*. Emmanuel Miranda, 35 rue de Châtillon, 92170 Vanves.

Collectionneuse et fan invétérée rech. absolument tout sur Edgar Poe. Caroline Vaillant, 25 bis rue de Paris, 89140 Villemanoche.

Vds nbreux objets sur Iron Maiden (albums, maxi CD, vidéos) et nbreux autographes de groupes (Death, Speed, Trash. *Et les Frères Jacques, non, t'aurais pas ? Dommage, bon groupe, les Frères Jacques...*). David 01-48-48-56-06.

Vds 170 F set complet *X-Files* 1ère saison. Rech. correspondant(e)s, tout sur Duchovny et *X-Files*. Stéphanie Segura, La Calandrelle, Bt 1, La Petite Garrigue, 13127 Vitrolles.

Vds Guide Officiel de *X-Files* VF (80F) et recherche correspondant(e)s fans de la série et d'ufologie. Bruno Bouzet, 18 avenue de l'Echez, 65320 bordères/L'echez.

Rech Le Talisman de King/Straub, Edition Le Livre de Poche uniquement. Damien Marchal, 2a rue des Vergers, 5530 Yvoir, Belgique.

Vds K7 vidéos d'origine de **2000 Maniacs** (H.G. Lewis), **La Nuit de l'Exorcisme** (Lucio Fulci), **Making of Freddy 4**, **Pulsions**, **Psychose** et **Les Affranchis**. Prix très intéressants. Olivier Marchal, 9 rés. Ste Madeleine, La Pomme, 13001 Marseille.

Vds. Affiches, photos d'exploitation, dossiers de presse tous genre, tous formats, récents et anciens. Longue liste contre deux timbres à Olivier Strecker, «Le Bosquet», Bât A., Traverse La Granière, 13O11 Marseille.

Vds 1500 polars rares. Liste contre deux timbres. J.P. Mounon, Villa Magali, chemin Calabro, 83160 La Valette.

Vds VHS **La Colline a des Yeux**, **Le Crocodile de la Mort**, **La Nuit des Sangsues** et **Roboforce**. Téléphoner à Grégory, au 0140 61 94 49.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- collaborateurs pour fanzine *Crossover* traitant des idées de «remasterisation» de films, d'idées de séquelles, de fausses affiches, de mélanges d'univers... Cyril Touly, C21 rés. d'Aspremont, 40100 Dax.

- dessinateur pour BD ou tout projet de film. Jean-Stephen Kneip, 5 rue Jacques Brel, 21000 Dijon.

- correspondant(e)s fans de *X-Files*, Alanis Morissette, *Sliders*... Aurélie Vidal, Rés. Rimbaud, Appt 354 D, Av. du 21ème Siècle, 21000 Dijon.

- correspondants 18-30 ans région dijonnaise ou anglais, fans de ciné culte, psychotronique, de HK, de musique (Velvet, Sonic Youth), de littérature (Kerouac, K. Dick). Frédéric Mougin, 14 bis rue Mathurin Moreau, 21000 Dijon.

- correspondant(e)s 17-27 ans aimant le ciné, la musique, *X-Files*, *Urgences*... Kevin Chance, 9 Place des Vergers, 95140 Garges.

- correspondante(s) 16-18 ans aimant les films fantastiques, d'action et *X-Files*. Jérémy Dubillot, SP 69094, 00553 Armées.

- correspondante(s) 16-20 ans fans de ciné et de *X-Files*. Céline Riquelme, 2 rue Ernest Fabrègue, 69009 Lyon.

- correspondant(e)s fans de *X-Files*, de ciné gore, fantastique, et de techno. Nathalie Reusser, Ecluse 34 B, 2000 Neuchâtel, Suisse.

- correspondant(e)s aimant *X-Files*, **The Crow**, la musique de film et le ciné. David Sigonney, 6 bis av. Charles de Gaulle, Bt Les Celtes, 21200 Beaune.

- correspondant(e)s sur Besançon fans de **La Nuit Déchirée**, Tim Burton et Peter Jackson. Jérôme Pillot, 12 rue de l'Eglise, 25170 Lavenay.

- correspondant(e)s 18-25 ans aimant le fantastique, le paranormal, Stephen King et Mylène Farmer. Rech. docs sur **Shining** et **Simetierre**. Marc Lemarneur, 6 avenue des Fouaches, 60540 Bornel.

- plein de correspondant(e)s 15-25 ans aimant *X-Files* et Stephen King. Odrey Boutor, 10 impasse des Closeries, 35170 Bruz.

- une amie 18-30 ans sur région parisienne, aimant la musique, le cinéma et voulant rompre solitude. Patrick Sinclair, 10 rue Johann Strauss, 91860 Epinay-sous-Senart.

- correspondants aimant Yngwie Malmsteen. Walter Bizeaud, 2 Riverey, 33240 Virsac.

- correspondants aimant *X-Files*, les films fantastiques, la techno, Stephen King et le paranormal (*tiens t'as juste ta peinture huit P.A. plus haut. Allez, vas-y, sois pas pas timide !*). Arnaud Baudry, 57 av. Jean Lolive, 93500 Pantin.

- dessinateurs sur région nantaise pour réalisation de BD SF/fantastique/héroïc-fantasy d'après mes scénarios. Franck Launay, 6 av. des Floralies, 44980 Ste Luce sur Loire.

- correspondante 17-19 ans habitant Lille ou sa région, aimant Tarantino, John Woo et **Usual Suspects** pour sorties cinéma. Fabrice Berrier, 3 rue Corneille, 59147 Gondecourt.

- correspondant(e)s 15-20 ans fans de ciné en général. Julie Douiet, BP 403, Basse Terre, Guadeloupe.

- correspondant(e)s 18-20 ans de tous pays aimant *X-Files*. David Nadaud, 5 allée de l'Orangerie, 95600 Eaubonne.

- correspondant(e)s 17-20 ans fans de *X-Files*, Tim Burton et David Fincher. Célia Deiana, 3 rue de Haldenbourg, 67207 Niederhausbergen.

- correspondant(e)s 16-19 ans fans de *X-Files* et aimant le paranormal et le fantastique. Olivier Raynaud, 41 rue du 11 Novembre, 71100 Chalon sur Saône.

- correspondants fans de catch pour éch. K7 (*tiens, un espion s'est glissé parmi nous !*). Julian Eric, 12 rue Neuve, 57330 Roussy.

- correspondant(e)s tout âge fans de *X-Files*, aimant Alanis Morissette, Red Hot Chili Pepers et surtout «Dr. Slump». Julie-Ellen Gunbil, 24 av. Edison, 75013 Paris.

- collaborateurs région Languedoc Roussillon pour tournage film gore et autres projets. Nous avons la participation financière, si vous avez des idées et du talent, rejoignez-nous. M. Beizian, 23 rue Dante, 30000 Nîmes.

- Correspondant(e)s de 14 à 18 ans aimant la séries *Highlander*, *X-Files*, et aussi la Dance. Emilie Liegeon, 4 rue Massenet, 25200 Montbéliard.

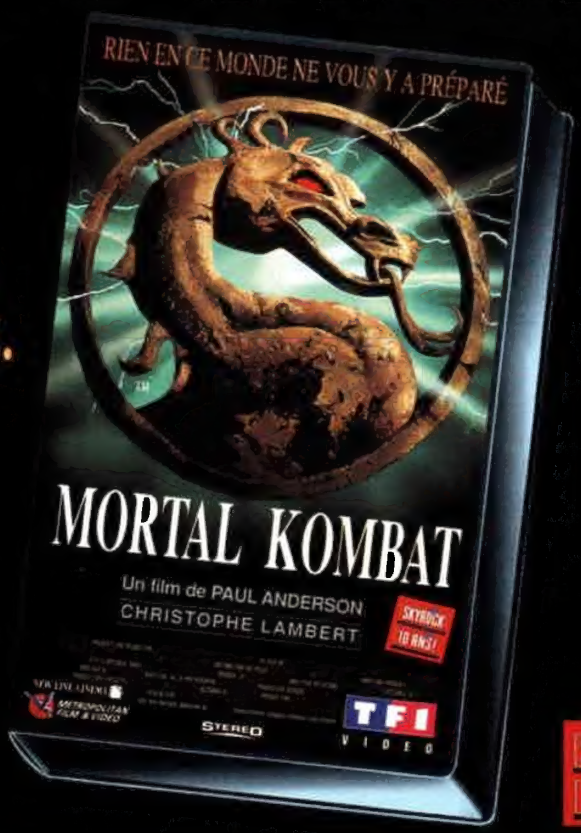
PRÉPAREZ-VOUS AU KOMBAT

TM

MORTAL KOMBAT

UN CASTING IMPRESSIONNANT,
DES COMBATS SPECTACULAIRES,
UNE DÉBAUCHE D'EFFETS SPÉCIAUX,
UN FILM À VOUS COUPER LE SOUFFLE.

EN VENTE EN
CASSETTE VIDÉO
ET LASERDISC



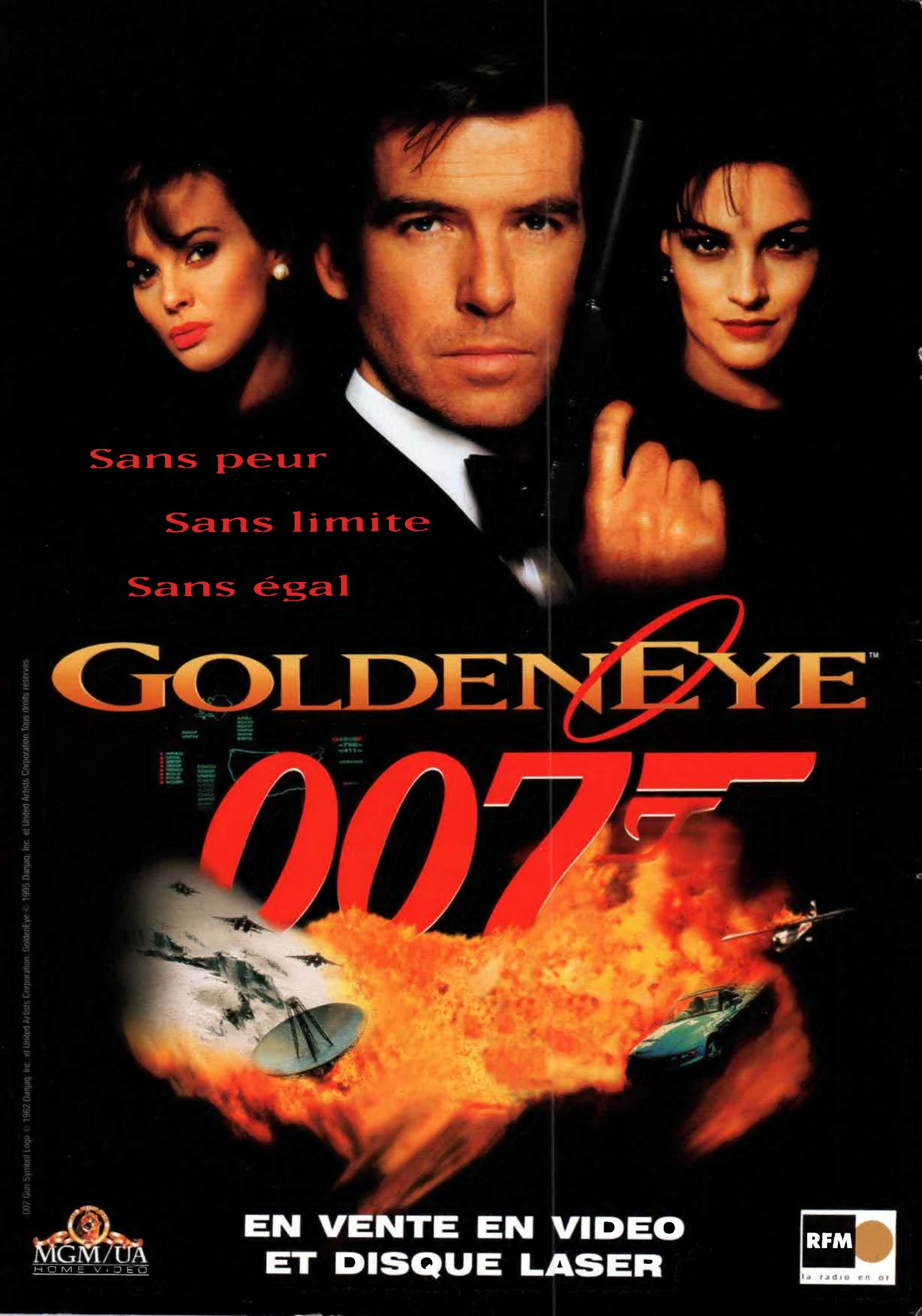
SKYROCK 10 ANS!

© 1995 NEW LINE PRODUCTIONS INC. Tous droits reservés
Manufactured by Williams Manufacturing Company utilisées sous licence

METROPOLITAN FILM & VIDEO

TF1 VIDEO

NEW LINE CINEMA



007 Gun Symbol Logo © 1962 Danjaq, Inc. et United Artists Corporation. GoldenEye © 1995 Danjaq, Inc. et United Artists Corporation. Tous droits réservés.